

Haus Toller

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Une orange pour solde de tout compte, 2021

Deux gosses dans la nuit sur une trottinette, 2021

Denis Costa

Haus Toller

roman

La maison des Toller

Lacoursière Éditions

Lacoursière Éditions

LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/brochée :
978-2-925098-70-6

ISBN version électronique :
978-2-925098-72-0

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

NOTE DE L'AUTEUR

Le roman est un genre littéraire qui travestit et transfigure. La biographie relatée dans ce roman est une fiction, même si la vie des personnages s'inspire de faits réels retracés à partir de données historiques. Les localités citées existent ; mais certains lieux-dits ne correspondent pas fidèlement à la cartographie, bien que se trouvant dans un environnement immédiat.

Les références à l'histoire de l'Italie de la seconde moitié du XX^e siècle ne sont en revanche pas fortuites.

Je remercie les montagnards du Trentin des plateaux de Folgaria et de Lavarone – aussi appelés depuis le XII^e siècle « *la Magnifica comunità di Folgaria et di Lavarone* », alors que les autorités épiscopales avaient concédé à leurs habitants une relative indépendance et l'autogouvernance – qui m'ont fait connaître et aimer leur territoire.

*La mort n'est rien, je suis simplement dans la
pièce d'à côté.*

Je suis moi, vous êtes vous.

*Ce que nous étions les uns pour les autres, nous le
sommes toujours.*

[...]

Je vous attends. Je ne suis pas loin.

*Juste de l'autre côté du chemin. Vous voyez, tout
est bien.*

Charles PÉGUY

Mort sur le champ de bataille
le 5 septembre 1914.

(N.B. : En fait, ce poème n'est pas de lui, il se-
rait inspiré d'un texte de Saint Augustin ; mais
qu'importe l'auteur ; l'essentiel, c'est l'idée.)

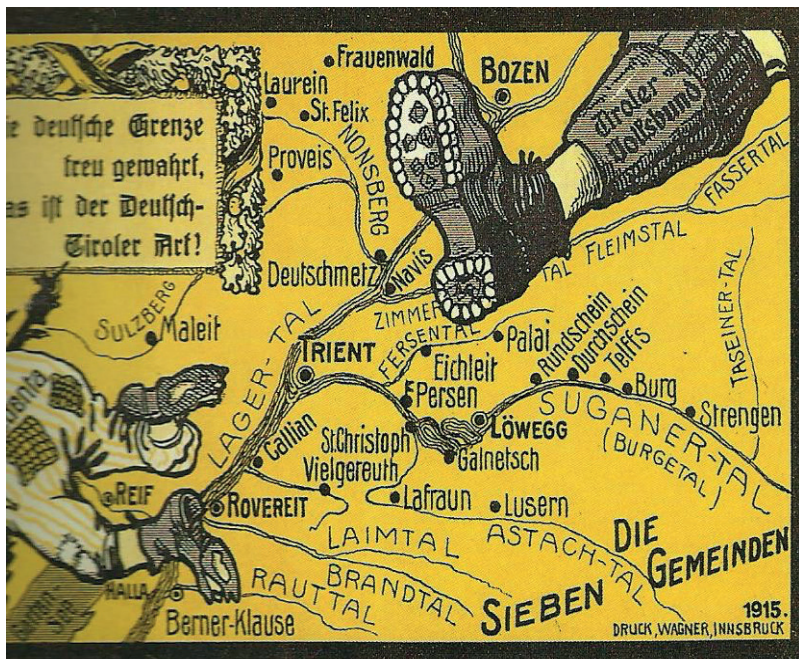


IMAGE DE PROPAGANDE DATANT DE 1915
 MONTRANT UNE CARTE DU TRENTIN ET DU TYROL
 DU SUD RENSEIGNÉE EN ALLEMAND ET LA BOTTE
 TYROLIENNE QUI CHASSE D'UN COUP DE PIED LE
 SÉPARATISTE QUI REVENDIQUE LE RATTACHEMENT
 DU TERRITOIRE À LA COURONNE D'ITALIE.

MARGHERITA ET L'OFFICIER FRANÇAIS

Mathias, lieutenant d'infanterie dans l'armée napoléonienne, est mort en héros.

Parti en campagne au sein des troupes impériales défier les Habsbourg sur leurs terres, il a sacrifié sa vie une nuit d'orage, sur le plateau alpestre de Folgaria, quelque part dans le Trentin, terre ancestrale du Tyrol autrichien. Comme bien des gentilshommes de son espèce, ce vaillant combattant était déjà accoutumé, malgré son jeune âge, à l'art de la guerre. En revanche, il l'était beaucoup moins dans l'art des intrigues amoureuses ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir succombé ce soir-là, aux charmes attrayants d'une dame, fut-elle née dans une ferme enivrée de la fragrance âcre de son fumier.

Le militaire avait cru bien faire en assiégeant avec sa section de quelques vingt soldats

épuisés, une bergerie isolée, modeste bâtisse au toit pentu. Du chemin pierreux, les soldats en apercevaient la faible lueur qui vacillait dans le lointain obscur. Le déluge de pluie n'en finissait pas. C'était une pluie tenace et pénétrante qui traversait les redingotes les plus épaisses et agressait de son humidité la couenne humaine, rosée comme du pied de porc ; une couenne humaine mieux disposée, nul ne le contredira, à recevoir la caresse des rayons du soleil.

Des bancs de brume dessinaient déjà des filaments cotonneux sur les alpages sobrement cintrés de la montagne cimbre, comme autant d'écumes à l'assaut des plages du Cotentin d'où notre héros était natif. Mais que venait chercher ce jeune Normand, plus coutumier des paquets d'embruns salés venant gifler le pêcheur de cabillauds, que de folles progressions dans les épaisses forêts de conifères ?

Ce fidèle commis de la cause napoléonienne espérait trouver à l'abri de la loupote un peu de réconfort. En bon stratège, il positionna ses plus dévoués soldats autour de la chaumière ; puis confiant, il parcourut dans la boue les quelques pas qui le séparaient de la baraque. Ses bottes crottées s'écrasaient dans la mélasse grasse et ses pieds incroyablement lourds semblaient avoir doublé de volume. Parquées à proximité, des vaches meuglèrent. Elles empestaient un fumet aigre. Mathias proféra une

obscénité à peine audible. Un cerbère hirsute sorti de nulle part, s'approcha de l'officier en grommelant. Il tournoya avec une étonnante souplesse autour du jeune homme dont les bras virevoltèrent, espérant ainsi éloigner cet intrus braillard.

Un sentiment de méfiance s'empara alors de l'officier ; d'autant plus que le maître des lieux ne se dévoilait pas, sans doute tapi dans sa demeure à ourdir on ne sait quel stratagème pour contrecarrer le dessein de l'ennemi napoléonien.

Arrivé devant le seuil, l'officier releva le chien de son arme, un pistolet épuré à canon Leclerc, et il frappa à la porte.

— *Non c'è nessuno*, y-a-t-il quelqu'un ? se hasarda-t-il dans la langue de Dante.

La bâtisse resta sourde à toute demande alors que le molosse de garde, plus agressif encore, alternait désormais aboiements assourdisants et grognements écumeux.

— Ça va, mon lieutenant...? Je vous couvre, décida Mestrallet, son compagnon de toujours, aussi fidèle qu'un aide de camp, originaire comme lui de Cherbourg.

Rasséréné par cette aide précieuse, Matthias enfonça d'un coup de botte vigoureux la porte de la ferme qui céda à la seconde tentative. Il pénétra sans ménagement dans l'antré et vociféra nerveusement à la recherche des

occupants, le pistolet menaçant, suivi de son compagnon encore plus belliqueux.

Mathias se calma bien vite, car le spectacle qu'il découvrit ne présenta rien d'inquiétant. Face à lui, tressaillant d'effroi, une jeune femme, fagotée pauvrement, se tenait à demi-courbée. Sur son tablier élimé, des ombres dansaient en oscillant au rythme des flammes qui rougeoyaient dans l'âtre.

« Les Français ! » prononça-t-elle dans un soupir, morte d'effroi et d'incertitude.

De là-haut, dans les montagnes, les rumeurs de la guerre parvenaient de manière feutrée. Les troupes habsbourgeoises pouvaient compter sur la fidélité indéfectible des populations locales. Elles esquivaient le combat, ou bien tentaient d'attirer l'ennemi napoléonien là où il s'y attendait le moins, quelque part dans des boyaux escarpés. Mais cela, la femme l'ignorait et d'ailleurs, elle n'avait jamais vu de Français. De la façon dont l'ennemi était décrit, il devait posséder au moins quatre jambes, deux têtes et huit mains !

— Il n'y a pas d'homme ici ?

Le lieutenant hurla cette phrase en italien, et il balaya du regard l'unique pièce de la *Malga Posta*, la ferme d'alpage assiégée par les soldats.

— Non, non, répondit la femme d'une voix tremblante, je vis seule.

Un Français... Mais était-ce bien un Français ? Le lieutenant s'exprimait dans sa langue, et il ne présentait qu'une seule tête éclairée par deux yeux d'un bleu intense, le cheveu blond tombant dru sur de larges épaules. Ses mains bien soignées – deux seulement ! – s'affairaient sur les objets éparpillés sur les meubles.

— T'as pas d'homme pour nourrir les bêtes ? s'enquit Mathias, perplexe.

— Mon homme est mort à la guerre, il y a trois ans...

— Je suis le lieutenant Torresani de l'armée napoléonienne. J'espère que tu ne caches aucun partisan à la solde de ce maudit Andreas Hofer, continua-t-il.

En 1805, l'Empereur des Français dominait déjà la moitié de l'Europe et sa popularité était à son apogée. Seuls les Anglais lui résistaient encore. Pourtant, depuis bientôt deux ans, un aubergiste fruste du Val Passiria, du nom d'Andreas Hofer, organisait avec une poignée de montagnards tyroliens une rébellion ouverte contre l'autorité du gouvernement bavarois, allié de Napoléon.

Mathias n'appartenait pas à ces mercenaires qui servaient l'Empereur par intérêt personnel ou par appât du gain. Lui, le petit Normand issu du peuple, avait fait l'école militaire de Fontainebleau, où il avait été nourri de

patriotisme exacerbé et des idées de grandeur pour son cher pays de France. C'en est fini des années de connivence avec l'ennemi du citoyen Louis Capet ! aimait-il marteler.

Le lieutenant Torresani servait un idéal : un idéal romantique où l'esprit révolutionnaire, qui prévalait encore en ce début du XIX^e siècle, n'était pas absent. Il déserta progressivement les sermons des églises, car il haïssait les féodaux du clergé. Pour lui, le brigand Andreas Hofer, agent de la dynastie conservatrice et cléricale des Habsbourg, symbolisait toutes ces âmes pieuses qui résistaient à la Révolution. Ah ! Il le portait au pinacle, son « Napi », exalté par une littérature régionale, composée d'odes et d'élégies qui en célébraient le culte : « Dieu le père a un fils, qui a comme nom : Napoléon. Grand Dieu, merci de nous avoir délivrés ainsi. » Haut les cœurs, glorieux hérauts de la Grande Armée, commandée sur le sol tyrolien par son généralissime, le Prince Eugène de Beauharnais, et sus aux Autrichiens !

Cependant, la carapace du jeune militaire céda devant la frêle paysanne, nantie d'une beauté sauvage malgré un accoutrement rudimentaire. Elle n'était pas très grande, mais de longues boucles brunes ruisselaient de part et d'autre de son visage émacié. Des boucles qui invitaient au plaisir tactile d'une main étrangère qui les cajolerait tout en ébouriffant la

chevelure. Margherita Toller n'en finissait pas de dévisager l'officier d'un regard sombre et pénétrant, qui embrasa à tout jamais la sensibilité du jeune homme. Les sens en émoi, il finit par rougir et balbutia des paroles inédites pour un homme de guerre censé maîtriser la situation.

— Mes soldats et moi-même souhaitons nous sécher et décrasser notre visage.

Margherita dirigea les deux hommes vers un meuble branlant où un récipient déjà rempli d'eau tiède trônait. Ensuite, elle tendit à l'officier deux linges blancs, brodés des initiales entrelacées *MT*, pour *Margherita Toller*. La femme présentait une grande douceur du regard, éclairé pour la première fois d'un timide sourire qui acheva de fissurer la virile certitude du militaire.

— Merci madame. Vous voudrez bien recevoir avec autant d'égard le reste de ma section.

Ainsi se déroula cet échange policé dont la banalité, peu conforme au rapport de force qui prévalait à l'instant, n'échappa guère à l'officier. Fâché par son excès d'humanité, le lieutenant Torresani se ressaisit. Il effectua un hochement de tête tout en relevant le menton pour se donner fière allure. D'une voix autoritaire, il ordonna à la jeune femme de préparer une soupe bien chaude ; puis, il la somma de la

servir par bordées à sa troupe affamée.

— Ensuite, vous rajouterez fromages et polenta, gredine ! l'invectiva-t-il.

En dépit de ces commandements élaborés avec rigueur et précision, le repas fut chaotique. Les soldats s'entassèrent en paquets dans l'unique pièce de la ferme où ils étendirent de façon anarchique autour du foyer ardent, leurs effets vestimentaires peu enclins à sécher. Leur tenue laissait maintenant à désirer. Certains ne portaient plus que leur caleçon long. Les plus décemment vêtus avaient gardé le pantalon dont les bretelles pendouillaient de façon peu martiale. La boue du dehors formait des plaques qui se déplaçaient au gré des mouvements des soldats. Silencieusement, sans protester, sans houspiller ces rustres qui ne respectaient rien, ni personne, Margherita accomplissait son devoir d'occupée au service de l'occupant. Elle n'avait pas le choix : elle servait et desservait, nettoyait et rangeait.

Elle s'affaira dans la remise et revint avec le bois nécessaire à l'entretien du feu. Elle rompit le silence une seule fois :

— Monsieur, où avez-vous appris notre langue ? osa-t-elle.

La question ne surprit pas Mathias qui s'efforçait de communiquer avec son hôtesse dans un italien balbutiant. La teneur de la demande lui importait peu, il fut simplement ravi que

la jeune personne s'intéresse à lui. La femme présente à ses côtés ressentait-elle une bienveillance, voire une inclination naturelle à son égard ? Se poser cette question l'intriguait intensément, lui qui n'avait jamais connu que des filles à soldats. Le jeune officier se rappelait encore son premier contact intime avec une femme. Comme il était d'usage à l'époque, le garçon avait été dégourdi à l'âge de seize ans, un soir d'hiver, par des prostituées d'un bordel de Cherbourg, appointées par son père.

La famille Torresani appartenait à la petite bourgeoisie des villes, modeste et laborieuse. La mère était repasseuse et trimait dur ; tandis que le père souvent absent, faisait le négoce en vin dans ce pays parsemé de pommiers.

L'éducation du jeune garçon fut l'apanage de la mère qui couva son enfant unique du mieux qu'elle le put. C'est ainsi qu'il parvint à fréquenter le lycée, où déjà il apprécia les exercices militaires. La mère ressentit une émotion incommensurable le jour où son fils regagna la demeure familiale en tenue de lieutenant, brandissant son épée d'officier, prêt à sabrer une bouteille de cidre. Le père absent – plus par addiction à l'alcool et aux femmes de petite vertu que pour ses affaires – se contentait de voir grandir son fils. Un jour, il déposa dans la paume de Mathias une pièce de deux francs à l'effigie du premier consul. Il l'encouragea à

à fréquenter des femmes de sa connaissance, pour mettre fin à sa pratique coutumière du plaisir solitaire. À chacune de ses largesses libidineuses, il rabâchait : « Tiens mon fils, prends ton plaisir avec des femmes, c'est auprès d'elles que tu apprendras ! » Mais pendant cette expérience et celles qui suivirent, l'adolescent n'avait jamais vraiment ressenti d'amour. Empoté autant qu'empressé, il n'avait rien appris sur les femmes. Il accédait au plaisir fugace sans pouvoir le dominer, un plaisir qu'il regrettait déjà en boutonnant son caleçon flottant. Les prostituées se lâchaient sans façon à l'issue de ces étreintes bâclées, en raillant sa virilité défaillante : « Chez toi, sûr qu'il y a plus de portails que de bétail ! »

En réponse à la paysanne, le lieutenant fournit l'explication suivante :

— Je suis Mathias Torresani. Ma famille est arrivée de Toscane dans les bagages de la Maison Médicis. Elle a même servi Catherine lorsqu'elle fut Reine de France, puis Reine mère et Régente dans les années quinze-cent quarante, répondit-il, un soupçon de fierté dans la voix.

En fait, nul n'en savait rien. La famille Torresani s'était probablement inventé une histoire pour exister, pour se donner de l'importance. Au mieux, les Torresani avaient été de simples domestiques, même s'ils avaient servi

les Médicis ; au pire, ils avaient émigré en France pour des raisons de survie, dans l'anonymat, à une époque où l'Italie n'était plus le centre du monde. Le lieutenant savait tout cela, ou plutôt, n'avait-il aucune idée précise du quand, du comment et du pourquoi de l'implantation de ses aïeux dans la Manche. Il se contentait d'ordinaire de distiller des secrets de famille à géométrie variable, au gré de l'envergure et de l'influence de l'interlocuteur du moment. L'instant était capital pour lui et les explications même sommaires fournies à Margherita devaient être crédibles.

— Chez les Médicis, vois-tu, la culture primait sur tout le reste...

Il se rendit compte qu'il avait utilisé le tutoiement. Il venait de tutoyer de façon bien désinvolte son hôtesse, une femme de rien, prisonnière de sa troupe déliquescence, à son entière disposition néanmoins, un sujet italien de Sa Majesté, l'Empereur François II d'Autriche, l'ennemi avéré de la France et du grand Napoléon, son Empereur vénéré. Il ne s'en offusqua pas, et il poursuivit sa familiarité avec délectation, une familiarité dont il se refusait à circonscrire les limites.

— Tu sais, ma famille n'a pas à rougir ! l'existence sous le joug du régime autrichien, ces scélérats ? Elle a servi avec loyauté les Médicis et les autres. Et toi, comment peux-tu

supporter l'existence sous le joug du régime autrichien, ces scélérats ? Rejoins notre cause, elle est juste ; rejoins notre Empire, celui de Napoléon.

Il faillit compléter sa diatribe par cette supplique : « Accepte mon aile protectrice et je t'emmène dans mon pays... » Bien sûr, ces mots, il ne les prononça pas, il les marmonna dans un profond silence, ce qui, à ses yeux, suffit néanmoins à développer plus intimement encore, la complicité qui s'était instaurée entre lui et cette frêle et délicate créature.

Margherita écouta pensivement et rétorqua sobrement :

— Je me nomme Margherita Toller.

Le Normand se plaisait dans cette bergerie qui lui rappelait celles qui parsemaient le bocage de chez lui. Ici aussi, cohabitaient dans une même bâtisse les hommes et les bêtes, dont les arômes relevés prodiguaient les mêmes remèdes bienfaisants au saisissement implacable de l'humidité. Comme là-bas, aussi, le plafond avait disparu derrière les strates compactes de mouches bourdonnantes qui s'y étaient agglutinées avec le temps.

La soupe au chou aussitôt avalée, les soldats se hasardèrent à importuner la jeune femme. Ils ricanaient. Des propos grivois fusaient, sortis de la bouche des gradés assis autour de la table, comme des gueules grimaçantes

des soldats éméchés, affalés à demi-nus les uns contre les autres à même le sol. Le vin mauvais dégoulinait de leurs lèvres. La virilité obscène des soldats, moulée dans le tissu usé de leur bas de corps, ne laissait place à aucune ambiguïté. Des mains impatientes tiraient les plis de robe de la paysanne, d'autres s'aventuraient sur son corsage, des langues pressantes venaient entrouvrir sa gorge. Chacun prétendait bénéficier d'une part du butin. Après tout, on était en guerre contre ces maudits Tyroliens, et il était impensable de lâcher une proie aussi facile ! Les soldats, privés de femmes depuis longtemps étaient las de se chiffonner. Ils entretenaient l'excitation en pariant sur celui qui s'attarderait le plus longtemps possible dans le corps de la jeune fille, destinée à être souillée de leurs pénétrations obscènes.

Apeurée devant tant de menaces qu'elle percevait toujours plus précises, la jeune fille se réfugia aux côtés de l'officier qui lui offrit sa protection. Pour Mathias, il n'était pas question d'entrecuisse, comme avec ces femmes qui lui donnaient du plaisir facile. Des sentiments diffus et des frissons bienfaisants lui parcoururent l'échine. De charmants picotements réveillèrent jusqu'au moindre de ses organes sensoriels, temporairement anesthésiés par la rudesse des combats. Il devait agir vite, car bientôt, la situation déraperait : elle deviendrait

incontrôlable. Mathias se fit violence, il devint violent. Il s'activa à remettre un peu d'ordre dans sa troupe de fantassins peu motivés, cette nuit-là, à exercer l'art de la guerre. Certains soldats furent mis à la porte, séance tenante, à coups de bottes bien appuyés et répétés.

— Tiou ! Tiou ! C'est pas le moment de jifailer, allez iaussir dehors ! hurla-t-il dans son patois normand.

Les soldats déchiffrèrent sans mal l'invective de leur chef : « Oh les porcs, c'est pas le moment de folâtrer, allez pisser dehors ! »

Il était temps de décamper. La mission attribuée à sa section était achevée. Elle avait sécurisé les sentiers qui parcouraient le hameau de Folgaria sans rencontrer d'hostilité, encore moins de résistance. Ses soldats avaient reçu nourriture et s'étaient réconfortés dans cette bergerie située sur le sommet escarpé de la montagne. Au même moment, l'ensemble des sections présentes sur le plateau avait ratissé les villages voisins jusqu'à Lavarone sur le versant opposé. Leur mission terminée, les troupes de la Grande Armée avaient reçu ordre de converger sur Rovereto, le bourg qui donne accès à la vallée de l'Adige, porte d'entrée du Tyrol méridional.

Les soldats avaient repris une physionomie guerrière. Ils étaient maintenant alignés sur trois rangs, dans la boue grasse de la cour de

la *Malga Posta*. Ils attendaient les ordres en silence. La nuit était glaciale. Un rideau de pluie imprégnait leur peau mal protégée. Les quelques moments de réconfort pendant lesquels ils avaient pu se réchauffer avaient fait long feu. La bise d'automne balayait en rafales les visages burinés par la fatigue et les privations. Ces ouvriers, ces pêcheurs et paysans de la terre de France, ces jeunes, ces anciens, ces incultes et ces savants, tous étaient solidaires dans leur diversité géographique et leur origine sociale. Tous étaient guidés et transcendés par l'idéal napoléonien.

Margherita entrouvrit l'entrée de sa ferme et se porta timidement sur le seuil, les épaules couvertes d'un vilain manteau rêche et épais qui l'empêchait de trembler. Le rayon de lumière généré par les flammes du foyer, illumina le regard des soldats. Certains blémirent de façon nostalgique en songeant sans doute à leur propre foyer abandonné depuis trop longtemps... Pour la première fois, ces soldats paraissaient humains. La paysanne en ressentit une réelle émotion. Torresani prit la parole avec désarroi, tenaillé entre son devoir de soldat et ses envies de jeune homme à la recherche d'amour, de tendresse et d'affection. Il n'aurait pas su dire quel sentiment prédominait, mais il savait que ce serait Margherita et personne d'autre. La quitter, c'était tout quitter.

Il fit le choix du devoir et de l'honneur.

— Margherita, je ne... nous... ma troupe vous adresse son salut et vous exprime ses remerciements.

Puis, il ajouta d'une voix mal assurée :

— Nous devons rejoindre la ville de Rovereto, et dans cette purée de pois qui monte de la vallée, je ne m'y retrouve plus. La pluie a cessé, mais on ne voit pas à deux mètres ! Vous serait-il possible de m'indiquer la direction à prendre ?

Torresani avait quitté le tutoiement par simple formalisme, mais son cœur rectifia : « Peux-tu m'indiquer le bon chemin, *dolce contadina* ? »

Le séduisant visage de Margherita s'éclaira d'un sourire étrange, énigmatique, presque dérangeant. Devait-elle assister cette troupe de soldats aux guêtres crasseuses qui souillaient son sol natal ? Allait-elle leur signaler l'unique itinéraire accessible pour descendre en sécurité dans la vallée ; le même qu'elle empruntait habituellement sur sa charrette lorsqu'elle allait vendre son lait aux gens de la ville ? Ou bien, à l'inverse, se refuserait-elle à toute collaboration envers un ennemi arrogant à force de propagande ?

Margherita ne saisissait pas l'élan nationaliste de l'officier français. Elle se contentait de la vie pieuse et laborieuse que sa condition de

paysanne tyrolienne lui avait imposée, et elle se sentait bien sur ses alpages. Elle travaillait, mangeait, priait pour le repos de son mari, mort au champ d'honneur dans les plaines d'Ukraine. Que pouvait-elle attendre d'autre de la vie ?

La jeune femme rentra prestement dans sa demeure, et en ressortit bientôt, une serviette à la main, celle que le lieutenant avait utilisée pour se nettoyer le visage de ses salissures. Margherita enviait les expériences et les connaissances que Torresani accumulait et qu'elle ne pourrait jamais posséder du fait de son existence étriquée sur ses montagnes. Elle tendit à l'officier le linge brodé des initiales *MT* pour *Margherita Toller*, après l'avoir parfumé d'un baiser langoureux. Un linge que le destin aurait tout aussi bien pu attribuer à Mathias Torresani, doté des mêmes initiales *MT*.

— Tu songeras à moi, l'esprit serein dans ton monde chimérique, murmura-t-elle, mystérieuse.

Le lieutenant ne cacha plus son émotion et il accepta l'offrande avec exaltation. En échange, il sortit de sa poche une grosse monnaie en or et il la lui remit.

— C'est par là, ajouta sobrement la fermière en désignant de son bras, une direction qui se perdait dans l'obscurité.

La troupe se mit en marche. La pluie avait cessé, mais un épais brouillard enveloppait désormais la *Malga* et les sentiers de montagne. Margherita n'entendit pas le pas des soldats qui progressait dans la nuit noire, dans une direction opposée à celle voulue par le lieutenant. Elle resta un instant immobile, malgré le froid qui la saisissait. Elle ferma les yeux qui se gonflèrent de larmes. Personne ne s'aventurait jamais sur ces plaques de pierre que l'eau transformait en plaques de glace, surtout une nuit d'automne, en plein brouillard.

Le lendemain matin, sur la piazza della Torre Anonima de Rovereto, le colonel Garcin assurait l'appel des sections. Une estafette animée d'une sourde colère cabra soudain son étalon qui ne cessait de hennir devant l'officier, contrit. Puis, il entama son macabre compte-rendu :

— Mon colonel ! On a retrouvé nos camarades de la deuxième section non loin d'un sentier muletier, dans les bois d'un hameau, là-bas dans la direction de mon bras. Tous les corps ont été dégagés des éboulis de la falaise. Mais comment diable ont-ils pu se jeter dans le précipice ? soupira le messager, perplexe.

L'EXODE

L'existence de Margherita Toller fut émaillée d'épreuves. Le remords d'avoir anéanti une troupe de soldats, commandée par un lieutenant dont le comportement l'intrigua, rongea son âme et finit par la noyer de chagrin. La paysanne s'éteignit dans la misère et la solitude, là-haut sur ses alpages, aux portes de la folie.

La tribu Toller combattit l'adversité dans leurs montagnes du Trentin, en Italie du Nord, zone de frontière écartelée entre l'Empire austro-hongrois et le Royaume d'Italie. La Première Guerre mondiale, puis la Seconde touchèrent la famille dans sa chair, une famille spoliée de sa terre.

En 1914, le Trentin, terre tyrolienne de l'Empire austro-hongrois, participait déjà au premier conflit mondial ; mais pas encore le Royaume d'Italie qui soupesait la situation. En

tant que membre de la Triplice, l'Italie aurait dû combattre aux côtés de l'Allemagne et de l'Autro-Hongrie. Pourtant, son armée embourbée dans les guerres coloniales en Libye et en Ethiopie avait affaibli le pays ; et par-dessus tout, les partenaires de la Triplice se montrèrent peu disposés à satisfaire ses revendications : lui attribuer des compensations pour les sacrifices causés par la guerre, et répondre positivement à ses revendications territoriales sur la ville de Trieste, italophone, sur les provinces partiellement italiennes de la Vénétie-Julienne (appelées aujourd'hui : Frioul) et de Dalmatie (région appartenant aujourd'hui à la Croatie), enfin et surtout sur le Trentin.

Pour Trieste, le seul débouché portuaire sur la Méditerranée du bloc germanique, Berlin suggéra que la ville soit remise à l'Italie, mais sous conditions. Pour l'annexion du Trentin, Vienne remit le projet aux calanques grecques, une fois la guerre terminée, et en exigeant d'énormes compensations financières. Dans l'immédiat, en guise de concession, le régime autrichien consentit à laisser les troupes italiennes occuper les villes albanaises de Valone et Tirana.

Les négociations se soldèrent par un échec ; et au terme d'un an de préparatifs, l'Italie entra dans le conflit aux côtés des États de la Triple Alliance : France, Grande-Bretagne, Russie. Un revirement vécu comme une

véritable trahison par les alliés d'hier.

Pietro Toller, l'un des rescapés du camp d'internement de Braunau am Inn, au nord de l'Autriche, était un adolescent, lorsqu'il rapporta sur plusieurs cahiers d'écolier, les vicissitudes de cette période. L'exode et les épisodes qui suivirent ébranlèrent à jamais sa famille, comme ils ébranlèrent l'ensemble des peuples du continent européen, et bien au-delà.

Les premiers mots couchés sur son cahier font référence au 22 mai 1915, le lendemain du dernier jour d'école, à la veille des fêtes de la Pentecôte. Pietro rédigea les premières pages dans la langue *Tzimbar*, cimbre, des premiers bûcherons bavarois, installés sur cette terre depuis plusieurs siècles. Le *Tzimbar* était la langue de son père. Interné en Autriche, le garçon rédigea ensuite ses cahiers dans un allemand rudimentaire, la langue de l'Empire austro-hongrois, son pays d'origine devenu pays ennemi, avant de poursuivre en italien, la langue des vainqueurs.

Il écrivit : « Cette fois, pas d'échappatoire possible, il fallut décamper. Tous mes sens en éveil, je ressentis l'excitation générale qui prévalait dans les foyers du village, sans saisir néanmoins la gravité de la situation. Chez nous, maman pleurait, geignait et se signait d'un

geste nerveux qui n'augurait rien de bon. Elle s'affaira autour de l'armoire familiale qu'elle vida de son contenu ; puis elle entassa dans des sacs de jute posés sur le lit conjugal : pantalons, chemises et vêtements chauds. Le mois de mai était bien avancé et j'ignorais la raison de ce dérangement soudain qui allait bouleverser notre vie, bien réglée jusqu'alors, malgré la guerre. Les pulls et les linges de corps en laine disparurent dans des sacs bouffis ; alors que dehors, les nuits étoilées succédaient aux douces journées annonciatrices d'un été prometteur. *Che cosa strana ! Quelle bizarrerie !*

De cette année 1915, je me rappelle les messes où les gens de mon village priaient pour la paix et le retour rapide des leurs, enrôlés pour la plupart dans le prestigieux régiment de cavalerie, les *Tiroler Kaiserjäger*, sur le front russe de Galicie, bien loin de nos alpages. Dans le Trentin, les gens de mon espèce sont particulièrement religieux et plutôt fatalistes. Il n'était pas concevable de conjurer le séisme que représentait la guerre autrement que par des processions, des litanies, des rosaires et de longs moments de prière.

J'avais bien compris que nous étions en guerre. Mon père, Riccardo, était parti au tout début du conflit. J'en ressentais une certaine fierté, même s'il me laissait seul avec ma mère Berta et avec Chiara, ma petite sœur de huit

ans. Quant à moi, Pietro Toller, à quatorze ans, le tout « grand » de la maison, j'entretenais le potager de notre maison de village ; et pendant la belle saison, je menais, à la place de mon père, nos douze vaches sur les pâtures de la *Malga Posta*. L'estivage représentait pour moi un vrai bonheur et j'appréciais avec avidité les longues journées de solitude passées là-haut, dans notre bergerie d'alpage. Je priais également, aussi pieusement que mon âme d'enfant l'autorisait. Je savais que mes suppliques seraient entendues par notre Seigneur si bon et miséricordieux, comme nous l'enseignait Don Nicolò Nicolao, le curé de la paroisse, dont la corpulence majorée encore par une volumineuse tête coiffée en brosse me faisait impression. Mon père reviendrait bientôt, c'était sûr ! À la maison, comme les hommes le font volontiers, je saisis-sais toutes les occasions pour lever mon verre à la santé de mon père, Riccardo, dans les trois langues parlées sur mon alpage : *A mio padre ! Meinem Vater ! In main vatar !*

Italo, lui, avait disparu depuis plusieurs semaines et nul ne savait où diable il pouvait se cacher. Italo, c'est mon grand frère. Il s'était évaporé dans la nature de façon bien mystérieuse avec un groupe d'étudiants montés de la ville, dans un climat de complot et de cachotteries, que mon statut de gamin ne me permettait pas de partager. Mon frère me tenait à l'écart

de ses rendez-vous clandestins dans les fermes d'alpage, abandonnées par leurs exploitants. Toutes ces messes basses, ces stratagèmes pour ne pas alerter notre père lorsqu'il était encore présent à la maison, cette suspicion généralisée des uns envers les autres, tout ceci me ravissait, bien que je n'y compris rien. Quelle excitation !

Italo m'avait simplement invité, un jour d'allégresse, à me recueillir devant son trophée : une oriflamme tricolore flambant neuve, vert blanc rouge, frappée de l'écusson de la famille de Savoie, avec des fils dorés sur les côtés.

— Tu l'as piqué où, ce tissu ? lui avais-je répliqué, en feignant l'indifférence.

Je voulais marquer ainsi la déception du gosse qui pensait partager avec son frère aîné quelque chose de plus affriolant : un pot de confiture de l'épicerie Plotegher, que j'aurais bien volontiers troqué contre ma chemise, ou en échange de l'une de ces toilettes de dame qui fait tant ricaner les grands et contre lesquelles le curé me prémunissait assidûment depuis quelque temps lorsque j'allais à confesse.

— T'es trop con, va ! Petit merdeux, c'est le drapeau du Royaume d'Italie !

Cela faisait presque un an que le village de Folgaria s'était vidé de ses hommes valides. Depuis le 23 mai précisément, des hommes en uniforme, avec leurs drôles d'accents, avaient

progressivement remplacé nos pères et nos frères. Ces soldats-là venaient de toutes les régions de la monarchie danubienne, de la Hongrie, de Bohême, et même de la lointaine Moravie. Ils priaient avec nous dans la petite église San Rocco, avec émotion, ferveur, et leurs regards s'embuaient souvent de larmes. Mais leur « Notre Père » présentait des intonations différentes du nôtre, et ça me faisait tout bizarre qu'ils s'adressent à Dieu dans une langue différente de la mienne.

Le 23 mai correspondait à la date de la déclaration de guerre du Royaume d'Italie à l'Empire austro-hongrois, diffusée en première page du quotidien *Il Trentino*. Mais cela, je ne l'ai su que bien plus tard. Pour moi, le 23 mai, c'était surtout la veille de la Pentecôte et les préparations de la procession du lendemain, avec l'allégresse et les agapes qui seyaient habituellement en de telles circonstances.

L'atmosphère qui régnait au village était plutôt morose. Les premières nouvelles du front oriental nous semblaient alarmistes. Les communiqués de guerre exaltaient nos troupes, sans dissimuler la farouche résistance des lignes de défense russes ; et voilà qu'un nouvel ennemi, situé à nos frontières immédiates, donnait à penser que le pire pouvait encore survenir. Pourtant, rien ne nous prédisposait à combattre les Italiens d'en face, si semblables dans

leur manière de penser, de parler et de faire.

Les populations d'ici étaient déjà passablement éprouvées par la guerre. Les hommes de dix-huit ans étaient mobilisés en Galicie ou sur le front russo-serbe, sans même un minimum de préparation militaire, ce qui augmenta de façon vertigineuse le nombre de veuves et d'orphelins. Mais aujourd'hui, tous prenaient conscience que nos montagnes deviendraient rapidement une zone de combats, suppliciée par des carnages et les destructions liés à cette confrontation fratricide. En effet, ces derniers mois, les Italiens d'en face avaient peaufiné la protection de leurs forteresses.

Le lendemain de la Pentecôte, dans le courant de l'après-midi, je me souviens avoir entendu les premiers coups de canon, sonores et sinistres, provenant des forts italiens de Verena et de Campomolon. Le vacarme incessant des tirs résonna alors de part et d'autre de la frontière, une frontière floue en vérité, délimitée ici et là, sur le bord des sentiers de montagne, par des bornes en pierre gravées sobrement : *Tirol* de mon côté ; *I* pour *Italia*, ceux d'en face. J'avais l'habitude de la franchir à ma guise, au gré des cueillettes saisonnières de champignons ou de fruits rouges.

Le fracas des obus, qui s'abattirent sur les parois de la montagne, semblait plus terrifiant encore que les violents orages qui font

trembler le sol détrempé des alpages, l'été venu. Le bombardement assourdissant se poursuivait toute la journée et la nuit suivante. On aurait dit une discussion acharnée en tête-à-tête entre deux fripouilles qui ne voulaient rien céder l'un à l'autre. Chaque camp répondait méthodiquement à l'injonction du voisin, avec les mêmes armes ; un bruit de fin du monde retentissait, lorsque l'obus tombait, implacable, sur nos lignes si proches.

Je fus particulièrement effrayé, la nuit où je vécus mon premier vrai contact direct avec les bombes, couché en chien de fusil, le drap ramené au-dessus de la tête. Allongée sur un lit adjacent, ma sœur hurlait à chaque explosion. Ma mère venait régulièrement nous rassurer. Elle était vêtue de sa longue robe de chambre couleur bistre qui l'habillait jusqu'aux chevilles. Elle marchait d'un pas feutré dans le chahut de la nuit, ce qui semblait affiner sa silhouette que les habits du quotidien rendaient plus massive. Maman s'était réincarnée en fée, celle de la légende racontée dans nos montagnes : la fée d'un lac qui s'interpose juste à temps dans la lueur chancelante des bougies pour sauver de la noyade une petite fille emportée par le courant.

Moi, j'étais un grand, mais tout comme ma petite sœur, j'avais besoin des caresses apaisantes de ma mère qui viendrait m'arracher des

griffes de la Faucheuse. Qui sait si demain, je serai encore en vie ? Je retenais mes larmes et je pensais à mon père. Je voulais mourir comme un vrai homme, moi dont le corps sortait à peine de l'enfance. Un obus termina sa course à l'orée du village, dans un fracas plus assourdissant encore. Terrorisé, je couvris de douceurs ce qui faisait de moi un homme, jusqu'à me souiller le bas-ventre. Cela me perturba au lieu de faire tomber la tension. Mon grand frère avait déjà évoqué devant moi le plaisir des caresses intimes : « *Ça fait grandir plus vite* », avait-il ricané au cours de l'un de nos rares moments de connivence. J'entrai dans l'adolescence une nuit de terribles bombardements. Sûr que ça me rendra plus grand, plus fort et plus courageux !

Le lendemain matin, la population de Folgaria, les vieux et les enfants pour la plupart, se répandirent dans les rues pour constater les dégâts occasionnés au village et échanger leurs commentaires. Les villageois n'en revenaient pas ! Grâce à la protection du Seigneur Tout-Puissant, l'intégrité du hameau fut préservée cette nuit-là. Il paraissait même que la forteresse toute proche de Dosso delle Somme, ainsi que l'ensemble des forts qui équipaient la montagne d'une puissante ceinture d'acier, avaient résisté plus qu'honorablement aux violents bombardements de la nuit. Les dégâts étaient

minimes, murmurait-on à demi-mot, comme pour conjurer le sort. En tout cas, moi, j'étais encore vivant et j'en éprouvais une immense fierté. Mais où diable avaient-elles bien pu atterrir, les mitrailles lumineuses qui avaient survolé nos têtes, la nuit durant ? Sur les forts, assurément, conjecturèrent les plus renseignés de mes semblables.

Assis sur des bancs, nous dévisagions le flot continu des premiers soldats austro-hongrois suréquipés qui montaient de la vallée. Ils déboulaient dans le village, chargés de quantités impressionnantes d'armes et de vivres recouverts de bâches grises, censées les camoufler de l'aviation ennemie.

Désormais, la place du village débordait de charrettes, de chevaux et de canons. Quelques heures suffirent aux militaires pour confisquer nos biens à leur profit. Je reconnus facilement les trois chevaux du voisin, attachés ensemble à l'un des anneaux que des soldats avaient fixés sur la façade de la mairie. Ma mère avait cédé notre charrette avec la mule Chicco, celle qui nous conduisait en clopinant au marché de Rovereto, où nous échangeions notre lait contre quelques brodequins.

Les soldats s'agitaient beaucoup et s'agaçaient des plaintes des bonnes femmes ; celles-ci les dérangaient pour s'enquérir du sort de leurs époux ou de leurs fils.

— En quoi cela me concerne-t-il que tu ne reçoives plus de nouvelles de ton fils ? se moqua le premier, dans un allemand rudimentaire.

— Au mieux, il est mort pour l'Empereur ! ricana un second dans une langue que personne ne comprit.

J'éprouvais une délicieuse exaltation à voir vivre ainsi mon village, d'ordinaire si paisible et ennuyeux. Certes, je ne disposais pas de toutes les informations pour agencer les pièces du puzzle dans l'ordre qui convenait. Tout allait trop vite pour moi, et ma mère se montrait avare de commentaires à seule fin de nous protéger. J'avais pourtant le sentiment d'être le spectateur privilégié d'événements insolites, extraordinaires. Une page de ma brève existence s'écrivait en direct, jour après jour. Cette réflexion se concrétisa plus tard, lorsque je commençai à relater mon histoire et celle des miens sur des cahiers d'écolier, assis devant ma table en bois de notre baraquement sinistre de Braunau, en Haute-Autriche.

Je me rappelle avoir ressenti un soulagement salubre à discerner la force colossale qui se dégageait de ces premières colonnes de soldats montées des vallées pour défendre nos montagnes.

Tous les hommes du plateau en âge de combattre étaient partis sur le front de l'Est

et, hormis les reclus enterrés dans leurs fortins, seule une compagnie de *Standeschützen* de Folgaria veillait sur nos villages. C'était la « sécurité passive » qui se composait, en vérité, d'une compagnie de ramassis, les plus anciens du village qui n'avaient plus touché un fusil depuis longtemps, renforcés de quelques handicapés inaptes au combat. Ils auraient eu fort à faire ces soldats d'opérette, si par malheur, les Italiens d'en face avaient mis leurs chasseurs alpins en marche dès les premiers jours de combat. Nos ennemis n'auraient pas mis longtemps à progresser de Vénétie jusqu'à nos montagnes, pour ensuite gagner la vallée et entrer finalement en vainqueurs dans la ville de Trente !

Le 27 mai pourtant, l'ambiance devint encore plus tendue, à l'occasion d'un événement qui me heurta au plus profond : les soldats austro-hongrois arrêtaient sans ménagement deux jeunes écervelés dans la maison de l'un d'entre eux. Tout le monde savait ici que Giovanni et Lorenzo avaient échappé à la mobilisation de 1914. Depuis près d'un an, ces étudiants natifs de Rovereto se cachaient dans la montagne où ils attendaient discrètement des jours meilleurs. Au début, je désapprouvais leur décision d'échapper ainsi à la guerre, pendant que d'autres, dont mon père, combattaient les Russes, qui sait dans quelles conditions ?

J'avais déjà surpris Italo, lancé dans d'interminables palabres avec Giovanni, dont l'aura avait fini par le détourner du droit chemin. J'en voulais à cet orateur verbeux de semer le trouble chez mon frère ; mais j'avais fini par comprendre les vraies raisons de la défection de ces étudiants : comme beaucoup d'intellectuels venus de Trente, ils revendiquaient le rattachement de notre province au Royaume d'Italie. J'ignorais que cette revendication récurrente avait contaminé nos montagnes, jusque-là dociles et peu concernées par ces idées nouvelles. Hormis le pharmacien, son secrétaire de mairie et l'irascible forgeron Antenore Chiesa, tous envoyés en déportation l'été dernier dans un camp quelque part en Autriche, nul ici ne se prêtait à de telles félonies. Mais à présent, je ne savais plus que penser. J'étais furieux, non tant par cette revendication d'irrédentisme, que par les conséquences générées sur le village. En effet, la méfiance gagna rapidement le camp autrichien qui soupçonna l'ensemble de mes semblables de possibles sabotages, de collaboration et d'espionnage en faveur de ceux d'en face. L'attitude de nos soldats me semblait injuste et leur comportement passablement agressif. Ils nous faisaient comprendre, d'abord à demi-mot, puis de façon explicite, que nous ne faisons plus partie des leurs. Nous étions devenus des populations politiquement suspectes

et peu fiables envers l'Empereur et les institutions. Des ennemis, voilà ce que nous étions devenus... Des ennemis !

L'arrestation de Giovanni et de Lorenzo tombait donc au plus mal. Mais leur rébellion contre l'autorité habsbourgeoise justifiait-elle ces brutaux et excessifs actes de violence ?

Les mères protestèrent bruyamment en gémissant des suppliques inutiles, tirant désespérément les manches des redingotes des militaires afin qu'ils relâchent leurs prises, pendant que leurs garçons, atones et défigurés par de violents coups au visage, s'engouffraient dans un fourgon cellulaire de la *Feldgendarmarie*. J'eus à peine le temps d'entrevoir sur ces figures encore imberbes, des hématomes boursoufler leurs orbites oculaires, des nez bouffis sanguinolents et des rictus de souffrance. Ils venaient d'être torturés.

J'étais pétrifié de terreur. Italo aurait pu tout autant sortir de sa cachette et apparaître à tous sous ces mêmes traits horribles, déshumanisés, au moment où nul ne s'y attendait. À ma grande confusion, pour la première fois, j'espérais qu'il ait rejoint les lignes ennemies, de l'autre côté de la montagne, en Vénétie. Que penserait notre père de tous ces désordres ?

Le village de Folgaria était solidaire de ses enfants et de ses mères paniquées, mais le mal était fait. Nous étions tous devenus des

terroristes. *Terroristen, zu viel Terroristen !* Trop de terroristes, hurlaient les soldats à notre rencontre, dans leur chasse burlesque aux suspects présumés. En réaction, les gens du pays, prudents et attentistes dans un premier temps, devinrent en moins d'une semaine, hostiles à ce qu'ils dénommaient à présent « l'occupation étrangère ».

L'aigle autrichien, l'emblème de notre drapeau, avait perdu ses ailes depuis plusieurs mois, déjà... »

Au tout début de la guerre, les Autrichiens avaient rapatrié en catastrophe le long des trois-cent-cinquante kilomètres que constituait le front italien, moins de trente-cinq mille hommes et vingt-deux batteries, dépêchés de Pologne et d'Ukraine, opposés aux cent-quatre-vingt mille soldats italiens et leurs cent-soixante-dix batteries ; une mobilisation incomplète due aux délais très courts, à la poussée des Russes sur la ville de Lviv sur le front oriental, mais aussi à la mésentente qui s'était progressivement installée entre les commandements allemand et autrichien.

Le 30 mai, le fort de Lusern, situé aux confins du village, dont le commandement avait été confié à un tout jeune lieutenant inexpérimenté, se rendit aux Italiens qui l'avaient bombardé sans pour autant avoir pu le

neutraliser. Le drapeau blanc qui flotta sur l'édifice, accéléra le destin des monticoles de la région frontalière.

Pietro écrivit : « Le 30 mai sonna les prémices du départ. Ça, je l'avais bien compris... Ma mère nous expliqua qu'un ordre de police, signé d'un certain *Feldmarschall* Conrad Von Hötzenndorf, avait été placardé sur la porte de l'église. Il enjoignait tous les villageois à quitter la montagne, devenue désormais un territoire militarisé.

Militarisé ? Certes, nous nous en étions aperçus. Les autorités austro-hongroises avaient progressivement supprimé nos prérogatives ancestrales. Nous étions désormais qualifiés par ceux du nord, sur un mode vexatoire ostensiblement dépréciatif, de Tyroliens italiens, ou bien encore de *Welsch*, une race dévoyée de méridionaux culs-terreux.

L'administration communale avait été dissoute et substituée par des commissaires venus d'autres régions ; la justice était rendue exclusivement par des tribunaux militaires ; depuis l'année passée déjà, les journaux étaient bâillonnés et les sacro-saintes lois de notre chère autonomie, sérieusement écornées. En fait, seul nous restait le droit de nous exprimer dans notre propre langue. Ça, nul n'aurait pu nous le retirer...

Depuis l'entrée en guerre de l'Italie, la situation avait encore empiré sous l'effet des réquisitions de bétail et d'outillage, au point que certains d'entre nous avaient dû, par la force des choses, cesser toute activité. Double spoliation morale et matérielle, en quelque sorte.

— Où va-t-on maman ?

Je regardais les sacs de jute qui enflaient à mesure que ma mère dégageait le lit de nos vêtements, la seule richesse que nous ayons pu conserver. Devant tant d'incertitudes, je m'étais risqué à poser cette question lapidaire. Mais celle-ci ne reflétait en rien la violence de mes sentiments, stimulée par une imagination délirante et l'accumulation de nombreuses énigmes. J'aurais voulu qu'elle me raconte un conte féérique, celui d'un gamin à qui l'on offre un magnifique voyage : son tout premier au-delà des vertes montagnes qui l'avaient vu naître.

— Tu sais, mon chéri, les autorités semblent avoir tout prévu. On doit descendre en convois dans la vallée, vers la gare ferroviaire de Pergine Valsugana, à travers les Gorges de la Fricca. Tu te souviens de ces gorges encaissées où papa t'avait promis une excursion le jour de tes quinze ans, quand tu deviendrais un homme ? répondit ma mère, qui se voulait rassurante.

J'étais emballé à l'idée de profiter de cette aubaine : fouler, malgré mon jeune âge, ce sentier à flanc de montagne, qui par son caractère périlleux était réservé d'ordinaire aux seuls virtuoses de la montagne. Dans le même temps, je m'interrogeais, non sans amusement et curiosité, sur le danger de faire passer un convoi de carrioles bringuebalantes, avec femmes et enfants, par ce goulot étroit. Mais cela, je le gardai pour moi.

Je souhaitais ardemment plus de précisions quant au scénario de mon histoire.

— Après ? Nul ne le sait, répondit ma mère. De toute façon, il n'y a aucune raison pour que ce conflit inutile perdure. Tous dans le pays, parlent d'un accord diplomatique imminent. On rentrera bientôt chez nous, tu verras. Allez Pietro ! Prends ce sac et rassemble tes affaires. Je m'occupe de ta petite sœur ; demain matin, nous nous lèverons aux aurores.

Jamais encore, je n'avais préparé un sac, hormis bien sûr le baluchon personnel trimbalé comme le témoignage de mes maigres ressources, lorsque je menais les vaches sur nos alpages de la *Malga Posta*. Là-haut dans ma mesure, j'avais tout le loisir de jouer au maître des lieux, isolé dans l'immensité silencieuse au pouvoir apaisant autant qu'inquiétant. Au coucher du soleil, alors que les ténèbres masquaient de leur chape obscure le monde des vivants,

je m'installais avec bonheur devant l'âtre embrasé par le ballet des flammes et mon esprit divaguait...

C'est finalement ma mère qui tria mes vêtements. Malgré ses propos résolument optimistes, elle y entassa moult effets d'hiver. J'y apportai un seul ajout : un cadeau d'enfance, un ours en peluche tout amoché, borgne de son unique œil de verre pendouillant, méchamment effiloché par plusieurs années de mauvais traitements. Puis, une autre requête me vint à l'esprit :

— Maman, nous sera-t-il possible d'emporter quelques serviettes brodées des initiales *MT*, tu sais, celles qui appartenaient à notre aïeule Margherita ?

Margherita, c'était l'héroïne de la famille. Au siècle dernier, son action patriotique avait permis au village de se débarrasser de quelques soldats français envahissants, commandés par un certain lieutenant Torresani. Tous moururent dans le guet-apens qu'elle avait imaginé : une chute mortelle dans la dépression située juste en contrebas de notre ferme. Margherita n'en fut pas récompensée pour autant. On raconta que cet acte de bravoure l'avait fait sombrer dans une folie qui l'avait anéantie en quelques mois. Que Dieu la bénisse et que son souvenir nous accompagne dans notre exil forcé !

Ma mère se signa deux fois à l'évocation de ce prénom emblématique de la résistance familiale à l'oppression. Malgré son aversion à toute forme de violence, ma douce mère contribuait à entretenir ce devoir de mémoire, et elle vénérât scrupuleusement Margherita, son arrière-grand-tante, devenue héroïne malgré elle.

— Puisse le malheur ne plus semer la désolation dans la famille ! psalmodia-t-elle, passablement tourmentée.

La nuit fut calme et étrangement dénuée de ces tirs d'artillerie lourde qui d'habitude punctuaient les journées. Les deux adversaires s'étaient accordés sur une trêve informelle qui avait apuré l'atmosphère, chargée en permanence de poudre à canon poussée par les courants ascendants. Seuls nos « anges gardiens » au comportement de geôliers avaient enfiévré les ténèbres désertées de leurs habitants. Les soldats austro-hongrois parlaient fort, ils s'invectivaient, plaisantaient, certains badinaient ou braillaient des ordres dans des dialectes qui m'étaient inconnus. Les chevaux et les mules étaient harnachés dans un concert de cliquetis, de piétinement de sabots et de jurons, en langue polonaise, hongroise ou bien morave ; qui pourrait le dire ?

Sur nos alpages, tous parlent couramment l'italien ; les plus âgés, l'allemand et d'autres

encore, peu nombreux, la langue *Tzimbar* des premiers bûcherons bavarois, installés sur cette terre depuis plusieurs siècles. Le soir à la veillée, mon grand-père *Slambrot* nous contait souvent « la légende du merle », et il clamait ces mots, que je ronchonne à mi-voix lorsque le courage me fuit : « *Eest vorte me nicht mear, umbrom da létzarste Zait is vort* », désormais, je n'ai plus peur, car le pire est derrière moi.

Alors, pourquoi notre Empereur bien-aimé François-Joseph nous infligeait-il la présence de ces sujets natifs des confins de l'Empire, étrangers à notre langue et à nos coutumes ? En attendant, tapi dans mon lit, je percevais les préparatifs du lendemain, le cœur gonflé de tristesse et de désespérance.

Les hommes n'avaient guère chômé pendant leurs derniers instants de liberté. Certains avaient procédé au scellement des caves où ils avaient dissimulé leurs objets précieux. D'autres avaient creusé de profondes trouées au fond des jardins, se préservant ainsi du pillage des belligérants, quel qu'en soit le camp, celui des vainqueurs ou celui des vaincus. Les plus prévoyants avaient préparé de la nourriture pour le voyage, ils avaient cuisiné pendant la nuit lapins et volailles, rempli les gourdes en peau de chèvre et pétri le pain. Je finis par m'endormir, bercé par le bourdonnement continu

de la nuit, pendant que ma mère, aux fourneaux, épaississait la polenta du voyage avec une large spatule en bois.

Au petit matin du 31 mai 1915, l'ordre péremptoire tant redouté de l'évacuation générale fut prononcé. Des grappes humaines sortirent des maisons. Les regards étaient las de tant d'injustice et d'incompréhension. Malgré le temps frais, les villageois étaient vêtus de façon légère, sans doute pour se convaincre qu'ils ne demeureraient pas trop longtemps éloignés de leur logis et de « leur Tyrol bien aimé ». La plupart avaient endossé des habits de fête, ceux qu'ils portaient habituellement le dimanche à la messe et pour les grandes occasions. Chiara et moi avions revêtu une tenue traditionnelle : culotte de peau, bretelles et chapeau de feutre gris, paré d'un faisceau de larges plumes noires et blanches pour moi, rouges pour ma sœur. Les mères, les cheveux enveloppés de foulards chatoyants, cachaient leurs larmes aux enfants, tandis que les vieux arboraient fièrement leurs décorations, tout en exhortant leurs compagnons d'exode au courage et à la discipline.

Les carrioles s'alignèrent en rang serré le long d'une interminable enfilade de bâtiments, jusqu'à la limite du village. On racontait que sur l'autre versant de la montagne, les hameaux d'Oseli, de Gionghi et de Slaghenaufi avaient déjà été évacués depuis le 25 mai.

Le fusil à l'épaule, les soldats ajoutèrent à la confusion générale en intimant ordres et contre ordres. Aucun responsable militaire n'avait dressé de liste sur le nécessaire à emporter, et les familles chargèrent les charrettes de manière disparate, espérant entasser l'ensemble des effets empaquetés pendant la nuit. Notre famille se serra sur les ballots, et je pris les rênes du cheval qui, par chance, n'était pas trop nerveux. Ma mère invita un couple de paysans, particulièrement âgés et désemparés, à partager notre voiture.

Au terme d'une bonne heure de cacophonie, de cris et d'empoignades, parfois énergiques entre les petites gens démunies et les notables du village qui revendiquaient leur rang, le convoi se constitua sous bonne escorte. Grâce au Seigneur bon et miséricordieux, tout le monde trouva finalement sa place. Celui qui ferma la marche fut notre curé Don Nicolò Nicolao qui gratifia le convoi de belles prières et d'une magistrale bénédiction avec un goupillon qui aspergea chacune des charrettes. Peu de temps auparavant, il avait fermement convié, du haut de son double mètre, à la charité chrétienne ceux d'entre nous auxquels les épreuves avaient ôté tout sentiment de solidarité.

Les soldats étaient irrités, les femmes déployaient leur parapluie pour protéger les nouveau-nés des rayons mordants du soleil. Nous

quittions des rues, des places, des enfants heureux, des gens qui s'aimaient, des bêtes et le tintinnabulement de leurs clochettes, le foin odorant qui embaumait le village, l'herbe de printemps fraîchement fauchée, les roues du moulin qui trituraient le blé, des lits réchauffés par l'intimité humaine et des flammes qui virevoltaient dans l'âtre. Bientôt, tout ne serait plus que ruine et désolation.

Je pensais à mon père, dont nous n'avions plus de nouvelles depuis plusieurs mois. Les roues de la charrette crissèrent sur le sol pierreux ; le convoi de réfugiés s'ébranla sous les hurlements des soldats. Pour la première fois, je sanglotai, puis sans retenue, je fondis en larmes. »

L'INNOCENCE DÉROBÉE

Le jeune Pietro avait couché ce témoignage sur le papier désormais jauni de plusieurs cahiers d'écolier. Ces cahiers, puis d'autres qui jalonneront sa vie, sont conservés avec différents souvenirs et reliques de la culture montagnarde, dans une vitrine de l'un des musées historiques qui parsème la région du Trentin.

Pietro Toller fut jeté sur les routes de l'exil avec sa mère et sa jeune sœur Chiara, en compagnie d'une horde de villageois hébétés. La commune de Folgaria s'était vidée jusqu'au dernier de ses habitants.

Près de soixante-dix mille réfugiés originaires du Trentin, hommes, femmes, enfants et vieillards ; les traîtres à la couronne habsbourgeoise, qui revendiquèrent le rattachement de leur terre à l'Italie, comme les *Grenzmensch*, qui avaient essuyé l'infortune de résider aux confins méridionaux de l'Empire, croupirent dans des

camps d'internement en Autriche, en Bohême et en Moravie.

Un soir de novembre 1915, la famille Toller acheva finalement son douloureux périple de six mois sur les routes et les voies ferrées de l'Empire, dans le sinistre cantonnement de Braunau am Inn, au nord de l'Autriche.

Ironie de l'histoire, c'est à Braunau que naquit Adolf Hitler, le chancelier de l'Allemagne nazie, qui, des décennies plus tard, annexa le Trentin au III^e Reich. En 1915, Hitler a vingt-six ans, il entre en guerre au sein de l'armée allemande comme estafette, et il combat en France sur le front de Somme.

Les températures frôlaient le gel en cette fin d'automne, le froid était particulièrement mordant. Le petit bourg agricole de quatre mille habitants accueillit avec méfiance et suspicion les douze mille réfugiés, arrivés de la province de Trente en plusieurs vagues successives. Les autorités les parquèrent dans des baraquements en bois, sur un terrain en friche, dont l'enceinte était protégée par du grillage épais et d'imposants rouleaux de fer barbelé.

Les Toller n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes. Éprouvés par des nuits sans sommeil endurées dans des wagons à bestiaux, des halls de gare ou des baraquements de fortune, la peau noircie par la crasse, les vêtements

déchirés et le regard hagard, ils n'incarnaient plus ces fiers montagnards qui régnaient jadis sur les alpages nourriciers qui leur procuraient santé et bien-être. Entassés au sein d'un groupe compact de compatriotes, ils pénétrèrent avec résignation et passivité dans leur nouveau *Heimat*, leur nouvelle « patrie ». On leur désigna la cahute trente-cinq, rangée numéro six, qu'ils devraient partager avec deux autres familles. Les rudes montagnards de Folgaria savaient s'accommoder du confort spartiate ; mais ils n'en étaient pas moins habitués, depuis la nuit des temps, aux maisons construites en dur, le foyer protégé par des murs en pierre. « Des baraques en bois ? Pour nous, c'est accepter une vie de misère dans un dénuement extrême et la plus terrible désolation », s'exclamèrent les nouveaux locataires qui piétinèrent dans la boue mêlée de neige avant de découvrir leurs nouveaux logis.

Les soldats autrichiens poussèrent sans ménagement les familles dans les baraquements, où des matelas et des couvertures avaient été mis à leur disposition. Munis de lampes à pétrole dont la lueur blafarde consacrait l'inhumanité des bâtiments, ils renseignèrent la population sur sa future condition de vie. Ils n'éprouvaient aucune compassion envers ces déportés qui parlaient l'italien, une langue qu'ils ne comprenaient pas. Ils avaient peine à s'imaginer que

ces simples gueux grossiers et malodorants appartenaient, comme eux, au même empire des Habsbourg. La langue italienne représentait désormais la langue de l'ennemi, celui qui avait osé déclarer, quelques mois plus tôt, la guerre à l'ancien allié autrichien.

Cent-vingt-neuf baraques aux fenêtres sans vitre et dépourvues d'éclairage avaient été montées à la hâte avec du bois d'épicéa encore vert, non préalablement séché. En raison de son humidité, le bois travailla, ce qui permit au froid de pénétrer encore plus efficacement par les multiples brèches et fissures qui avaient déformé la structure.

Pietro tenait Chiara par la main. Les deux enfants s'installèrent sagement sur un matelas, se serrant l'un contre l'autre, une couverture rabattue sur leurs corps frigorifiés. Berta, la maman, sourit pour la première fois depuis bien longtemps. Elle s'imagina soudain avec espoir que le pire était derrière elle : « *Eest vorte me nicht mear, umbrom da létzarste Zait is vort* », « Désormais, je n'ai plus peur, car le pire est derrière moi », susurra-t-elle alors que ses deux anges étaient endormis.

En effet, la lourde incertitude qui avait régné pendant ces six mois d'errance à travers l'Empire venait brusquement de cesser. Le camp édifié en bois organisé en véritable village retranché, avec ses longues baraques en enfilades,

ses cuisines collectives, sa boulangerie, son hôpital, ses écoles et sa chapelle, lui laissait croire que l'exode trouvait son dénouement à cet endroit. Et peu lui importait si l'installation devait durer trois mois, un an ou trois ans.

Durant l'errance, Berta avait aisément perçu combien sa condition de réfugiée s'était progressivement altérée en statut de détenue. Pourtant, il était vain d'invoquer ce soir-là le mauvais sort : elle bénéficiait enfin d'un toit et deux de ses enfants étaient autour d'elle ; cela suffisait amplement à son bonheur. Elle prit conscience de la fortune miséricordieuse qui l'avait finalement accompagnée tout au long de l'horrible périple qui avait bouté sa famille hors de son foyer, sur les chemins de l'exode. Un premier arrêt à proximité de la gare de Pergine Valsugana avait permis aux villageois de se restaurer d'une soupe d'orge accompagnée de pain et de fromage. Les autorités décidèrent de confisquer les chariots et les quelques bêtes que les villageois avaient amenés avec eux. Une première visite médicale leur fut imposée. Les montagnards se persuadèrent que la transhumance s'arrêterait là, dans les locaux de cette petite gare du Trentin dont les wagons de voyageurs ainsi que les wagons à bestiaux avaient été pris d'assaut. C'était une question de jours, voire de semaines avant que le retour sur leurs terres ne soit décidé.

Les jours se succédèrent les uns aux autres, autant que les semaines ; un cycle routinier perverti par l'ennui, le désœuvrement et le désenchantement. Le vendredi était jour de fête avec rations de circonstance : les cantinières servaient aux exilés un plat traditionnel, *il baccalà*, de la morue garnie de céleri, patates et polenta, cuite dans son lait.

Le mois qui suivit enleva bien des illusions aux plus optimistes. Le voyage se poursuivait toujours plus loin, essentiellement par voie ferrée : Trente, Bolzano, puis Innsbruck, la capitale du Tyrol. À chaque ville traversée, une halte de plusieurs heures avec interdiction de descendre du train, même pour quelques minutes ; ou bien une halte qui s'éternisait des jours durant, laissant espérer la fin du voyage. Berta fit contre mauvaise fortune, bon cœur : déjà, la divine providence avait évité qu'elle fût séparée de son fils Pietro, une séparation brutale que les familles Cench, Rensi et Filz avaient subie de manière déchirante. En gare d'Innsbruck, les soldats avaient investi le convoi ferroviaire et ils avaient arraché avec une rare violence les garçons de plus de quatorze ans des bras de leur mère. Les soldats les avaient ensuite fait descendre ; puis ils les avaient regroupés sur le quai avec les hommes valides d'un certain âge. On sut plus tard que tous avaient été emmenés vers les frontières orientales de

l'Empire pour renforcer sous la mitraille ennemie, les tranchées et les talus qui constituaient les lignes de défense.

Berta se rappela les cris de douleur des mères et ceux, désespérés, des garçons qui tentèrent de fuir. Les uns se précipitèrent dans les couloirs, d'autres bondirent des fenêtres, d'autres encore se cachèrent sous les bancs en bois, encombrés de ballots. Elle se remémora encore le regard circonspect de ce soldat qui glissa alternativement sur le sien, apeuré et fébrile, puis sur celui de Pietro qui, d'instinct, s'était ratatiné sur son banc. Le destin aurait pu basculer en ces quelques secondes d'hésitation, de perplexité, de respiration saccadée et de pulsations sourdes. La morgue dans le regard, le soldat se ravisa, tourna les talons et poursuivit sa funeste traque sur le banc suivant. Sans doute, la petite taille de Pietro et son visage de poupon, adouci par d'épaisses boucles blondes, l'avaient sauvé de la rafle, au contraire de beaucoup d'autres garçons du même âge, au physique plus viril.

Puis, en gare de Kufstein, à la descente du wagon, à Bischofshofen encore, et enfin sur les routes de Gnigl, ce fut la même ritournelle des soldats braillant d'une voix impérieuse : « *Vorwärts ! Vorwärts !* Avancez ! Avancez ! », alors même que Pietro avait lâché son maigre baluchon qui gisait, désormais irrécupérable,

sur le ballast du chemin de fer. Quelques semaines plus tard, Chiara, à son tour, laissa tomber son ballot sur le quai de la gare de Bischofshofen, un ballot aussitôt piétiné par la longue procession de réfugiés.

« Avancez ! Avancez ! » Mais dans quelle direction et pour quelle destination ? Les montagnards erraient sans savoir où ils allaient et quelle serait leur prochaine halte de nuit. Ils craignaient avant tout les abris sans latrine, car la puanteur de l'urine et des excréments mêlés perturbait leur sommeil.

À Gnigl, bourg agricole des environs de Salzbourg, un tri supplémentaire s'opéra sur des critères obscurs. On sépara une nouvelle fois les proches qui s'étaient regroupés par village, ou simplement au gré des affinités qui avaient fini par s'établir entre les déportés. De nouvelles divisions, des adieux déchirants, des supplications et imprécations ; et au final, c'est une grande confusion qui s'empara de la marée humaine regroupée aux abords du bourg. Lors de cet épisode, Berta subit la pression des soldats qui lui enjoignirent de prendre la file sur-le-champ, sans lui laisser le temps de récupérer le peu de bagages qui lui restait.

Après une rapide distribution de polenta, accompagnée d'un morceau de fromage en guise de déjeuner, il fallut reprendre la marche. Mais pour aller où ? demandèrent inlassablement les

plus téméraires dans des ritournelles qui restèrent sans réponse. Les réfugiés progressèrent de quelques pas sur un chemin vicinal, puis on entendit hurler : « *Halt !* » Les gendarmes autrichiens leur intimèrent l'ordre de stopper. Les baluchons et les valises furent posés à terre. Après quelques minutes de répit, le convoi reprit sa progression, car la voix rauque des gendarmes avait commandé l'ordre contraire : « *Vorwärts ! Schnell !* » Puis, à nouveau, la vocifération du commandement : « Halte ! Sacs à terre ! », immédiatement enchaînée par l'injonction opposée : « En avant ! Plus vite ! » Une indécision totale dont les enfants, ravis de ces incidents, s'étaient emparés pour concevoir, dans leur monde candide, de nouveaux jeux distrayants.

De nombreux montagnards profitaient des étapes qui s'éternisaient pour seconder volontairement ou bien sous la contrainte, les paysans autrichiens occupés aux travaux des champs et aux vendanges. Les hommes en âge de combattre étaient partis au front, et cette main-d'œuvre inespérée réjouissait les *Bau'r*.

L'exode n'en finissait pas. De leurs hébergements provisoires : halls de gares, wagons, usines ou bâtiments agricoles désaffectés, les exilés exaspérés voyaient passer les convois prioritaires sur le leur : des trains de passagers, des trains sanitaires chargés de blessés, ou bien

des convois transportant du matériel militaire accompagnés de soldats au cœur lourd, la fleur au fusil.

Le lendemain matin de cette nuit glaciale de novembre sans sommeil, les réfugiés des provinces impériales italiennes – dénomination officielle des Italiens du Tyrol méridional, des gens de Trieste et des habitants de la Vénétie-Julienne – découvrirent que le camp était placé sous le commandement et la protection bienveillante de la Gendarmerie.

Vers dix heures trente, la première vague d'exilés, arrivée la veille au soir, fut regroupée sur la place de l'église, bâtie à la hâte avec des planches et des branches d'épicéa. Les internés, impatients de découvrir le camp où ils étaient désormais contraints de séjourner, avaient quitté leurs baraquements dès le lever du jour pour explorer cette ville en bois, que l'absence de végétation rendait encore plus sinistre encore. Ils foulèrent les allées rectilignes qui longeaient les bâtiments agencés en longs couloirs uniformes, de sorte qu'il était difficile pour certains internés de se repérer et de retrouver le logis qui leur avait été alloué la veille au soir. Dans cette uniformité architecturale, seuls, l'église, l'hôpital jusqu'au bureau de poste présentaient des contrastes propres à rompre la lugubre monotonie des lieux.

Les internés une fois rassemblés, les gendarmes autrichiens entamèrent un appel interminable où chacun devait épeler son nom, préciser sa terre d'origine et indiquer le numéro de son baraquement. Ce fut l'occasion de franches rigolades lorsque les gendarmes autrichiens s'évertuèrent à prononcer les noms caractéristiques du Trentin en les écorchant de façon bien involontaire.

Pour la première fois depuis longtemps, Pietro surprit les adultes de son convoi à plaisanter et se moquer sans retenue. À chaque signe de nervosité affiché par les gendarmes, à chaque moue de réprobation des militaires assis devant leurs listes de noms, les internés répondaient par des réparties loufoques et farfelues, et ils mimaient avec faconde les innocents de leur village, imaginaires ou bien réels. Certains de ces valeureux gendarmes étaient déjà bien anciens et ne semblaient guère apprécier la mission bureaucratique, ingrate et peu valorisante qui leur était attribuée.

Dans le camp de Braunau, appelé « *la città di legno* », ou « *die Stadt aus Holz* » par les internés, les jours se succédèrent, bientôt suivis par les semaines où les plus vieux moururent de froid ; puis par les mois où périrent les plus malades. La vie s'organisa, finalement. Les enfants allèrent à l'école, les boulangers pétrirent

la pâte, les médecins soignèrent les corps et les âmes avec les maigres moyens mis à leur disposition, quelques meubles vinrent combler les sinistres baraques, tandis que Berta, à l'égal des plus chanceux de ses compatriotes, s'activait aux travaux de la ferme.

Pendant la journée, en effet, certains réfugiés étaient prêtés aux *Bau'r*, les vieux paysans de Braunau et des villages limitrophes, dont les enfants étaient partis à la guerre. Berta avait été dépêchée dans la famille Adlmanseder où elle trimait la journée entière aux côtés de trois générations de fermiers : les grands-parents impotents, leurs deux fils, déjà âgés, avec leurs épouses respectives, mais toujours vaillants malgré les vicissitudes de la vie, et la fille de seize ans, laborieuse par nécessité. Les deux frères de celle-ci, de même que le cousin, tous trois à peine sortis de l'adolescence, combattaient les ennemis de l'Empire : deux contre les Russes à Lviv, en territoire ukrainien ; le troisième sur le front slovène, contre les Italiens qui s'y étaient embourbés.

« Mes Bauer sont de braves gens, respectables et bien comme il faut, répétait Berta à ses enfants. Dieu soit loué, leurs trois garçons sont vivants ! » s'exclamait-elle, rassérénée.

Elle songeait ainsi à son propre mari dont elle n'avait plus de nouvelles depuis dix mois et cinq jours.

Chaque soir, de retour dans son camp d'internement, Berta pensait à la famille Adlmanseder, dont elle partageait les mêmes angoisses et la peur partagée du lendemain. Il lui était arrivé de se mêler à ces pieux chrétiens pour réciter des prières au Seigneur miséricordieux et à la Sainte Vierge protectrice des enfants. Et parfois même, elle conversait autour du fourneau familial, avec ses hôtes, de façon conviviale, dans son patois *Slambrot*, celui des montagnards bavarois, similaire au parler des gens de Braunau.

Dans le camp, des fonctionnaires originaires du Trentin, sélectionnés pour leur fidélité irréprochable envers l'Empire et son souverain, dirigeaient l'organisation de la vie quotidienne. Les prisonniers vaquaient à leurs occupations sous la vigilance débonnaire des gendarmes autrichiens. Le camp retranché était devenu une véritable ville, enfermée dans celle de Braunau, « la ville des gens libres ».

Les familles internées étaient dépourvues de tout, même du nécessaire. Pour épargner la farine, les boulangers chargés de faire le pain, la mélangeaient à de la paille. Plusieurs mois après son arrivée au camp, le jeune Pietro dut trouver des effets plus ajustés à ses mensurations. Cette obligation engendra un épisode décisif, en rien prémédité, qui ébranla passablement ses certitudes religieuses. L'adolescent raconta

cet incident savoureux, dans lequel son éducation spirituelle fut perturbée par le chaos intempestif de son éveil charnel avec une lingère du camp.

Il écrivit : « Le mois pluvieux de mars 1916 marqua la transformation précipitée de mon corps. D'un seul coup, il était devenu longiligne, si bien qu'un jour, j'ai constaté que mes habits devenaient trop petits. En effet, ma taille avait fait un bond phénoménal. Je fus convoqué au baraquement vingt-sept, celui qui renfermait les vêtements usagés laissés par la communauté pour les familles nécessiteuses. Ma mère avait alerté les services du camp, car les frimas de l'hiver nous brûlaient encore la peau.

Ce matin-là, je fus confronté à Greta, la lingère autrichienne du camp qui contrôlait d'une manière toute militaire les faits et gestes des lingères de chez nous qui se relayaient d'ordinaire à ce travail. Des rumeurs circulaient dans le camp sur la vision dépravée et peu conventionnelle que cette dame portait sur l'existence. Les hommes ricanaient sous cape aux intrigues lascives colportées d'un bâtiment à l'autre, tandis que les femmes grommelaient sur son passage des propos peu amènes, tout en se signant ostensiblement. J'avais pris conscience que la signification des mots pouvait diverger selon

la nature humaine. Ainsi, les hommes du camp qualifièrent la lingère de femme de mauvaise vie, tout en lui conservant bienveillance et compréhension, pendant que les femmes, à l'opposé, la présentaient comme un être mal-faisant, possédé par le diable.

Cependant, la présence de Greta ne pouvait être ignorée dans ce camp où la survie quotidienne avait débarrassé notre existence routinière des délices de l'insouciance. Cette femme me paraissait plutôt aimable lorsque je la croisais dans la cour. Elle connaissait mon prénom, mais c'était toujours par le sobriquet de *Blondlöckchen*, « Boucles d'or », sans doute à cause de mes cheveux blonds, qu'elle m'interpellait avec un large sourire, tout en ébouriffant ma chevelure. Elle me complimentait pour ma gentillesse ou pour je ne sais quelle qualité qui, à mes yeux, m'était tout à fait étrangère. La dame m'avait pris en affection, et je l'aimais bien.

Je ne fus pas autrement surpris qu'elle m'ait accueilli tout en soulignant la nature spéciale de sa présence. Dans un sourire engageant de matrone protectrice, elle m'invita gentiment à retirer mes habits « afin d'envisager ce que le *Blondlöckchen* pourrait bien endosser ». Je m'exécutai sans façon ; et bientôt, il ne me resta sur la peau qu'un caleçon long, étroit de taille, qui me comprimait le bassin et découvrait largement mes chevilles jusqu'au milieu des

mollets. Je frissonnais de froid, et comme son regard me détaillait de la tête aux pieds, j'eus le réflexe pudique d'enserrer de mes deux mains crispées mon intimité tirée de sa torpeur par l'inconvenance de la situation. J'étais debout à ses côtés. Greta était une femme prématurément fatiguée par la vie, imposante de carrure, gâtée d'une lourde poitrine et d'un large bassin. Même si je la dominais de stature, elle m'impressionnait par tout ce que son corps offrait de différent du mien. À trente-cinq ans, c'était déjà une « vieille », comme pouvait l'être ma mère ; mais une vieille rassurante à qui j'aurais facilement confié, plus volontiers qu'à ma mère, des secrets, mes états d'âme, mes espoirs et mes découragements.

Greta me complimenta, cette fois pour ma docilité. Elle m'interrogea sur ce que je jugerais susceptible de me contenter. J'en restai coi, ne sachant que répondre... Devant mon silence embarrassé qui se prolongea sans qu'un seul mot ne sorte de ma gorge, Greta caressa ma peau, s'autorisant à y passer ses mains calleuses en s'attardant partout, tripotant là où ça faisait du bien. Je rougis de honte. Évidemment, novice et sans aucune expérience, j'étais fort embarrassé. Je lui obéis sur tout avec complaisance et balourdise, et elle me retira le peu de dignité qu'il me restait, raillant par des mots crus ma virilité fébrile. Pourtant, les envies et la

curiosité l'emportèrent sur le reste. Elle pencha sa tête sur moi, et je sentis sa bouche chaude se poser sur la mienne. Je lui lançai une œillade étonnée, cherchant la réponse à une question qui ne venait pas ; puis je baissai les yeux que je gardai clos jusqu'à ce que tout mon plaisir s'écoula en elle. Elle avait su conduire mes émotions jusqu'au royaume des cieux. Ne sachant comment la quitter, mais bien décidé à ne pas fuir, je lui accordai un baiser furtif sur la joue gauche.

Peu après, je regagnai mon baraquement sordide, flanqué d'un lourd ballot, gavé de tant d'habits qu'il me semblait impensable de les porter tous, ma vie durant. Je craignis un moment que ma mère ne se doutât de quelque chose.

Je ne ressentis aucune fierté de la chose que j'avais faite : que des remords, de la honte, la crainte des remontrances et celle des rumeurs colportées. C'est la conscience qui perturba mon âme de chrétien. J'étais fâché contre moi-même de tant de relâchement et de légèreté. Je compris confusément que j'avais mal agi : j'avais commis le péché de chair, le plus véniel, celui d'Adam et Ève, sans l'avoir même imaginé quelques instants plus tôt, assailli par la tentation, signe le plus manifeste de la haine de Satan contre Dieu. J'avais trahi la confiance des miens et celle du Seigneur Tout-Puissant.

Au fond, il importait peu que je tienne ou non ma langue au cours d'une de ces bravades avec des camarades fanfarons, comme il m'était indifférent que Greta plaisante avec d'autres hommes de son aventure insolite avec le gamin que j'étais. Au moins, les vérités seraient dites et ma conscience soulagée de cette coupable souillure.

Ma mère m'accueillit avec circonspection. « Tout va bien mon chéri ? » me demanda-t-elle, inquiète. Mes doigts nerveux, mon regard fuyant, mes cheveux ébouriffés évitant sa main qui tentait de les caresser, trahirent mon mal-être. Ma mère avait sans doute compris, d'autant qu'elle dédaigna l'aubaine que les vêtements rapportés représentaient pour la famille.

Le lendemain matin, après la messe de huit heures qui marquait comme chaque jour le début des activités de la sainte journée, je souhaitai confier mon âme à l'un des curés du camp. Je préfèrai toutefois ne pas confesser ma turpitude au père Don Guido Floriani, un curé de chez nous, trop familier des villageois de ma région. Par chance, c'est le père Don Friedrich Hönig, le seul curé de Braunau exerçant ici son sacerdoce, qui m'accueillit. J'appréciais volontiers ce curé autrichien, car il maîtrisait parfaitement notre langue et il manifestait une

grande prévenance à fournir les aides nécessaires aux gens de mon pays. Mais surtout, il ne me connaissait pas : j'étais sûr ainsi qu'il n'irait rien colporter aux miens.

À peine agenouillé sur le prie-Dieu, je racontai ma funeste aventure, d'un trait, les yeux baissés, rouge de confusion, tout en décorquant les séquences de ma coupable faiblesse, afin que Don Hönig m'indique précisément les moments où j'avais un peu, moyennement, ou au contraire, beaucoup péché. Le curé, des lunettes de myope sur le nez, m'écouta dans une colère contenue ; mais il n'apporta ni les réponses que j'attendais, ni les conseils indispensables au repos de mon âme. Il m'admonesta et me sermonna sans emphase, m'annonçant que je serais probablement « papa » d'ici peu. Puis, il me donna mécaniquement l'absolution pour la rémission de mes péchés, comme si j'avais simplement plongé les doigts dans un pot de confiture.

À la sortie du confessionnal, j'étais terrifié à l'idée de devenir moi-même papa. Don Hönig m'avait abandonné à mes doutes et à mon malaise. Son absolution, accompagnée de trois *pater* et deux *ave*, ne me paraissait guère convaincante face à l'énormité du péché, et j'étais persuadé que Dieu lui-même me l'aurait refusée. Ce matin-là, je ralliai les bancs de mon école, totalement abattu, très en colère contre

la religion, plus que jamais perclus de scepticisme et de méfiance vis-à-vis du clergé. Quelques jours plus tard, je me fis raser la tête en guise de châtement. »

Ainsi va la vie... Vers quinze ans, Pietro, le petit gars de Folgaria, avait perdu son innocence, trop vite, trop tôt ; mais l'expérience ne l'avait-il pas mûri ? Il devint plus sombre, en même temps que ses doutes sur les notions du bien et du mal s'éveillaient, jetant l'anathème sur tout un pan de son éducation : celle de sa mère, particulièrement pieuse et résignée, comme l'avaient été avant elle, celles de sa grand-mère et de tous ses aïeux.

Quelques jours avaient suffi pour lui faire perdre beaucoup de ses illusions sur le monde injuste et violent qui l'entourait : le monde des adultes, celui chimérique des curés et celui racoleur des femmes, un monde licencieux peu conforme aux standards de la religion, un monde étrange qui venait de le harponner sans prévenir.

La famille Toller supporta trois Noëls de guerre dans des conditions de vie infamantes, dans la promiscuité, le manque de nourriture, l'hygiène défailante et le froid mordant des hivers autrichiens, qui, au petit matin, déposait de petits glaçons dans les lits. Pour chacun des Toller, les nuits furent agitées par beaucoup

de tourments, d'incompréhensions, d'incertitudes, mais aussi d'espoir, celui qui permet de survivre. Les maigres couvertures, les carences et la chaleur insuffisante de l'unique poêle, situé au centre de chaque baraquement, finirent par anéantir les corps et les âmes les plus endurants. Beaucoup de vieillards et d'enfants succombèrent, terrassés par le typhus, le choléra, et plus tard, par la grippe espagnole.

Tirailé par la faim, Pietro devint par obligation un garçon dégourdi. Il entreprit de déployer avec simplicité et générosité ses talents de débrouille au profit de la communauté. Avec une poignée de camarades, le garçon s'arrangeait, la nuit tombante, à percer des ouvertures dans le grillage pour aller chaparder des pommes de terre dans les champs voisins. Parfois même, il lui arrivait de ramener dans sa besace de la farine dégotée auprès de villageois charitables et compatissants.

Au tout début, durant les premiers mois de l'été 1916, la famille Toller partagea de façon parcimonieuse ces menus larcins avec les tribus de Folgaria. Puis, le travail de sa mère sur les terres des Adlmanseder pendant la saison des moissons améliora l'ordinaire, tout en comblant en partie la sensation de manque. La situation permit dès lors une distribution équitable du butin aux plus nécessiteux, aux enfants épuisés et malades, ainsi qu'aux femmes âgées,

dépourvues face à l'adversité.

Les vêtements constituaient l'autre richesse du camp, objet de toutes les convoitises et de trocs entre détenus. Ces effets provenaient essentiellement de collectes organisées dans les villages par les autorités autrichiennes. Mais ils ne parvenaient au camp que défraîchis, voire élimés ou déchirés, attendu qu'ils avaient déjà servi plusieurs générations de paysans danubiens. Les souliers représentaient une denrée prisée, car leurs semelles en bois s'usaient prématurément. L'hygiène était précaire et le savon manquait.

Malgré tout, alors que la pénurie alimentaire contractait les estomacs, les enfants grandissaient : un pied de nez à l'adversité, impuissante à contrecarrer les lois de la nature.

Pietro tirait avantage de ses rendez-vous clandestins au baraquement vingt-sept pour rapporter son habituel trésor de guerre : de l'habillement, aussitôt partagé entre les plus nécessiteux. Il n'aurait pas su dire si ses rapports charnels avec Greta avaient pour principal objectif d'apporter un meilleur bien-être à la communauté. En revanche, il confessa volontiers se réjouir en sa compagnie et s'attarder avec délice à « combler mes envies de garçon », comme il précisa ingénument dans l'un de ses cahiers, « avec une femme qui m'offrait plus que le nécessaire », ajoutait-il joliment. Dans d'autres

passages, il analysa ses rendez-vous clandestins avec une certaine maturité, comme « une revanche sur le sort que les adultes bien-pensants lui réservaient, une bravade à la déraison du monde ». Il expérimentait sa période de transgressions, propre à beaucoup d'adolescents, finalement. Il égrenait de façon lucide et revendiquée toute une palette de péchés capitaux, comme la luxure, ou simplement véniels, comme le mensonge, les manigances ou le vol.

L'été demeurait sa saison préférée. Le garçon, particulièrement débrouillard, profitait du relâchement de la surveillance pendant la relève des gendarmes pour gagner furtivement, avec l'un ou l'autre de ses jeunes compagnons, un bras désert de la rivière Inn toute proche. Là, les adolescents se dénudaient et se dégrassaient mutuellement la peau en déficit d'hygiène, à l'aide de galets et de gravier. Les fugitifs ainsi requinqués parvenaient à oublier les affres du quotidien en retrouvant leur candeur de gamins. Ils s'amusaient à tout rompre dans des cabrioles effrénées, s'éclaboussaient et mesuraient leur force dans les eaux calmes de la rivière. Parfois même, l'esprit serein et le corps reposé, les jeunes internés allongeaient leur maigre carcasse sur des sédiments au sec, pour s'offrir quelques instants de bonheur : celui que procurent les caresses du soleil brûlant sur des peaux réceptives, frustrées par la vie.

Alors que les parcelles laiteuses des corps rougissaient au soleil, les garçons spéculaient sur leur avenir.

Pietro confia : « Nos escapades clandestines dans un bras mort de la rivière bruissaient un petit air de liberté. Nous nous échappions du camp à deux ou trois, mais pas plus, pour ne pas nous faire surprendre par les gardes. Après avoir joué dans l'eau et nous y être nettoyés de la tête aux pieds, on s'allongeait tout nus au soleil afin de nous sécher. On jouait alors avec les nuages. Notre sort dépendait de ceux qui alternaient avec le soleil. Lorsque nos torses étaient dirigés vers lui, nous rêvions à un avenir serein, sûrs que le bon Dieu et ses disciples nous libéreraient de ce camp lugubre ; lorsqu'en revanche, les nuages menaçants venaient masquer le soleil, et que la température baissait, nous nous retournions face contre terre en embrassant les galets encore tièdes. C'était le signe que nous devions nous résigner à une fin misérable : la captivité jusqu'à la mort. Les deux options variaient selon les caprices du temps, mais au bout du compte, nous nous retrouvions plus souvent tête au soleil que cul nu aux nuages, ce qui entretenait notre optimisme. Afin d'échapper au mauvais sort, mes camarades et moi, nous nous arrangions toujours pour nous rhabiller après une alternance propice. On regagnait alors

le camp avec prudence, le corps anesthésié, et l'âme en repos. »

À la fin de l'été 1916, Pietro revit son père. En quelques mots pudiques, le garçon raconta la fabuleuse rencontre qui s'était opérée dans le baraquement trente-cinq, un après-midi, à la sortie de l'école. Son père était apparu las et désabusé. Il combattait aux côtés des Autrichiens. Il avait été blessé au printemps 1916 sur le front russe de plusieurs éclats d'obus au ventre et aux jambes. Mais il avait été bien soigné à l'hôpital militaire de Schwaz, dans le Tyrol, et il ne ressentait plus aucune douleur. Il avait revêtu sa tenue de combat et il arborait au-dessus de la poche gauche deux médailles en métal avec des rubans colorés.

Le jeune adolescent écrivit : « C'est la première chose que je remarquai lorsque je me suis approché de lui et qu'il me tendit les bras, médusé par ma grande taille et la métamorphose de mon corps : deux grosses médailles, l'une toute ronde, l'autre en forme de croix. Je suis resté plusieurs minutes enlacé dans ses bras, collé à sa joue, sans lui parler. Même si sa peau tannée dégageait des relents aigres de cuir moisi, j'aurais voulu que ce moment magique se prolonge jusqu'à l'éternité. J'avais besoin de ses bras qui protègent et réconfortent. Mon père

m'embrassa de façon fusionnelle et à plusieurs reprises, tout en ébouriffant mes cheveux hirsutes. Puis, je l'ai pressé de questions sur ses décorations. Il m'expliqua sobrement que la ronde correspondait à la médaille pour la Bravoure de l'Ordre de François-Joseph ; alors que l'autre, rêche, toute sombre qui ne me plaisait en rien, était la croix de fer du Mérite.

Pour lui prouver que la famille restait toujours soudée malgré les difficultés, je sortis du tiroir d'un meuble branlant, le linge brodé *MT*, ou ce qu'il en restait : une relique sale et froissée, emblème d'une famille sans terre, broyée par la guerre. Je le lui tendis d'un air entendu et complice. Le regard de notre père s'illumina. « On sait d'où l'on vient, on sait qui nous sommes », prêcha-t-il. Il déposa sur l'étoffe un lourd baiser empreint de respect, avant de m'inviter à la ramener à la maison, chez nous, dans nos montagnes. « *Per Dio, l'Imperatore e la Patria ; für Gott, Kaiser und Vaterland !* », exulta-t-il, « Pour Dieu, pour l'Empereur et la Patrie. »

Ma mère raconta notre exode qui nous conduisit jusqu'ici, avec moult précisions. Elle savait rendre son récit vivant : elle mimait les événements avec des gestes amples, souvent avec un humour que je ne lui connaissais pas.

Papa hochait la tête, marmonnait, se voilait la face ; parfois, il se signait, souvent, il

s'amusait. Maman vanta notre courage à Chiara et à moi que tous ici appelaient *der Blondlöckchen*, et elle passa sous silence les fautes commises tout au long de ces deux années d'enfermement.

Lui ne dévoila rien de ses conditions de vie, mais il se lamenta des nôtres. Il n'évoqua pas les combats auxquels il avait participé, ni les souffrances qu'il avait dû encourir ; il parla de honte et de grand déshonneur pour les gens de notre espèce, et je le vis pleurer pour la première fois.

Je peux dire que la famille fut heureuse pendant son court séjour dans le camp. Papa s'habitua à une vie « normale », comme il le répétait sans cesse, probablement pour s'en convaincre ou bien pour nous rassurer. Mais doit-on se fier aux adultes ? Comme eux, je me mentais à moi-même comme je mentais aux autres ; et comme eux, j'avais compris le sens caché des mots. J'étais devenu l'un des leurs. La lingère m'avait appris à dissimuler nos péchés que d'autres partageaient aussi tranquillement qu'un bol de soupe ou un morceau de pain. Beaucoup d'hommes s'étaient écartés du droit chemin : les faibles rations alimentaires, la promiscuité, le froid saisissant de l'hiver, le désœuvrement les avaient pervertis. Les violences et le manque de compassion avaient réussi à déshumaniser les humains. Certains tombèrent dans la folie. Les curés pardonnaient

à tout vent, à coup de sermons et de bénédictions.

L'absence d'Italo nous pesait grandement. C'était surtout la terrible incertitude sur son sort qui rongait nos cœurs. Je n'avais pas revu mon frère depuis les premiers mois de 1915, depuis qu'il avait décidé, avec un groupe d'amis venus de Trente, de se cacher dans la montagne en plein hiver, pour échapper à la mobilisation. Quelle funeste décision ! Mon père avait appris la nouvelle alors qu'il combattait déjà sur le front russe. Il en avait été furieux et profondément affecté, car il n'aurait jamais imaginé un fils déserteur. Il craignait même de possibles représailles sur la famille. Depuis, mon père semblait avoir admis, sans l'approuver lui-même, l'irrédentisme d'Italo. Désormais, rien ne l'aurait plus comblé que de revoir son fils, rapidement et vivant. Nous restions confiants. Les prêtres originaires du Trentin avaient noué de solides attaches avec le clergé de la Haute-Autriche ; et malgré la censure et les contraintes policières, un réseau s'était établi avec l'ensemble des diocèses du pays. Cela leur permettait de renseigner les détenus du camp sur la situation de leurs proches, disparus ou en fuite. Rien ne permettait à ce jour d'affirmer que mon frère ait été enrôlé de force dans l'armée impériale, ni incarcéré pour haute trahison, ni même décédé, ici en

Autriche, ou de l'autre côté des montagnes, en territoire italien.

Pendant la nuit, mes parents collés l'un à l'autre dans un lit trop étroit pour deux, conversaient. Ils chuchotaient dans leur dialecte *Tzimbar* que peu à peu j'avais effacé de ma mémoire, ainsi d'ailleurs que l'allemand, banni en classe au profit de l'italien et du latin. Ma sœur et moi essayions de décrypter leurs flots de paroles dans l'espoir d'en connaître plus sur la situation. Les adultes savent, mais ils ne disent rien. »

Le troisième Noël fut le plus dramatique d'entre tous. En cette fin d'année 1917, la situation politique et sociale de l'Empire autrichien était particulièrement troublée. Certes, les fronts militaires tenus simultanément dans les Balkans et en Italie restaient encore sous contrôle, mais la population manifestait lassitude et exaspération contre cette guerre qui n'en finissait pas. Et puis, les gens avaient faim, tout simplement. Les émeutes se succédèrent dans les villes comme dans les campagnes. Les premiers soldats prisonniers des Russes revinrent au pays après l'Armistice signé avec les Bolchéviques. Beaucoup d'entre eux, démoralisés et sans avenir, propagèrent les idées nouvelles de la révolution d'Octobre et du pacifisme. Le communisme était né du feu. Soucieux de

consolider son pouvoir sur la Russie, Lénine voulut en finir avec la Grande Guerre commencée trois ans plus tôt, et il signa avec ce qu'il restait de la Triplice, l'Armistice de Brest-Litovsk en Biélorussie, le 17 décembre 1917.

L'économie du magnifique Empire austro-hongrois paraissait complètement désorganisée, et tout l'équilibre constitutionnel, de même que sa cohésion se lézardaient au fur et à mesure que s'exaspérèrent les revendications nationalistes des États vassaux.

Dans le camp de Braunau, l'existence des internés du dedans devint plus terrible encore, en même temps que se dégradaient les conditions de vie des gens libres du dehors. Le ravitaillement se tarit, le pain se fit rare, les couvertures et le bois de chauffage manquèrent de manière encore plus drastique. La seule activité régulière demeurait l'enseignement, celui de la religion, des règles de calcul et du déchiffrement de textes latins. Particulièrement bien organisés, les ecclésiastiques du camp, en toge noire, avaient réparti les enfants par classe de soixante à soixante-dix, afin que toutes les baraques disponibles puissent atteindre leur capacité d'accueil maximale. Dans chacune des classes régnait une discipline consentie, parfaitement spontanée. En fait, les enfants

avaient pris conscience que la seule ambition possible désormais consistait à étudier et à se cultiver, avec la dose d'enthousiasme et de ténacité qui sied d'ordinaire aux enfants dans leurs activités ludiques.

Berta ne fut plus autorisée à travailler aux champs, ni à seconder la famille Adlmanseder dans toutes les tâches domestiques. Dès lors, la nourriture manqua, et de nouveau en cette fin d'année 1917, les enfants Toller éprouvèrent la cruelle sensation de faim. À la nuit tombante, ils n'avaient même plus la force d'éloigner les rats qui leur grimpaient sur le corps.

Pietro pensait à son père reparti à la guerre. Cela lui permettait de mieux supporter son univers carcéral. Il s'imaginait que le *Kaiserjäger* Riccardo Toller, pour qui il éprouvait une immense fierté, était encore en vie. Il se dévouait tout à sa patrie – l'Autriche – dans des conditions pires encore, et de façon bien plus périlleuse que ne le fut sa propre existence, morne et traînante, ponctuée de messes et de leçons.

Les enfants de Berta apprirent que le vaillant combattant Riccardo Toller fut mortellement blessé, comme l'on dit pudiquement, le 10 août 1917 sur le champ de bataille meurtrier de Marasesti en Roumanie, où une division

autrichienne avait sombré aux côtés de l'armée allemande, lourdement défaite par les « Coalisés », que les Américains venaient derallier. La mort du père survint près d'un an après son bref séjour au camp de Braunau.

L'Administration leur communiqua la funeste nouvelle avec grand retard. C'était un jour d'hiver, à la sortie de l'école. Chiara se réfugia dans la robe de sa mère et pleura en silence. Piero, lui, quitta le baraquement et déambula dans les allées du camp désertées par le froid intense, en quête de souvenirs et d'évocations. Il fit le vide dans sa tête pour mieux se remémorer les derniers instants passés seul avec son père. Il se dirigea vers le cimetière et s'accroupit entre deux stèles en bois, les genoux plantés dans la terre ; puis il s'effondra en larmes en criant sa détresse. De longs sanglots de douleur résonnèrent dans le silence glacé des lieux.

Noël 1917 fut le plus lugubre de tous les Noëls vécus jusqu'ici par la famille Toller. « *Stille Nacht, Heilige Nacht*, Douce nuit, Sainte nuit », la messe de Minuit fut l'occasion d'écouter des prières et de pratiquer ses dévotions, même pour Pietro, plus suspicieux que jamais envers la

religion.

LE RETOUR

En octobre de l'année 1918, les rumeurs les plus folles circulaient dans le camp. Des nouvelles fragmentaires, imprécises, voire totalement erronées, parvenaient de l'extérieur, véhiculées par les représentants du clergé, la seule autorité restée crédible aux yeux des prisonniers.

On prétendait que les forces autrichiennes avaient cédé quelque part en Vénétie devant la IV^e Armée italienne. On parlait d'un véritable carnage pour les Austro-Hongrois qui auraient perdu trois cent mille hommes en quelques semaines. Dès le 20 octobre, le nom de la localité Vittorio Veneto se propagea de baraquement en baraquement, à l'église comme dans les ruelles du camp où se rassemblèrent les internés, éberlués et inquiets. Il s'agirait, disait-on, d'une bataille décisive pour les coalisés.

Pour les Toller, en revanche, comme pour les autres réfugiés, qu'importaient désormais

les batailles, les défaites ou les victoires ! Aucune explosion de joie, les reclus du Trentin ne désiraient qu'une seule chose : retourner au pays après trois ans et demi éloignés de leurs alpages. Les plus chanceux avaient pris part aux travaux des fermes environnantes, ou avaient participé à la vie quotidienne du camp ; mais beaucoup avaient été totalement désœuvrés, et cette oisiveté les avait rendus fous. Le froid, le typhus, le choléra, la rougeole, jusqu'à la grippe espagnole, la faim et les privations de toute sorte avaient causé la mort de plus de sept cents détenus à Braunau ; et le cimetière installé à une extrémité du camp étalait ses croix en bois, bien alignées à même le sol, comme de macabres trophées de la stupidité humaine.

Des enfants étaient nés aussi. La plupart furent accueillis dans l'allégresse de foyers chaleureux ; d'autres, en revanche, recensés illégitimes, débutèrent leur existence comme orphelins, cajolés par la très dévouée Sœur Teresa Agostini, dans un baraquement qui leur était réservé. Et pour les plus faibles d'entre eux, le souffle de vie s'épuisa très tôt.

Greta n'enfanta pas dans le Braunau des gens libres. Ni de Pietro, ni de Paolo, le compagnon de deux ans son aîné qui avait insisté pour perdre lui aussi sa candeur dans les bras de la lingère, ni même de la dizaine d'hommes qui avaient consommé, durant l'enfermement,

quelques instants de plaisir éphémère. De cela, Pietro était sûr. Comme il était persuadé que tous les hommes couraient après un même plaisir, depuis longtemps universel, qu'il jugeait assez dérisoire, finalement.

Le jeune homme était las de sa morne existence, ponctuée de leçons délivrées dans des classes frigorifiées, de messes interminables, que parfois on lui commandait de servir avec clochette et goupillon, de sa soupe d'orge servie à chaque repas et de la morue aux pommes de terre ingurgitée le vendredi midi. Il redoutait ses longues nuits sans sommeil, allongé sur un lit de paille ; même ses évasions clandestines pour décrocher quelques quignons de pain ne lui procurèrent plus les montées d'adrénaline d'autrefois. Le temps s'écoulait, inutile...

Alors, il rayonna, Pietro, à l'annonce de ces nouvelles qui allaient probablement modifier le cours de sa vie. Avec ses camarades, il ne manqua pas de railler de manière obscène ce méprisant Général Conrad Von Hötzen-dorf – aujourd'hui défait sur les champs de bataille – qui s'apprêtait, assurait-on, à fuir la ville de Trente. Ce général aux convictions ultra-conservatrices, pour qui le peuple devait être protégé comme « un bon fermier prend soin de son bétail », privilégia le Front italien contre l'avis des généraux allemands dont la priorité était l'offensive en France.

C'était ce même général qui, trois ans auparavant, s'était permis de réquisitionner les biens des habitants de Folgaria, avant de les expulser du village et de les contraindre à l'exil.

En cette année 1918, l'Empire danubien, miné de l'intérieur, poursuivait sa décomposition amorcée l'année précédente. L'effondrement des systèmes de communication et d'approvisionnement, les déficiences dans la distribution des denrées alimentaires de base, comme le lait et la farine, la pression militaire des forces coalisées aux confins de l'Empire, tous ces funestes développements obligèrent la population autrichienne à s'organiser en dehors des institutions étatiques devenues inefficaces. Des conseils d'ouvriers se constituèrent dans les villes, des conseils de paysans dans les campagnes, des conseils de soldats démobilisés ou déserteurs, un peu partout. Tous prétendirent ramasser les morceaux d'un pouvoir désormais déliquescents.

Le 21 octobre, une Assemblée nationale pour « l'Autriche allemande » se constitua, avec le projet libéral de priver la noblesse, la Cour impériale et la caste des officiers de l'Empire, de tous leurs privilèges exorbitants. Ces représentants du peuple prétendaient se défaire des Hongrois, des Tchèques, des Slovènes et des Polonais, mais ils caressaient encore l'espoir de

maintenir l'unité du Tyrol en conservant le Trentin, majoritairement italophone, au sein de leur nouvel État autrichien. Les *Welsch* n'avaient qu'à bien se tenir !

Toutes ces informations atteignaient les internés de Braunau, mais de façon parcellaire et souvent désordonnée. Une fois de plus, ils n'étaient pas maîtres de leur destin ; leur sort dépendait des puissants de ce monde, ceux qui font l'Histoire. « Mais où donc tout cela va-t-il nous mener ? » s'interrogeaient les plus tourmentés.

La débâcle des troupes impériales à Vittorio Veneto n'était que le prélude d'autres revers militaires. La fortune changea de camp. Sur mer, les torpilles italiennes eurent raison des puissants cuirassés autrichiens, et dans les airs, les bombardiers trimoteurs Caproni imposèrent leur supériorité numérique. Sur terre, l'ensemble des fronts se liquéfia progressivement et bien vite, le drapeau tricolore flanqué dans son milieu du blason de la Maison de Savoie, flotta sur l'ensemble des massifs alpins de la province de Trente.

Le 3 novembre 1918, l'Armistice fut signé entre les deux belligérants, et les troupes austro-hongroises abandonnèrent les champs de bataille dans le plus grand désordre. Sans même en référer à leurs commandements respectifs, les soldats autrichiens regagnèrent l'Autriche,

les soldats hongrois, la Hongrie, les Tchèques, leur pays, et les militaires italiens de l'Empire, les régions italophones du Trentin, de la Vénétie-Julienne et de Trieste. Le démembrement économique et social de l'Empire s'accompagna d'un démembrement militaire, emblématique de sa grave crise identitaire.

À Braunau, il régnait une agitation compréhensible. C'était désormais une évidence : avec cet armistice, les Autrichiens avaient perdu la guerre et les Italiens revendiqueraient des territoires. Le cours des choses allait inévitablement changer. L'épilogue d'une époque venait de s'écrire sur le parchemin de l'Histoire, au moment où le préambule d'une autre devait encore s'imaginer, s'inventer, se construire.

Le lendemain de l'Armistice, les bustes des Empereurs François-Joseph et Charles I^{er} disparurent de leurs socles. Les effigies impériales furent partout retirées au burin et au marteau. Les jours qui suivirent, les deux mille prisonniers de guerre italiens, parqués depuis le début des hostilités dans le camp voisin de Braunau-Haselbach, de l'autre côté de la rivière Mattig, occupèrent sans opposition le camp des réfugiés du Trentin. Ils hissèrent deux drapeaux tricolores : le premier flotta sur le poste de garde, l'autre sur le bâtiment de l'Administration, à l'entrée du camp. Organisés en

Soldatenrat, conseil de soldats, les militaires italiens prisonniers de Braunau s'accordèrent avec les autorités du gouvernement militaire autrichien pour programmer leur retour en Italie. Ils y associèrent avec une fièvre toute patriotique les onze mille réfugiés du Trentin encore en vie, et le 10 novembre, le premier convoi s'ébranla de la gare de Braunau.

Depuis un mois déjà, des chasseurs alpins de la I^{re} Armée italienne avaient pris leurs quartiers d'hiver à Innsbruck et dans des garnisons en Haute-Autriche, dans le but d'organiser le rapatriement des réfugiés de langue italienne qu'il fallut identifier et assister.

Le 10 décembre au matin, la famille Toller rassembla dans trois ballots le peu de vêtements qu'il leur restait, et les bagages furent prêts en un tour de main. Elle prit le convoi numéro neuf, en direction des plateaux de Lavarone et de Folgaria.

Pietro rapporta dans l'un de ses cahiers le retour de la famille vers la mère-patrie : « Une foule incroyable de réfugiés nous accompagna à la gare de Braunau, en espérant de tout cœur faire partie du prochain voyage. Les gens s'embrassaient sur le quai de la gare comme s'ils appartenaient à une même communauté, ou bien encore, comme s'ils étaient soudainement devenus des amis chers, alors même

que dans le camp, ils ne s'étaient jamais adressé la parole. J'avais rarement assisté à pareilles effusions, congratulations et sanglots chez mes compatriotes, d'ordinaire si réservés et modérés dans la manifestation de leurs sentiments.

Dans la foule, je reconnus des camarades de jeux avec lesquels j'avais partagé de petits bonheurs ou de menus plaisirs qui nous avaient permis de tenir bon dans cet enfermement inhumain pour les jeunes adultes que nous étions devenus. Là-bas, dans la cohue grouillante, se pressaient la blonde Pierina, une fille compréhensive qui autorisa les garçons les plus candides à explorer son corps de femme, la longiligne et solitaire Giuseppina que l'on appelait le roseau sauvage, Silvio, le plus déluré d'entre nous, et Paolo, originaire de Riva sur le lac de Garde, mon meilleur et le plus fidèle de mes amis, lui que j'avais associé à toutes mes extravagances pendant ces trois années. Comme moi, il avait fini par perdre son innocence et bien des illusions.

L'agitation fut grande parmi le groupe des partants qui prit d'assaut les wagons, sous la garde débonnaire des soldats italiens. Pourtant, dans le même temps, le cœur était gonflé de tristesse. Certains songeaient aux parents décédés pendant la détention, pauvres enveloppes humaines enterrées à tout jamais loin de chez eux dans un coin du cimetière prison. Au

moins, ceux-là avaient-ils eu droit à une sépulture, au contraire de mon père, inhumé comme un chien sur le champ de bataille en compagnie de ses malheureux frères d'armes.

Le train s'ébranla, et toutes les banderoles tricolores accrochées aux fenêtres flotèrent soudain au vent, en claquant contre les vitres ou sur le visage des passagers qui respirèrent le souffle vivifiant de la liberté. Nous n'étions plus des détenus, mais des gens libres qui recouvraient progressivement un peu de leur dignité passée. Je ne m'étais pas battu pour ce drapeau tricolore qui ne représente pas ma nation, ni mon père qui était resté fidèle jusqu'à la mort à l'Aigle noir à deux têtes, surmonté de la couronne impériale. Ma mère était restée loyaliste par conformisme : le Tyrol restait son pays, et ma petite sœur de douze ans ne pensait rien. Comment allions-nous vivre notre nouveau statut, sujets désormais du monarque Victor-Emmanuel III de Savoie dont nous ne savions rien ? J'étais impatient de revoir mon grand frère Italo qui comblerait, sans doute avec emphase, mon ignorance sur ce nouveau royaume, dont il avait rejoint les rangs dès le début de la guerre.

Le voyage fut court et moins chaotique qu'à l'aller. Je fus surpris par le paysage qui défilait devant mes yeux : rien n'avait changé.

Pendant ces trois années, aucune destruction n'était apparente. En Autriche, les maisons et les ponts étaient restés debout, les champs semblaient avoir été labourés, les corbeaux croassaient à la recherche de pitance. En revanche, les villes traversées semblaient désertes.

Cinq jours plus tard, nous arrivâmes enfin à Trente, après une journée d'attente dans un froid vif, au col du Brenner, dont on disait qu'il représentait la nouvelle frontière entre les deux États. Ainsi, notre cher Tyrol sera finalement divisé et Innsbruck ne sera plus ma capitale. Le Royaume d'Italie nous récupérera, nous, les *Welsch*, Tyroliens du Trentin, en même temps que ceux de Bolzano, les germanophones du pays. »

La situation du Trentin est assez complexe. Vers le milieu du XIX^e siècle, après l'abdication de l'Empereur des Français, Napoléon 1^{er}, la région fut annexée de force à la Confédération germanique par les puissants Comtes du Tyrol ; elle cessa donc de jouir de l'autonomie en tant que Principauté épiscopale avec Trente comme capitale. Injustement représentées à la Diète tyrolienne installée à Innsbruck, les minorités italiennes protestèrent, en vain. Devant l'intransigeance des Habsbourg, la ville de Trente, majoritairement italoophone se souleva et revendiqua, mais sans succès, son rattachement

à l'Italie. Jusqu'en 1918, le Trentin ou *Welschtirol* fit donc partie de la région historique et géographique du Tyrol, aux côtés du Tyrol du Nord (Innsbruck), du Tyrol oriental (Lienz), et du Tyrol du sud (Bozen/Bolzano), trois territoires germanophones. Ce n'est qu'après la défaite des Austro-hongrois, que le Trentin ainsi que le Tyrol du sud furent rattachés à l'Italie. Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui, le Tyrol historique n'est plus : il est séparé par le Col du Brenner, ligne de partage des eaux entre la mer Adriatique au sud et la mer Noire à l'Est. Ce col marque la frontière naturelle entre l'Autriche et l'Italie depuis l'entrée en vigueur du traité de Saint-Germain-en-Laye en 1919.

Pietro poursuivit : « En gare de Trente, une colonne de véhicules militaires de l'armée italienne nous attendait, rangés le long du jardin public. Il semblait que les nouveaux maîtres de la région aient prévu un retour en douceur sur nos terres meurtries, après le départ forcé en charrettes branlantes, un jour funeste de 1915. En revanche, nous ne reçûmes aucun accueil enthousiaste de la part des populations qui avaient déserté les quais, pas de discours officiels des autorités, ni de traitement de faveur. Encore moins des flonflons pour nous souhaiter la bienvenue ! Nous embarquions en catimini dans des camions bâchés, comme des pestiférés.

Au détour d'une place – dont j'ignorais le nom – je découvris un désordre extravagant. Face à nous, des débris divers, des cartons éventrés, des monceaux de vêtements éparpillés, du matériel militaire hors d'usage et des tentes avachies jonchaient le sol. Plus loin, rassemblées en troupeaux autour de plusieurs feux de camp improvisés, des centaines de soldats hébétés, debout, assis ou allongés à même le sol, se réchauffaient le corps et les mains frigorifiées. La fumée âcre des divers foyers montait haut dans le ciel azur. Je reconnus à leurs uniformes, des soldats austro-hongrois, sans doute prisonniers sur cette place qui, d'ordinaire, devait favoriser les échanges conviviaux et le contact chaleureux entre concitoyens.

Notre convoi tentait de se frayer un passage à pas d'homme dans ce bric-à-brac. Je pus ainsi dévisager chacun de ces soldats, espérant discerner mon père parmi eux. En vain, naturellement, je savais qu'il n'était plus... Mais existait-il au moins la possibilité que ces pauvres bougres reviennent des mêmes champs de bataille de Roumanie ? L'un d'entre eux aurait-il pu connaître mon père, avoir partagé les mêmes souffrances, avoir affronté la même mort hideuse, les yeux dans les yeux ?

Profitant d'un arrêt forcé, je songai à descendre du camion pour fendre cette foule de soldats, en brandissant la photographie de mon

père que je serrais contre mon cœur. C'était sa dernière pose, celle réalisée chez Mirko, le photographe du camp, dans son uniforme paré de ses deux sublimes décorations, le calot à visière sur la tête, porté de travers. Maman m'en dissuada du regard. Il fallait passer à autre chose...

Le convoi qui nous ramenait dans la montagne était composé de huit véhicules, chargés de desservir les villages disséminés sur les plateaux de Lavarone et de Folgaria. Nous étions entassés à plusieurs familles par camion. Nous empruntâmes le même itinéraire qui conduisit à l'exil, mais à une vitesse décidément plus rapide. Nous atteignîmes les Gorges de la Fricca, une barrière escarpée qui délimitait pour l'enfant que j'étais, la frontière entre mon territoire et le monde extérieur, celui de l'inconnu et de la découverte. Des hommes avaient débâché le camion, malgré le gel du dehors. Ainsi, étions-nous moins incommodés par les fumées malodorantes qui sortaient des camions.

Une mère s'exclama en serrant la menotte de ses deux fillettes : « Voilà nos montagnes ! » D'autres prononcèrent le nom de leur village à mesure que nous nous en rapprochions. « Les maisons sont encore debout ! » entendait-on à la traversée d'un hameau. « Courage ! » répondit une autre voix.

La colonne de véhicules fit une halte à l'entrée du village de Carbonare où plusieurs

familles débarquèrent. Puis, quatre des véhicules poursuivirent la route vers Lavarone, tandis que les quatre autres longèrent le lavoir municipal, amorçant ainsi la montée sur Folgaria, le terme de notre voyage.

Il était dix-sept heures trente, ce 15 décembre. Dans les ténèbres hivernales, je devinais la gelée blanche qui recouvrait par endroit la montagne. Nous étions transis de froid, épuisés par le voyage et terrassés par l'émotion. Nous arrivâmes enfin à destination, et nous entrevîmes dans un profond silence notre village tant aimé, dévasté par la folie humaine.

À Folgaria, ce que nous découvrîmes dépassa l'entendement, l'inimaginable. Nous descendîmes des camions, les uns après les autres, avec l'aide des soldats qui partagèrent notre émotion et notre sourde colère. Les maisons encore bâties n'avaient plus de portes ni de fenêtres. Les intérieurs avaient été vidés de tout leur mobilier, de la vaisselle et du linge de maison. Dans certaines demeures, même les escaliers avaient disparu. Il y faisait très froid, l'humidité suintait des murs et le sol était couvert de détritrus. Dans les maisons qui avaient servi d'écuries, les salles à manger empestaient le purin et les immondices déposés sur le sol en couches difformes autant par les hommes que par les bêtes. De nombreuses maisons éventrées avaient été incendiées après avoir été pillées

de toutes leurs richesses.

Les habitants éberlués pénétrèrent, bouche bée, dans les logis qu'ils avaient quittés trois ans plus tôt, coquets et accueillants. La colère, contenue dans un premier temps, fit place aux sanglots qui se propagèrent de rue en rue. Certaines femmes furent même saisies de crises d'hystérie et s'écroulèrent au sol en multipliant les imprécations.

Après avoir sommairement évalué l'état des lieux, les montagnards se rassemblèrent sur la place du village encombrée de fusils, de caisses de munitions et même d'obus de tout calibre. Il y régnait une odeur persistante de poudre et de bois calciné. Les soldats opérèrent un premier recensement des maisons détruites. Les plus à plaindre étaient les familles Penner, Bertoldi, Carotta, Astegher, Dalpiaz, Ruele, Schmolln, Valle, Osele, Roner, Schirr, Rensi et Mittelpergher qui n'avaient plus de toit. Le curé Don Nicolò Nicolao, de retour avec nous dans le convoi neuf, déclara que ces familles résideraient entassées dans la crypte de l'église et dans la sacristie, le temps de leur trouver un nouvel abri. Par chance, l'église San Rocco semblait intacte et le campanile était toujours bien accroché.

Les familles les moins touchées s'engagèrent à porter assistance aux plus démunies. Mais en attendant cette aide presque

fraternelle, il se faisait tard. Les enfants pleuraient, ils avaient froid et faim. Pour leur première nuit chez eux à Folgaria, les réfugiés se contentèrent du sol glacial de leurs demeures. Certains avaient pu amasser un peu de paille, mais la plupart dormirent à même le sol ou sur leurs maigres baluchons.

Dans ma tête, tout était confusion, je me dis : « La guerre n'est que violence, plus jamais ça, il n'est pas concevable de régler les conflits de cette façon. La nuit doit passer, et demain sera un nouveau jour. » Ensuite, je priai en silence, moi qui ne priais plus depuis longtemps. Je serrai dans mon poing l'étoffe défraîchie, brodée *MT*, ce linge familial que j'avais pu sauver de la déroute. Notre foyer saccagé n'avait plus d'âme ; mais au moins, j'avais ma mère et Chiara à mes côtés. Et puis, les soldats italiens nous avaient promis l'aide du gouvernement militaire de Trente. On nous annonçait même l'arrivée de plusieurs autorités dès le lendemain sur nos montagnes. Ma mère ferait toutes les démarches pour retrouver Italo, tandis que moi, dès que la porte du logis serait reconstruite, je graverais en lettres majuscules sur son panneau de bois : *Haus Toller*, la maison des Toller. »

CHOISIR SON CAMP

Dans la famille Toller, les déchirures s'exacerbèrent au gré des péripéties de l'histoire. Le grand frère Italo avait pu rejoindre Milan au tout début de la Grande Guerre. Embarqué avec ses compagnons irrédentistes dans la revue nationaliste *Beseno liberato*, du nom du château circulaire qui domine la vallée de l'Adige, il en fut l'un des plus virulents éditorialistes sous le pseudonyme de *Ciccio Nero*, le Grassouillet Noir, étrange titre qui prête plutôt à sourire. Il s'associa ainsi activement à la propagande belliqueuse de l'Italie de l'époque, sans trop s'exposer sur les champs de bataille. Il participa néanmoins, comme correspondant de guerre, aux combats autour de la ville de Gorizia, entre le 6 et le 8 août 1916, l'une des offensives italiennes les plus brillantes.

Par bonheur, sur ce champ de bataille, le fantassin, *soldato semplice* Italo Toller n'affronta pas son propre père, le *Kaiserjäger* Ricardo

Toller, qui, à la même période, passa sa période de convalescence dans sa famille à Braunau, après s'être battu sur le front russe au sein de la coalition adverse.

De Milan, les réseaux ecclésiastiques avaient informé Italo de l'exil forcé des siens à Braunau et de leur retour en cette fin d'année 1918. Il avait cependant refusé de donner de ses nouvelles, non seulement pour des raisons de sécurité, mais aussi parce qu'il éprouvait un sentiment de culpabilité. Il pensait que c'était sa désertion qui avait entraîné l'exil de la famille. Mal renseigné sur les circonstances de cet internement, il ignorait que la déportation avait concerné l'ensemble des villageois de ses montagnes. Sans vraiment commettre de parjure, les prêtres du camp avaient probablement distillé à la famille Toller des bribes d'informations volontairement optimistes, ce qui pourrait expliquer la confiance que Pietro témoignait, dans ses écrits, sur le sort de son frère.

Le retour au bercail du fils prodigue fut l'occasion pour le jeune homme de poursuivre l'écriture de belles pages : « Le lendemain de notre retour à Folgaria et les jours suivants, nous avons constaté à la lueur du soleil de décembre les effroyables lacérations dont souffrait le village. Peu de maisons étaient intactes. Les rues présentaient une alternance sordide

de bâtisses totalement ou en partie calcinées. Certaines avaient le toit effondré, d'autres, la façade enfoncée comme si l'on avait voulu en élargir l'ouverture. Par miracle, quelques demeures exposaient encore leur structure d'origine, mais seulement la structure, car à l'intérieur, tout avait disparu ou avait été saccagé.

Les pâtures abandonnées étaient jonchées de matériel de guerre, et les forêts voisines étaient parties en fumée. Des milliers de troncs de sapin noircis et dépouillés de leurs branches s'élevaient haut dans le ciel ; quelle tristesse ! D'immenses cratères laissés par les obus dégradaient la terre de nos alpages, tout était en désordre.

Un groupe de soldats effectua une désinfection sommaire de trois édifices, dont l'unique hôtel du lieu qui appartenait à Luigi Ezechiele. Ils prétendaient que ces bâtisses avaient servi, voici quelques semaines encore, d'hôpitaux pour malades contagieux. D'ailleurs, des cimetières militaires hérissés de croix en bois recouvraient des parcelles de terrain tout autour du village. Là, y reposaient provisoirement, des soldats autrichiens.

Nous avons également découvert que la cloche de l'église avait été retirée du campanile. Elle aurait été fondue et transformée en canon par les Autrichiens quelques semaines seulement après notre départ. Pourtant, le curé

Nicolò Nicolao put tout de même célébrer la messe dans notre église le 22 décembre. En homme prudent et avisé, avant de partir en exil, il avait dissimulé dans une grotte les chandeliers en bronze, une armoire, le confessionnal, le calice et même les Missels ; le tout bien emballé dans d'épaisses couvertures en laine. Ce fut la première sainte messe officiée par notre curé à Folgaria depuis bien longtemps...

Tous, nous avons communiqué dans une intense émotion et une grande ferveur. Cependant, pour la première fois, le découragement me gagna. Je m'associais aux miens, mais au fond, j'aspirais de tout cœur à partir loin, voyager sous d'autres cieux et vivre de façon plus sereine. »

C'est pendant l'une de ces journées d'abattement qu'Italo réapparut, tel le Messie annoncé aux Chrétiens, le 27 décembre, lendemain de la Saint-Etienne.

Pietro exulta : « Mon frère est arrivé avec Matteo et Clemente, des enfants du pays, dans un convoi d'ingénieurs de la section agraire, commissionnés par le conseil provincial agricole de Trente pour évaluer nos besoins en vue de la récolte du printemps prochain. Aucun mot ne pourrait retracer ici la joie et le bonheur, mêlés de stupeur et de larmes, qui entourèrent son retour. Notre mère l'étouffa

littéralement de ses effusions, tandis que ma sœur et moi l'assommions de questions. Nous devions faire table rase du passé, et lui représentait l'avenir : l'homme de la famille qui avait choisi le bon camp. Il avait eu ce privilège envié d'avoir séjourné à Milan, la grande ville où tout se décidait, et son parcours aventureux me fascinait.

Italo courait désormais sur ses vingt-six ans, je l'avais trouvé bien changé. Il avait épaissi et il s'était laissé pousser la moustache ; lui m'avait complimenté pour mon allure résolument plus virile. J'avais taillé court mes épaisses boucles blondes au grand désespoir de ma mère, et une barbe clairsemée colonisait mon visage ; mais tous continuèrent à m'appeler : « *Blondlöckchen* », sobriquet qui désormais me collait à la peau. Pour mes dix-sept ans, je présentais une taille appréciable ; en fait, je dépassais mon aîné d'une bonne tête. Ma sœur Chiara avait été éprouvée par la captivité, plus qu'elle ne le laissait paraître ; elle restait discrète et parlait peu ; mais à douze ans, elle était déjà une jeune fille, presque une femme, et je la trouvais jolie. Je pensais qu'avec le temps, son sourire timide saurait enflammer bien des cœurs de garçons.

À chacune de ses visites dans nos montagnes, Italo l'accompagnait à Rovereto : il la faisait rêver. Ils prenaient la *corriere* du village, un vieil autocar récemment mis en place qui

pétaradait et fumait noir à chaque virage. En ville, ils se promenaient bras dessus, bras dessous comme des amoureux, et ils s'amusaient tous deux à faire les boutiques sans jamais rien en ramener, vu que l'argent manquait à la maison.

Quant à moi, maintenant que « j'étais devenu un homme », comme il me disait, j'eus la chance de recueillir ses confidences et ses réflexions, échangées hors de la présence de maman et de notre sœur. Les après-midis, avant que le soleil ne disparaisse à l'horizon, et malgré le froid, nous faisions la promenade sur la rue principale du village ; des allers-retours incessants jusqu'à ce que le flot de paroles se tarisse.

Italo s'enthousiasmait pour tout, il se vantait de vivre une époque merveilleuse. Il prédisait des années d'accalmie et de prospérité pour notre Europe, alors que les peuples venaient de conquérir leur indépendance en se libérant des monarques faiseurs de guerres. Il rayonnait en discourant de l'avenir radieux de la Vénétie tridentine au sein de l'Italie, même s'il regrettait que la République n'ait pas été proclamée dans notre nouveau pays. Il me parlait de la France et de la république démocratique et laïque qui prévalait là-bas : un idéal et un modèle de gouvernement auxquels il adhérerait avec ferveur. Moi, je n'y comprenais rien

aux institutions.

Je lui confiai simplement mes doutes sur la religion et mes certitudes intuitives :

— Il y a mieux à faire que d'écouter les curés !

— Au moins, nous sommes d'accord sur ce point ; mais n'en discute pas avec maman, elle en serait peinée, me précisa-t-il.

— C'est sans parler de notre père qui nous aurait étripés à nous entendre ainsi parler... Qu'il nous pardonne de là où il est !

Italo était devenu un intellectuel. Il aspirait à noircir les feuilles des gazettes et à en faire son métier.

Moi, je voulais suivre son exemple. Écrire et m'éclipser de mon monde étriqué, de ces montagnes qui finissaient par m'asphyxier. Je lui lus quelques passages de mes écritures gribouillées à Braunau sur des cahiers d'école. Il fit des commentaires, le regard tantôt sévère, tantôt élogieux ou amusé, comme l'aurait fait un véritable chroniqueur. Il m'encouragea dans mon entreprise.

— Ta vie ne fait que commencer, me répétait-il à l'envi. Mais d'abord, il faut lire et il faut t'instruire.

Aujourd'hui, Italo en était sûr, il avait trouvé le grand amour, le seul, le vrai, l'éternel. Il me fit pourtant jurer de n'en rien dire à notre mère, car Brunetta, sa compagne, n'était pas

d'ici. Elle était originaire de la ville de Fiume en Dalmatie, de l'autre côté de l'Adriatique.

Nos amoureux s'étaient connus à Milan dans ce cercle hétéroclite de réfugiés « italiens » de l'Empire austro-hongrois, bien décidés à libérer leurs territoires du joug des tyrans habsbourgeois.

Malheureusement, l'avenir commun des deux jeunes gens était déjà assombri par la décision scélérate des alliés de ne pas reconnaître la Dalmatie comme territoire appartenant au Royaume d'Italie. La jeune femme, désespérée, était donc partagée entre son désir de revoir les siens à Fiume, et celui de rester vivre à Milan à couler le parfait amour avec mon grand-frère.

J'aurais été, moi, désespéré de vivre une telle situation, mais grâce à Dieu, je n'avais pas encore trouvé l'amour !

Italo me semblait néanmoins confiant dans l'avenir. Il s'illusionnait.

— C'est pas possible de léser ainsi l'Italie dans ses droits légitimes après tant de souffrances et de sacrifices ! Nos alliés vont sans doute revoir leur position, martelait-il, convaincu.

Mon grand frère ne séjourna que vingt-trois jours à Folgaria. Avant qu'il ne reparte pour Milan, nous avons profité d'une belle journée d'hiver pour gagner nos alpages. Il s'agissait de vérifier l'état de notre ferme de

la *Malga Posta*, avant d'informer la section agraire de Trente qui recensait les possibilités de reprise de l'activité d'antan : l'estivage de nos bêtes. De ce côté-là aussi, il faudrait reconstruire une partie du bâtiment et retirer les immondices qui rendaient l'atmosphère putride, voire irrespirable. Mais on avait bon espoir. Les vaches seraient de retour dès le printemps prochain. »

L'année suivante fut difficile pour les Toller.

La situation économique de la région ne s'améliora pas. L'ancienne devise autrichienne : la Couronne, déclinée en Heller, fut maintenue comme monnaie d'échange pendant plusieurs mois, avant d'être convertie en Lire, au taux particulièrement désavantageux d'un Heller pour une Lire. Ceux qui possédaient beaucoup sous l'ancien régime obtinrent peu au change, et ceux qui avaient peu, perdirent pratiquement toutes leurs économies. Par ailleurs, on déplora une désorganisation avérée de l'assistance économique : lorsque les semences étaient prêtes, il manquait les moyens de transport pour les acheminer, et lorsque les véhicules arrivaient enfin, les semences avaient disparu...

Heureusement, en l'espace de trois mois, le gouvernement militaire avait mis à la disposition des paysans du Trentin plus de neuf mille

soldats travailleurs, ainsi que quatorze mille chevaux de trait et un millier de carrioles. Aussi, malgré d'énormes difficultés, une partie des champs incultes de la montagne reçut sa première culture de l'après-guerre, promesse de jours meilleurs.

Cependant, une grande désillusion affecta la population, car celle-ci n'obtint guère plus de compensations sous la domination italienne que celles obtenues sous le règne de l'Autriche-Hongrie. Pire, l'Etat italien refusa de verser des indemnités de guerre aux enfants du Trentin qui avaient combattu au sein de l'armée austro-hongroise. Ainsi, ni les anciens combattants survivants des carnages, ni les veuves éplorées ne furent assistés ; et chez les Toller, c'est Italo, avec sa rémunération de pigiste dans un grand quotidien milanais, qui contribua à la survie économique de la famille.

Pietro écrivit : « Ces derniers mois de l'année 1919, Italo nous inquiétait. Il était devenu particulièrement grave et soucieux. Cet aspect de sa personnalité prenait soudain le pas sur sa bonne humeur et sa joie de vivre légendaires. Il espaça ses visites à Folgaria, et lorsqu'il venait chez nous, c'était pour tenir des discours nationalistes exagérément virulents. Il nous haranguait comme si nous, sa famille, nous étions « son » public, un public à convaincre.

Je pensais : qu'est-ce qu'on peut y faire si le pays est divisé, si les gens qui nous gouvernent se déchirent, si nous restons toujours aussi pauvres et méprisés ? Moi, j'aurais bien voulu émigrer aux Amériques, comme les Bertoldi et les Piccinni, fuir ce monde de fous et gagner de l'argent. Mais pour l'instant, j'allais au lycée et bientôt, grâce à la générosité de mon frère, j'irais étudier le Droit à l'université de Trente. »

Pietro se renseigna auprès des familles concernées, sur les démarches à accomplir pour un départ aux Amériques. Il en avait discuté avec son grand frère qui se montra enthousiaste. Malheureusement, il temporisa jusqu'à sa maturité, et lorsque la décision longuement mûrie fut prise, les États-Unis adoptèrent l'*Emergency Quota Act* qui restreignit drastiquement l'accueil des Italiens, considérés alors comme « personnes difficilement assimilables ». Le rêve de Pietro s'était évaporé.

Le garçon poursuivit : « Un jour, Italo nous annonça qu'il partait. Il allait vivre avec Brunetta, là-bas dans la Régence italienne du Carnaro, sur la côte adriatique. Brunetta était finalement venue à Folgaria, et nous l'aimions bien. Elle était brune et mate de peau, avec un regard triste qui transpirait la nostalgie. Elle nous racontait son enfance en Dalmatie, dans ce

pays aux plages de galets où il fait toujours beau. Elle nous vantait la pureté de ses flots bleus, les parties de pêche dans des barques sans voile, ses marchés aux poissons, la dentelle de ses femmes, les promenades avec ses parents au château de Tersatto, dominé par sa tour romaine. Aucun de nous n'avait encore séjourné à la mer. Ma sœur et moi l'écoutions, les yeux écarquillés, en posant des questions qui la faisaient sourire.

Moi, je trouvais normal que mon frère aille vivre avec sa compagne dans ce pays que j'imaginais idyllique, même si cela bouleversait ma propre existence. En revanche, ma mère se signa, marquant sa déconvenue ; elle prédisait de nouveaux malheurs à notre famille qui venait tout juste de se retrouver.

Italo m'avait mis dans la confiance de ce projet romanesque ; et je savais que d'ici peu, j'allais une nouvelle fois apparaître comme « le grand » de la famille, avec toutes les charges et les obligations que cela comporterait : veiller sur ma mère et sur Chiara, m'occuper de la ferme et des bêtes, consacrer moins de temps à mes études qui, seules pourtant, me permettraient de voyager partout dans le monde.

Mon frère m'avait également confié ses projets de participer à la vie politique de son nouveau pays. Je l'admirais d'éprouver autant de passions en même temps : sa soif de lecture,

ses désirs d'écriture, son amour pour Brunetta, ses convictions nationalistes ; et maintenant, un engagement politique dans un pays en devenir. »

L'intrépide Italo n'avait jamais caché son admiration pour Gabriele d'Annunzio, le poète italien dont tout le monde parlait cette année-là. Tel un pirate, avec une poignée d'aventuriers et d'anciens combattants, les *Arditi*, l'artiste s'empara de la ville de Fiume, d'où était originaire Brunetta, en chassant les troupes alliées d'occupation, essentiellement françaises, britanniques et américaines. L'écrivain baroudeur offrit alors la ville à la couronne italienne, qui fort embarrassée, refusa poliment. Le 12 septembre 1919, d'Annunzio, furieux, fonda sur cette terre, la Régence italienne du Carnaro, un état indépendant qui déclara aussitôt la guerre à l'Italie. Une aide financière de quelques trois millions de Lires lui avait été accordée par Mussolini, chef du parti fasciste, déjà en embuscade, aux portes du pouvoir.

Le poète n'en était pas à son premier coup d'éclat. Partisan de la guerre contre l'Autriche dès 1914, il participa activement aux combats, au péril de sa vie. Le 9 août 1918, il s'envola à la tête de la 87^e Escadrille de chasse et largua au-dessus de la ville de Vienne, à plus de mille kilomètres de son point de départ, des milliers

de prospectus aux habitants médusés. Ils pouvaient y lire : « Viennois ! Apprenez à connaître les Italiens. Nous volons au-dessus de vous, nous pourrions tout aussi bien larguer des tonnes de bombes, mais nous ne vous lançons qu'un salut tricolore, les trois couleurs de la liberté. Nous autres, Italiens, nous ne faisons pas la guerre aux enfants, aux vieillards et aux femmes. Nous faisons la guerre à votre gouvernement, ennemi de la liberté des nations, à votre gouvernement aveugle, obstiné et cruel qui ne parvient à vous donner ni la paix ni le pain, et vous nourrit de haine et d'illusions. Viennois ! On dit que vous êtes intelligents, pourquoi donc avez-vous revêtu l'uniforme prussien ? »

D'Annunzio refusa de reconnaître l'accord de Rapallo signé le 12 novembre 1920 entre l'Italie et la future Yougoslavie, par lequel les deux parties s'engageaient à garantir pour l'éternité, l'indépendance de la ville de Fiume. Le dramaturge, cette fois-ci, était allé trop loin, il menaça et injuria le Roi d'Italie Victor-Emmanuel III en personne, qu'il traita plus tard de « nabot pusillanime ». La marine italienne convergea sur le port de Fiume et en fit le blocus. La ville tomba aux mains des Italiens en décembre 1920, après plus d'un an d'une folle existence. La ville de Fiume conservera son autonomie avant d'être annexée par l'Italie fasciste deux ans plus tard, à la suite du

coup d'état de Mussolini du 3 mars 1922.

Le poète avait élaboré pour la Régence italienne du Carnaro, des institutions si originales, que la jeune république attira tout ce que l'Europe avait engendré de marginaux de tous horizons. Les anarchistes, les bolcheviques, les syndicalistes, les romantiques, les démocrates, les fascistes, les drogués, les prostituées, les homosexuels et les poètes firent de ce territoire un vaste terrain de jeux, une majestueuse salle de fêtes et de cérémonies grandioses, un lieu de luxure et de débauche.

C'est dans cette ambiance révolutionnaire qu'Italo débarqua à Fiume avec son amie Brunetta, le 10 janvier 1920. Ce brassage d'idées, Italo le rapportait avec emphase dans son journal milanais. Mais de simple observateur, l'idéaliste exalté devint fatalement un protagoniste de l'aventure. Il participa activement à la rédaction de la *Carta*, la constitution anarcho-bolchevique teintée de théories corporatistes, la première et dernière constitution poétique de l'histoire, celle qui inspira le fascisme à ses débuts. À seulement vingt-sept ans, Italo fut même élu député au très sérieux *Consiglio degli Ottimi*, le Conseil des Meilleurs, dont l'appellation prête à sourire.

Le jeune couple vécut à Fiume un moment de frénésie, d'excitation et d'amour intense, sans nul autre pareil, après les quatre années

de guerre, de privation et d'exil qui avaient assombri sa jeunesse.

Ce sont les armes à la main, qu'Italo défendit sa république chimérique. Il décéda le 15 décembre 1920 des suites de ses blessures, au cours du terrible bombardement de la marine italienne qui pilonna la ville de ses obus meurtriers.

Pour Pietro, le deuil fut d'autant plus douloureux qu'il survint au moment même où sa famille se retrouvait ; des retrouvailles trop brèves, interrompues brutalement. Le jeune homme en conçut une forte amertume, mêlée du sentiment de culpabilité d'un survivant à la détention, aux privations, témoin impuissant, hier de la mort tragique du père, aujourd'hui de celle du frère. « Pourquoi infliger une telle injustice à ma famille, se confia-t-il, alors que les années de l'après-guerre ouvraient à d'autres un chemin constellé de douceurs, de promesses et d'espairs ? Le monde nouveau qui s'offrait à tous ne nous serait-il à jamais interdit ? »

Pietro dans son journal adressa à Italo, l'ultime marque de sa pudique affection : « Malgré mon immense tristesse, je suis heureux pour toi, grand frère, car précisément, tu es mort heureux. » écrivit-il.

Après l'épilogue malheureux de Fiume, le poète Gabriele d'Annunzio se retira sur les

rives du lac de Garde. Il s'investit dans les travaux d'infrastructure qui améliora la desserte au lac ; et il organisa des courses motonautiques, ainsi que des compétitions en hydravion de renommée mondiale. Il entretint avec le régime fasciste de Mussolini des rapports ambigus. S'il ne cacha pas son soutien au *Duce*, il ne prit jamais la carte du parti, probablement parce qu'il s'opposa à la politique de rapprochement avec les Nazis et avec son chef, Adolf Hitler, qu'il méprisait, le traitant de « clown féroce ».

L'artiste s'éteignit le 1^{er} mars 1938. Malgré des liens devenus distendus avec le *Duce*, il eut droit à des funérailles d'État, en grande pompe.

UNE PAGE SE TOURNE

Le destin s'acharna encore sur la famille Toller.

Depuis la disparition tragique d'Italo, l'état psychologique de Berta, la mère, se dégradait. Ce deuxième cataclysme en l'espace de trois ans eut raison de sa foi en l'avenir. Elle laissa tout filer et se réfugia dans les deux seules valeurs qui lui semblaient inaltérables et qui parvenaient encore à la rassurer, à l'apaiser : le travail et la religion.

À force d'acharnement et de soins prodigués aux bêtes, elle réussit, en l'espace de quelques années, à reconstituer un cheptel de bovins, avec davantage de têtes qu'elle n'en possédait avant la guerre. Quand elle n'était pas sur les pâtures, Berta était au potager, à bêcher, biner et planter. Et lorsqu'elle ne s'épuisait pas au travail, la frêle silhouette de cette sexagénaire s'agenouillait sur un prie-Dieu de l'église San Rocco.

La mère ne s'intéressa pas aux bouleversements politiques qui ébranlèrent ce qu'il était convenu de nommer « son pays ». Elle ne comprit pas les envolées lyriques de son fils aîné, enivré par des théories innovantes qui avaient causé sa perte ; et elle n'imagina pas une seule seconde que Pietro, son fils cadet, puisse désirer émigrer vers l'Amérique, ce Nouveau Monde, où tout était possible. Plus tard, elle accepta, avec l'indifférence des gens qui subissent, les contraintes d'un pouvoir fasciste, brutal et athée. Retirée sur son Olympe, Berta observa l'évolution de ses deux orphelins, sans acquiescer, ni s'opposer. Son amour de mère envers ses enfants était trop grand pour qu'il puisse s'exprimer par des mots qui manifesteraient, ici des conseils, ou là, des désapprobations.

Chiara, la cadette, refusa toute autorité familiale et, dès la disparition d'Italo, elle revendiqua parfois avec violence une émancipation de vie, peu conforme aux usages du lieu et aux préceptes inculqués chez les filles de ce temps-là. À l'instar de ses frères, elle prétendait poursuivre des études et quitter la montagne. Mais le régime fasciste, particulièrement machiste et misogyne, ne lui en donna pas les moyens, car la réforme scolaire écarta les femmes de toutes les études supérieures. Discriminées, elles furent orientées dans des filières d'études

sans débouché ni avenir. La place de la femme était au foyer. Elle devait être docile, disponible, reproductrice, aux petits soins pour l'homme et au service de la nation.

Pietro se révolta contre ces lois imbéciles, mais il se sentait bien isolé lorsque ses camarades de faculté du parti fasciste chantaient à tue-tête : « Nous ne voulons pas de femmes dans les universités, nous, nous les préférons nues, allongées sur des sofas... »

Désorientée et mal dans sa peau, Chiara, la benjamine des Toller, commença sa vie de femme de façon chaotique. Par défi, elle s'amouracha d'un cacique du parti fasciste de Folgaria, Tonio Mori, dont elle devint la maîtresse. S'afficher auprès d'un notable pouvait comporter un certain intérêt : celui de bénéficier d'une protection solide, inhérente au prestige, mêlé de crainte, dont jouissaient aux yeux de tous, les chantres du nouveau régime. Chiara mena avec lui une existence dissolue dépourvue de discernement.

Pietro raconta comment les dérives de sa sœur l'avaient bouleversé : « Je la savais malheureuse, et sans le lui demander, j'en avais bien compris les raisons. Ces années, détenue dans le camp de Braunau, fut pour elle une cicatrice impossible à refermer. Comment oublier la misère, les privations, les nuits glaciales, la faim,

un plat pour trois pendant les pires mois de l'internement, la honte de ce qu'elle était devenue : une fille en haillons sans joie ni distraction ; l'image que moi-même lui renvoyait : un petit chapardeur qui jouissait à l'occasion de la chair d'une dame qui aurait pu être ma mère ; la détresse de notre mère qui nous offrait un amour que nous ne méritions pas, une souffrance au quotidien injuste autant que destructrice.

— Je veux m'amuser, je veux vivre, coucher avec qui me plaira, rompre avec la guerre qui a ruiné notre existence et rompu nos racines. Je fuis devant, sans savoir où je vais, et ça me regarde ! m'avait-elle lancé au visage, d'une voix culottée, le rire pernicieux.

Puis, ce jour-là, elle me raconta avec trop de détails les soirées passées chez les gens riches de la vallée, organisées par les fascistes, nouveaux maîtres du pays, dont faisait partie Tonio, son protecteur et amant :

— Le soir, mon Tonio me déshabille des vêtements de la journée, puis il me tend mes habits de scène. Lui-même revêt son costume croisé. La cigarette aux lèvres, nous partons vers la Villa Moscheri dans son coupé noir Alfa Romeo. Je me sens belle et désirée. Arrivés sur place, je fais une entrée de starlette dans le petit salon rococo éclairé de chandeliers aux lueurs chancelantes. Le rituel est toujours le même : trois, quatre jeunes filles sont déjà sur place

assises sur des canapés, les jambes croisées. Elles sont aussi belles que moi. Des garçons plus âgés patientent dans une pièce voisine, déjà excités par l'attente. Je sais que dans le salon, les tables sont dressées : plateaux de charcuterie et de pâtisserie, grands sceaux de glace qui contiennent des bouteilles de Champagne que chacun pourra déboucher à sa guise ; sur une autre table, la drogue, de la poudre blanche conditionnée dans des sachets, et dans des pipes plus ou moins grandes. Les filles se mettent en petite culotte, chaussent leurs espadrilles à talon aiguille, et chacune enfle un masque noir à paillettes. Il est temps de faire notre entrée. La porte s'entrouvre. Des garçons beaux comme des dieux se lèvent de leurs fauteuils et viennent à notre rencontre. Ils portent leurs uniformes militaires noirs, avec des bottes luisantes et des cheveux gominés. Ils sont sûrs d'eux, le sourire carnassier, habitués à obtenir tout ce qu'ils désirent. Ils nous saluent, nous traitent aimablement, ils nous enlacent de leurs bras virils. Tonio et son ami, un vieil homme chauve tout rabougri, celui qui se fait appeler « Garibaldi », le maître des lieux, applaudissent à tout rompre. La soirée peut commencer à la lueur des chandelles.

J'écoutais ma sœur en ravalant ma salive. Une vague de chaleur envahit mon visage et je faillis lancer des jurons. Mais aussi

répugnante que soit son histoire, je ne devais pas l'interrompre, car je savais sa confession importante. Elle la libérait de la souillure qui la déshonorait.

— Les garçons rigolent, ils imitent l'accent du *Duce* entendu à la radio, ils se font le salut romain, le bras tendu, ils claquent des talons. On dévalise les tables de ses tartines, du Champagne et des pipes chargées. On met un disque, on danse, on s'embrasse. Les soutiens-gorge sont dégrafés par des mains pressantes qui se font caressantes ; on lance dans les airs nos lingeries, comme s'il s'agissait des drapeaux de Sansepolcro. Lorsque les garçons boivent, ils deviennent violents ; souvent, ils sortent des drôleries stupides en pointant leurs pistolets sur leurs rivaux d'un soir. Parfois, un coup part... Heureusement, Tonio et le vieux Garibaldi veillent.

Je me hasardai à lui poser des questions plus intimes :

— Tu as touché à la poudre blanche ? Ton Tonio accepte que tu sois au centre de cette dépravation ?

— Avec la cocaïne et le Champagne, on se berce de grandes illusions, on se sent libre. Quand le garçon me plaît, je monte à l'étage et je me donne à lui. À Tonio, j'offre beaucoup et davantage encore. Il me rend tout en tolérant mes ébats avec les jeunes fascistes qu'il me fait

connaître, et j'ai le sentiment qu'à ces moments-là, il nous observe avec son ami, cachés je ne sais où.

J'avoue mon désarroi et mon impuissance face à ma sœur qui s'enfonce dans le déraisonnable et l'irrationnel. Je n'ai ni la force de persuasion ni l'autorité de mon frère et de mon père qui m'auraient sans doute aidé à la protéger ; mais eux sont des héros morts à la guerre, et ils sont là-haut désormais aux côtés de notre aïeule Margherita. Tous me manquent ! »

La jeune femme n'avait pas fait le bon choix : à dix-huit ans, elle tomba enceinte de Tonio Mori, qui, déjà père depuis longtemps, se montra peu désireux de s'encombrer d'une progéniture supplémentaire dont il contesta aussitôt la paternité. Chiara donna naissance à sa fille, Olivia, le 25 octobre 1924, chez une sage-femme de Rovereto, dans le déshonneur de toute une famille.

La fille-mère délaissée trouva refuge dans la famille qui l'hébergea avec le nourrisson, pendant deux ans dans leur maison de village de Folgaria. Sans y rencontrer l'amour, elle fit la connaissance de Umberto Tezzele, avocat à Trente, qui avait été le compagnon d'études de Pietro à la faculté de Droit, l'un de ses plus indéfectibles amis. Les jeunes gens devinrent amants et Umberto éleva Olivia avec grande

affection, comme s'il s'était agi de sa fille naturelle. Cependant, le sort s'acharna sur la famille : Olivia n'eut pas de petit frère, l'enfant commun du couple étant mort-né à l'aube du printemps 1927.

Les Toller-Tezzele vécurent l'époque fasciste à Trente. Puis, au prix de grandes difficultés, la famille gagna Rome en 1944, afin d'échapper à l'enrôlement dans la *Wehrmacht* des hommes nés entre 1894 et 1926, une mesure dictée par les circonstances et appliquée avec rigueur par le Commissaire suprême de l'*Alpenvorland*, le gouverneur local.

Comme beaucoup d'Italiens appartenant aux classes moyennes, agraires notamment, Pietro ne fut pas foncièrement hostile à l'arrivée au pouvoir de Mussolini qui devint Premier ministre le 30 octobre 1922. Il avait même le sentiment qu'ainsi, le pays sortirait d'une spirale infernale. Les désordres politiques et sociaux n'avaient que trop duré, laissant s'installer un chômage toujours plus pesant, tandis que le pouvoir d'achat de la population s'effondrait. Pendant ces années-là, le seul et unique projet du jeune homme fut de poursuivre des études universitaires à Milan, comme son frère l'avait fait avant lui, mais dans des circonstances plus troublées encore.

En 1926, Pietro termina son Droit au terme de gros sacrifices personnels. Avec la disparition d'Italo, Pietro devint naturellement l'homme de la famille sur lequel le devenir du clan reposait, et il partagea son existence entre les travaux agricoles et ses cours à l'université. Il renonça à la carrière de magistrat à laquelle il aspirait, afin de ne pas laisser sa mère seule, là-haut sur les alpages. Il n'exploita pas davantage ses talents littéraires de rédacteur, comme il s'était délecté à le faire pendant trois années au sein d'une équipe de camarades déjantés, à l'origine de la revue culturelle *Berretto d'Asino*, Bonnet d'Âne. Une revue si décalée qu'elle fut diversement appréciée parmi les étudiants eux-mêmes, avant d'être interdite par les organes de censure.

Faute de mieux, Pietro devint professeur au *liceo classico* Antonio Rosmini de Rovereto, un lycée d'excellence, réputé dans la région, où il enseigna le droit et l'économie à une élite de garçons, futurs cadres de l'Italie fasciste.

Entre-temps, la situation s'améliora peu à peu. Les gens se remirent au travail, les entreprises produisirent, la devise italienne fut même réévaluée, et la population profita avec avidité de cette embellie. L'Italie, en autarcie économique par la volonté du *Duce*, fut l'un des rares pays européens à supporter sans trop de dommages les effets de la terrible crise

financière de 1929. Comme une grande majorité d'Italiens, Pietro accompagna le consensus qui s'était installé autour de l'homme qui dirigeait le pays de façon autoritaire, mais pas encore totalitaire.

Le citoyen Pietro Toller poursuivit l'écriture de manière régulière, mais sans la distanciation qui avait marqué la première partie de son récit : « Le mois de février 1929 fut extraordinairement polaire dans le nord de l'Italie. Le froid était sibérien et il neigea comme jamais. Il tomba une neige incessante pendant des jours et des jours, en flocons lourds et compacts. Dans les montagnes, la température baissa la nuit jusqu'à moins vingt-cinq degrés. Même notre fleuve l'Adige, d'ordinaire si impétueux, se figea dans la glace.

Notre mère se trouvait mal depuis plusieurs semaines. Elle toussait fort et crachait parfois du sang. Elle sortait malgré tout entre deux tempêtes de neige, et je la disputais. Bien vite, la fièvre se déclara et notre mère se plaignit de douleurs dans la poitrine. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que ses poumons étaient atteints. Le docteur Giongo diagnostiqua une pneumonie, et il nous conseilla de la faire hospitaliser à Trente. Nous étions paniqués. Comment atteindre la ville alors que l'ensemble des routes était impraticable,

recouvert de plusieurs centimètres de neige verglacée ? Toute activité, tout déplacement étaient désormais tributaires d'un hypothétique redoux.

Notre mère décéda dans la chaleur de notre foyer au petit matin du 6 mars 1929, entourée des siens et de la signora Antonietta, la voisine qui s'occupait d'elle lorsque j'allais enseigner au lycée de la ville.

Peu de jours auparavant, Umberto et Chiara étaient montés au village à la faveur d'une accalmie, en compagnie de leur petite Olivia qui ravissait notre mère durant leurs brèves visites.

Après une existence rude et austère qui ne l'avait pas épargnée, ma mère reposait maintenant, apaisée et sereine. Nous l'avions entourée avec tristesse et fatalisme, alors que le médecin sortait de la chambre en confirmant son funeste diagnostic. Je lui fermai les paupières, Chiara entama des prières ; puis le vieux Don Nicolò Nicolao pénétra dans la chambre pour la dernière bénédiction.

Je pleurai ma mère qui fut suffisamment forte pour porter ses enfants pendant notre détention au camp de Braunau ; puis raisonnablement tolérante pour faciliter notre envol en dépit de l'adversité, avant de sombrer peu à peu dans une mélancolie morbide. J'espérais au moins qu'elle était partie avec la conviction

que cette fois-ci, après les épreuves terribles de ces dernières années, sa famille profiterait d'une vie meilleure. Et c'est vrai que la situation s'arrangeait peu à peu. Je me surpris même à acheter autre chose que les biens nécessaires à notre quotidien. De plus, la relève était désormais assurée avec la naissance de ma nièce Olivia, un petit ange espiègle, infiniment attachant, qui préfigurait l'arrivée prochaine d'un futur mâle Toller qui serait mon fils, et que tous, ici attendaient comme un cadeau du ciel. »

Avec le décès de Berta, une page d'histoire se tourna. Pietro et Chiara mirent fin à la production de lait, leur cheptel fut vendu, de même que la maison familiale, au cœur du village. Ils ne conservèrent que la ferme d'alpage *Malga Posta*, que Pietro, nostalgique d'une certaine époque, celle de sa jeunesse, n'aurait cédée pour rien au monde. Désormais installé à Rovereto, dans la plaine verdoyante de l'Adige, le jeune homme venait s'y ressourcer périodiquement, après qu'il l'eût rendue confortable, et par là, habitable en toutes saisons. Au même moment, dans les années trente, la montagne connut un attrait irrésistible, avec le développement des sports d'hiver sur la commune de Folgaria. La bourgeoisie de la ville s'y adonna dans l'insouciance hédoniste d'une classe sociale trop longtemps privée du superflu qui rend la

vie si belle. Les plaisirs de la neige et de la glisse transportèrent Pietro d'enthousiasme. Il perfectionna sa maîtrise du ski en compagnie d'amis professeurs, ou avec sa nièce Olivia, une élève douée qui, sans forcer ses aptitudes, dépassa bien vite le maître pour devenir plus tard une véritable championne.

La région vécut une décennie de paix et de réelle prospérité. Un imposant ouvrage fut érigé sur les hauteurs de Rovereto, à la gloire des soldats tombés au champ d'honneur lors du premier conflit mondial. Il invitait au recueillement, alors que tinte en certaines occasions sa cloche monumentale, délivrant au monde un message de paix. Les fascistes lui avaient assigné ce rôle à travers un message sobre de Mussolini : « *Quando la cloche bourdonnera, Pax in justitia...* » Plus jamais la guerre ! était le leitmotiv d'une population en quête de jouissances.

Le 11 septembre 1937, Pietro fêta ses trente-six ans. Professeur apprécié par ses collègues pour ses jugements modérés et sa recherche du consensus, on lui proposa le poste enviable de directeur du lycée Antonio Rosmini. Pietro refusa pourtant cette offre gratifiante. Ce fut son premier acte politique. La croyance de Pietro dans des institutions stables, capables de réformes et de progrès, commença à s'effriter. Ses

espoirs dans un avenir radieux s'éloignèrent à mesure que le régime fasciste esquissait son vrai visage, celui d'un régime totalitaire, belliqueux et rationnellement répressif envers toutes les oppositions. Reprenant l'un des discours du Duce, l'Encyclopédie italienne avait entériné quelques mois plus tard, la définition du fascisme : « *Tutto nello Stato, niente al di fuori dello Stato, nulla contro lo Stato* », « Tout dans l'Etat, rien en dehors de l'Etat, rien contre l'Etat ». Pietro en était affligé.

Il écrivit, la plume trempée dans l'amertume : « Dans ses premières années, ce régime, ni dangereux ni absurde, lorsque je songe à la division du pays, me plaisait. Il correspondait exactement au remède que la situation exigeait. Le *Duce* avait sauvé l'Italie du chaos et du bolchévisme, mettant lui-même la main à la pâte. Le journal *Il Popolo d'Italia* publiait des photos qui le montraient en train de poser des briques, récolter le maïs, encourager de ses bras autant que de la voix, les paysans affamés du Sud à la peau sèche et balafmée. Mon pays se modernisa rapidement avec la construction de ponts, de canaux, de routes et d'autoroutes, de canaux, d'hôpitaux, de gares et d'écoles. Toutes les couches sociales s'enrichirent dans un environnement social et économique enfin apaisé. Les lois sociales se multiplièrent, la journée de huit

heures de travail fut rétablie à la satisfaction de tous. Qui plus est, les trains, désormais, arrivent et partent à l'heure !

Mais quoique imposantes et impressionnantes, ces réalisations cachaient la dérive d'un fascisme devenu chaque année plus autoritaire et nationaliste. La presse a perdu graduellement sa liberté et le parlement ne se réunit plus. Plus aucun contre-pouvoir. Aujourd'hui, j'appréhende l'avenir et ces bruits de bottes que je m'étais imaginé extraits de ma mémoire à tout jamais. Nos forces armées se sont engagées dans des aventures belliqueuses qui font craindre pour la paix. Le *Duce* s'est allié avec le tyran allemand qui prétend annexer l'Autriche, le pays qui m'a vu naître. On s'est emparé de l'Éthiopie avec brutalité, et on est allés combattre aux côtés des franchistes en Espagne, dans une guerre civile qui a divisé et anéanti des familles entières. Tout cela nous a mis au ban des nations démocratiques. Je ne suis pas sûr que l'on s'en sorte vivants...

Dans le lycée où j'enseigne, règne un climat délétère de caporalisme, de machiste et de va-t-en-guerre, favorisé par la propagande d'État. Le préfet lui-même nous a imposé sans aucun discernement les directives de Rome ; les programmes scolaires sont militarisés : à croire que l'on prépare déjà les jeunes générations à un conflit imminent. Mes élèves ne cachent plus

leurs opinions racistes et antisémites, ils jurent et tiennent des propos outranciers. Où cela allait-il nous mener ?

Par bonheur, je peux encore m'exprimer et manifester ma désapprobation devant des collègues qui me soutiennent, pour la plupart.

En fin d'année scolaire, il y a quelques jours déjà, tard le soir, une réunion s'était tenue dans l'établissement. Il s'agissait d'envisager le remplacement dans des conditions acceptables de Pompeo Pergher, un proviseur débonnaire, mais âgé et miné par la maladie. Les professeurs comme le personnel administratif appréhendaient la nomination d'un nouveau directeur, issu d'une région qui n'était pas la nôtre, radical dans ses positions et trop inféodé aux idées du régime. Certains de mes amis avaient exprimé l'idée qu'il convenait de peser sur la désignation, voire de proposer un nom. J'eus l'honneur de recueillir leur confiance. Cependant, je déclinai fermement l'offre, imaginant déjà les intrigues, les petits arrangements et les grosses compromissions auxquels j'aurais dû souscrire pour obtenir et me maintenir à ce poste. Ma chaire d'enseignant me convenait et les émoluments suffisaient à ma subsistance. »

Dans les écrits qui suivirent, Pietro confirma l'aversion que lui inspiraient le régime de Mussolini et sa politique belliqueuse. Il

retraça de façon lucide la logique propre à tous pouvoirs totalitaires, ainsi que l'évolution de son opinion envers le *Duce* : « Je ne saurais dire si c'est le profond ressentiment éprouvé à l'encontre de cet homme que, dans un premier temps, j'avais jugé providentiel, ou plus prosaïquement la crainte qui m'assaille chaque jour de devoir probablement partir au combat, qui fait de moi un opposant résolu, bien que passif, à ce régime.

Tous ici avaient d'abord exprimé leur assentiment à la politique de non-ingérence du pouvoir, bien vite suivie par le nécessaire déploiement de notre armée à la frontière du Brenner, à la suite de l'*Anschluss* : l'annexion de mon pays natal par les Nazis au printemps 1938. La popularité de notre chef se manifestait bruyamment dans les rues quand il railait, à longueur de discours, le régime politique du voisin allemand qui représentait à ses yeux, la barbarie suprême. Ne traitait-il pas Hitler « d'affreux dégénéré sexuel et de fou dangereux » ? N'avait-il pas dénoncé les lois raciales de l'Allemagne en s'exclamant : « Trente siècles d'histoire nous permettent de regarder avec une souveraine pitié certaines doctrines venues de l'autre côté des Alpes » ? Puis encore : « Il n'y a pas de question juive en Italie, il ne peut y en avoir dans les pays jouissant d'un système sain de gouvernement. » Aujourd'hui, ces discours sont balayés, et j'éprouve une immense

déception face à la versatilité de cet homme. Mussolini signa le Pacte d'Acier avec Hitler, une alliance militaire scellée un an à peine après l'*Anschluss* ; il édicta dans le même temps des lois raciales contre les Noirs et les Juifs ; et il nous pousse aujourd'hui dans une guerre, dont pas même le Seigneur n'en connaît l'issue. Au lieu de desserrer l'étreinte mortelle du nazisme, on flirte avec lui jusqu'à agresser nos alliés d'hier. Désormais, il est trop tard : on ne peut plus revenir en arrière puisque le peuple a été spolié de la Démocratie. Où cela va-t-il nous mener ? »

Les premiers juifs chassés de l'Allemagne nazie arrivèrent dans la région entre 1934 et 1935. La communauté juive leur porta secours avec les faibles moyens dont elle disposait. Les réfugiés se sentirent protégés et à l'abri en terre italienne jusqu'à l'automne 1938, où Mussolini, sous la pression allemande, fit adopter une série de décrets particulièrement discriminatoires à l'égard de la communauté.

Pietro décrivit la situation de manière prophétique : « L'exode des juifs allemands, victimes de l'antisémitisme nazi ne cessait de s'intensifier. Ils arrivaient à Trente, mal vêtus et affamés. Peu d'entre eux parlaient italien mais ceux qui comme moi, comprennent l'allemand, apprirent avec effarement ce qui se

passait réellement en Allemagne : logements et commerces pris d'assaut ; battus jusqu'au sang, ils devaient tout abandonner et quitter les lieux sans indemnisation ; une furie aveugle se mettait en place pour le seul motif que ces gens étaient juifs. Les dirigeants allemands nous semblèrent cruels, sans pitié ; et depuis, la situation ne cesse de semer soupçons, doutes et de fortes inquiétudes pour l'avenir de ces gens.

En vertu de « notre haut niveau de civilisation », comme le répète à l'envi le *Duce*, une grande solidarité se mit en place pour les accueillir, organisée ou bien individuelle, et dans toutes les classes de la société. Avec mes collègues, nous organisâmes des quêtes et plusieurs élèves allemands furent intégrés dans notre lycée. Au début, notre situation parut bien plus confortable et enviable que celle qui prévalait en Allemagne ; mais au fur et à mesure que passèrent les mois et les années, je compris que nos deux nations alliées étaient pareillement perverses, et la réalité que nous semblions ignorer s'imposa à tous : le *Duce* avait franchi un pas, celui de la haine et du déshonneur. Très vite, dès l'été 1938, la propagande antisémite se répandit dans tout le pays. Les premières discriminations et les interdictions se succédèrent les unes aux autres. Les sanctions plurent, et jour après jour, la marge de liberté pour les juifs s'amenuisait, au point qu'un an après la promulgation

des décrets raciaux, ceux que l'on avait accueillis durent reprendre les routes de l'exil. Certains partirent pour la France et la Grande Bretagne. Les plus chanceux gagnèrent les Amériques. Je perdis ainsi trois brillants élèves. Que pourrait-il donc arriver de pire à ces gens ? »

DÉCLARATION DE GUERRE, DÉBÂCLES ET IGNOMINIES

Le 10 juin 1940, l'Italie fasciste entre en guerre, poussée par les rêves absurdes de gloire de son chef et par les succès écrasants des Allemands sur les champs de bataille. *Il Giornale d'Italia* titra en première page ce jour-là, de façon sobre : « *La guerra alla Francia e all'Inghilterra* ». Quelques mois auparavant, Mussolini avait prononcé ces mots : « Il est humiliant de rester les bras croisés pendant que les autres écrivent l'Histoire. Pour faire un grand peuple, il faut le mener au combat, à coups de pied au cul, s'il le faut... » Colossale erreur !

Désabusé, Pietro exprima ses inquiétudes : « Depuis l'entrée en guerre de l'Italie, je frémis à l'annonce du départ pour le front de tel ou tel de mes collègues plus jeune, ou pire encore, de l'un de mes anciens étudiants, dont je sais qu'ils sont peu préparés à la guerre,

malgré leurs rodomontades. Chaque nouveau départ me renvoie à mon propre sort : Luigi et Armando en Albanie, Sergio et Filippo sur le front grec, d'autres encore en Serbie. La liste de mes connaissances parties au combat ne cesse de s'allonger. On nous expédie toujours plus loin en vagues continues, dans les steppes russes d'abord, et en ce début d'automne 1942, dans le désert de Libye, où l'on raconte que nos soldats s'enterrent dans le sable pour échapper aux raids de l'aviation ennemie. Serai-je le suivant à devoir quitter ma terre et tous les miens ? La terrible incertitude me ronge... »

Les conquêtes indécises des Armées du *Duce* partout en Europe continentale entamèrent le moral collectif. Sans l'appui des forces allemandes, la débâcle aurait été totale. Les humiliations que la flotte britannique fit subir à la glorieuse Marine italienne en Méditerranée acheva de décourager les plus optimistes. Le départ de plusieurs centaines de milliers de combattants italiens, supplétifs de l'Armée allemande, renforça le sentiment de lassitude de la population, alors même que les troupes de l'Axe enchaînaient les défaites. Le reflux des troupes italo-allemandes d'Afrique du Nord, sous l'égide du *Deutsches Afrikakorps*, précipita la chute de « l'invincible » armée du Reich.

Le débarquement allié du 10 juillet 1943 en Sicile et l'avancée anglo-américaine dans l'île semèrent la consternation partout dans la Péninsule. Les premiers bombardements aériens du 19 juillet sur Rome finirent par consolider la mauvaise humeur du *Duce*, ainsi que celle des hautes sphères militaires. Le Grand Conseil Fasciste, qui avait été mis en sommeil pendant de longues années, se réunit quelques jours plus tard. Il décida au cours d'un vote nocturne, digne des dramaturgies les plus pantelantes, de démettre le dictateur, et de remettre tous les pouvoirs au roi Victor-Emmanuel III, par dix-neuf voix contre huit et une abstention ; en adjurant le monarque de ne pas abandonner la patrie en ces heures graves et décisives.

Vers dix-sept heures, le 25 juillet, Mussolini fut convoqué à la Villa Savoia, chez le roi qui savoura sa revanche. Celui-ci détestait Hitler, qu'il prenait pour une espèce de « dégénéré psychophysique », et il avait collaboré mollement avec Mussolini, sans n'avoir jamais adhéré à ce régime qui l'avait évincé. Simple différence d'éducation.

À la remarque du *Duce* sur la valeur simplement consultative de ce vote, le roi répliqua sèchement : « Non, mon cher *Duce* ! Ce vote est terrible dans sa substance. Cette fois, ne vous faites pas d'illusions... »

Le même soir, la radio italienne transmettait des ritournelles de musique légère. La chanteuse Nilla Pizzi entonnait d'une voix feutrée et sensuelle le succès du moment : « *Cassetta tra le rose* », la petite maison cernée de roses ; bientôt suivi de la mémorable mélodie, au texte en apparence banal et insignifiant, fredonnée par la divine Nella Colombo :

« *Op ! Op ! Trotta cavallino. Op ! Op ! Corrimio morello.*

Forse sul cancello di un magnifico giardino, c'è l'amore. »

[Hop ! Hop ! Trotte petit cheval. Hop ! Hop ! Cours mon cheval noir.
Qui sait si, sur la grille d'un magnifique jardin, ne s'y trouve l'amour.]

Mais à dix-neuf heures quarante-cinq, l'émission musicale de la radio italienne s'interrompit. Elle fit place à un communiqué laconique du général Badoglio qui annonça la signature de l'Armistice avec le général Eisenhower, commandant suprême des forces armées anglo-américaines. Les soldats italiens devaient cesser toute forme d'hostilité vis-à-vis des nouveaux alliés. Puis, vers vingt-deux heures quarante-cinq, c'est le roi qui prit la parole pour annoncer officiellement à la nation la destitution

de Mussolini et son remplacement par le général Badoglio, nommé Président du Conseil.

La monarchie, inquiète pour sa pérennité, les chefs militaires enclins à sortir de l'alliance avec l'Allemagne, une partie des hiérarques du régime, les plus modérés comme les plus extrémistes, et même le Vatican ; toutes ces entités avaient œuvré en sous-main contre le régime fasciste qui s'effondra sans qu'un seul coup de feu n'ait été tiré.

Dans la nuit, et pendant les deux jours qui suivirent, des cohortes humaines convergèrent vers le Quirinal à Rome, conspuant Mussolini, bientôt prisonnier au refuge du Gran Sasso, à trois mille mètres d'altitude, perché dans la brume dorée des Abruzzes. Des manifestations s'organisèrent partout dans le pays, des comités d'ouvriers, de paysans et de soldats se constituèrent.

Le pays fut plongé dans une extrême confusion. Près d'un million de soldats italiens, autant épuisés que déprimés, furent pris au piège. Désarmés, ils furent mis aux arrêts par leurs anciens alliés allemands. Pourtant, la guerre continua...

Pietro écrivit : « Ce même soir du 25 juillet, je me rendis chez un collègue avec les quelques enseignants qui partagèrent notre commune hostilité au régime. La liberté de parole

étant rétablie, nous pûmes déverser toute la haine que nous éprouvions envers le dictateur déchu et ses sbires fascistes, prononcée la veille encore, à demi-mots ou en chuchotant. Nous nous prîmes dans les bras, les uns les autres, confusément tenaillés entre espoirs et inquiétudes. Les plus optimistes pensèrent que la guerre était finie et que les Américains, alliés aux divisions italiennes réparties sur le territoire, allaient rapidement rétablir la démocratie et la liberté, confisquées depuis l'arrivée de Mussolini au pouvoir. D'autres plus réalistes, attendaient pour voir, confiants néanmoins. Les plus pessimistes annonçaient le pire : la déferlante nazie sur l'Italie. J'étais de cet avis, mais mon naturel prudent et tout en retenue, m'empêcha de l'exprimer aussi nettement. Mon ami Dante le fit sans mettre les formes :

— L'avenir proche sera un calvaire, pronostiqua-t-il.

— Mussolini aux oubliettes, la guerre est finie ! lui répondit Amadeo.

— Pas pour les Allemands ! se lamenta Dante.

Le ton de voix de Dante laissait à penser qu'il voulait hurler, celui d'Amadeo, qu'il voulait chanter. Nous n'étions pas dans la demi-mesure.

— Nous ne craignons plus rien, renchérit Fernando, dans quelques semaines, les Américains occuperont toute l'Italie et ils y

chasseront les Allemands.

— Les Allemands n'abandonneront pas la partie aussi facilement, et personne ne connaît l'état exact de nos forces, ni le nombre de divisions capables d'affronter l'ennemi, hormis ce que la propagande a pu en dire...

Quelques jours plus tard, une colonne de blindés allemands convergea sur Rovereto, venant d'on ne sait où ; et les habitants éberlués furent pris au dépourvu, car jusqu'à présent, aucun uniforme *feldgrau* n'avait été aperçu en ville. Comme Dante, j'étais désormais convaincu que le pire serait devant nous. »

Depuis leur rétrocession à l'Italie, les terres du Trentin avaient été intégrées avec celles du Tyrol du sud germanophone, dans un ensemble géographique dénommé la Vénétie tridentine. Dans ce vaste espace, la chute de Mussolini et la fin du fascisme furent accueillies avec grand enthousiasme. La population du Trentin, en effet, particulièrement conservatrice et profondément cléricale, s'accommoda mal des réformes sociales et institutionnelles imposées par le régime. D'inspiration laïque, l'État fasciste n'a eu de cesse de rogner les pouvoirs du clergé et de limiter l'influence de ses organisations professionnelles, notamment les coopératives agricoles catholiques, nombreuses dans la région. Crime de lèse-majesté...

Les gens d'ici étaient très attachés à leur style de vie rurale traditionnelle et catholique, héritage du vieil ordre autrichien d'avant 1918. Dans ce contexte, l'industrialisation à marche forcée de la région, principalement autour des villes de Trente et de Rovereto, orientées presque exclusivement sur l'industrie de guerre, heurta la mentalité ambiante opposée à toute modernité. Jusqu'à ces dernières années, les flux économiques convergeaient vers l'Autriche et les États centraux ; et ce changement de cap en direction des territoires du sud bouleversait résolument l'ordre des choses.

Enfin, la centralisation prônée par le nouveau pouvoir de Rome qui prétendait tout décider, dérogeait au sacro-saint principe d'autonomie, gagné de haute lutte pendant la domination habsbourgeoise. Non, vraiment, rien ne prédisposait les gens du Trentin à cautionner le régime fasciste, pas plus qu'ils n'avaient accepté le régime parlementaire précédent qui, dans sa confusion bureaucratique, avait déçu jusqu'au plus fervent partisan du Trentin italien.

À la stupeur générale, le 12 septembre 1943, le dictateur déchu Benito Mussolini fut libéré du nid d'aigle où il était emprisonné, à la faveur d'un raid aussi audacieux que risqué d'un groupe de parachutistes nazis. Le chancelier

Hitler, le maître absolu du III^e Reich et d'une bonne partie de l'Europe, était sur la trace du *Duce* depuis le jour même de son arrestation. Il était hors de question que son ami et mentor ne tombe entre les mains des Alliés.

Le regard hébété et hagard, le dictateur s'entendit dire qu'Hitler avait encore besoin de lui pour l'aider à conserver son pouvoir et enfermer les peuples vaincus dans un tourbillon irrépessible de guerre totale. Mussolini n'en demandait pas tant. Le jour même, il proclama la création de la République Sociale Italienne, dont l'administration s'installa quelques mois plus tard dans la station balnéaire de Salò, sur la rive occidentale du lac de Garde.

L'Italie fut coupée en deux. Au Nord et au Centre, le régime du *Duce*, inféodé aux Nazis et à l'Armée allemande qui conduisirent la défense du territoire contre les Anglo Américains ; au Sud, l'État légitime, dirigé par le Roi Victor Emmanuel III, soutenu par les Alliés. Le pays s'enfonça dans la guerre civile jusqu'à sa libération en 1945, après que Mussolini fut assassiné puis pendu par les pieds à un crochet de boucher sur la Place Loreto à Milan.

Les Nazis avancèrent leurs pions. Hitler dépêcha en Italie trente divisions de la *Wehrmacht*, en vue de contenir l'avance des Alliés

et neutraliser les troupes italiennes fidèles au Roi, le *Corpo Italiano di Liberazione*, une armée constituée à la hâte, destinée à combattre les nazis et les fascistes de la République de Salò. L'occupation allemande s'accompagna de représailles d'une férocité inouïe, notamment contre la Résistance qui comprenait des communistes, des socialistes, des libéraux et des démocrates chrétiens. Des milliers de juifs furent envoyés dans les camps pour un aller sans retour.

En Vénétie Tridentine, le parti fasciste avait été dissout, de même que la milice et les tribunaux spéciaux mis en place par le dictateur. Pour autant, le sort de la région ne fut pas scellé de la meilleure façon qui soit. Tout comme l'Alsace-Moselle dans la France de 1940, les Allemands revendiquèrent le territoire ; et quelques jours à peine après la libération de Mussolini, ils annexèrent le Trentin au Reich allemand, en même temps que les provinces de Bolzano et de Belluno, sous le nom bucolique d'*Alpenvorland*. La *Wehrmacht* s'installa à Lavarone, tandis qu'une section de SS, les redoutables *Schutzstaffel*, réquisitionna un hôtel de Folgaria.

Après avoir été autrichienne, puis italienne, la région du Trentin devint allemande.

Un an, sept mois et deux jours de chaos constitue le bilan de la République Sociale

Italienne, censée contrôler le nord de l'Italie. Devenu l'homme de paille de Hitler, Mussolini, protégé par une armée fantoche sous commandement allemand, dût se soumettre à des diktats : dédommager l'Allemagne des frais d'occupation et s'associer à l'effort de guerre, fournir des travailleurs forcés, traquer les opposants, notamment les Résistants, rationaliser la déportation des Juifs dans les camps d'extermination. Pendant cette période, régnèrent dans le pays un désordre indescriptible et un climat de guerre civile, notamment dans les territoires septentrionaux qui furent mis à feu et à sang. Partout domina une violence indescriptible.

QUAND LE TRENTIN DEVINT ALLEMAND

La grande région de l'*Alpenvorland* s'était constituée dans la hâte, mais avec grande intelligence. Il s'agissait pour les Allemands, qui venaient d'annexer le Trentin au Reich, de prendre de vitesse Mussolini, occupé à fonder la République Sociale Italienne ; tout en surfant sur le mécontentement de la population qui exprimait depuis plusieurs années déjà son hostilité au régime fasciste.

La commune de Trento était redevenue le « Trient » du temps des Habsbourg, Folgaria « Vielgereuth » et Lavarone, « Lafraun ».

Franz Hofer, le *Gauleiter* du Tyrol, surnommé « l'hyène du Tyrol », fut nommé par Hitler lui-même : Commissaire suprême de l'*Alpenvorland*. Pourtant, celui-ci se fit discret. Il demeura à Innsbruck, et il délégua le soin d'administrer la province de Trente à un homme du terroir : le vieil avocat Adolfo De

Bertolini, âgé de soixante-douze ans.

Il Dottore De Bertolini était un libéral, catholique, antifasciste qui avait siégé comme député au parlement de Vienne du temps des Habsbourg. Il conversait avec fluidité dans la langue de Goethe, il ne s'était pas compromis avec le fascisme, et il était estimé de la population. Aux yeux des Allemands, c'était la personnalité idéale qui allait s'imposer et pacifier le Trentin. Les Allemands ne lui avaient assigné qu'une seule mission : s'assurer que la population continue à travailler dans le calme et avec la discipline qui caractérise les gens de la région, mais au service du Reich qui le lui rendrait bien en cas de victoire.

En cette année 1943, la région de l'*Alpenvorland* était plus que jamais stratégique pour les Allemands. L'issue de la guerre devenait incertaine avec des fronts qui se fragilisaient un peu partout. Sans la voie de communication du Brenner sécurisée, et les vallées de l'Adige et du Val d'Aoste libérées de toute action hostile, le déplacement Nord-Sud des troupes et des armes aurait été malaisé, voire compromis.

Bien que flanqué du conseiller allemand Kurt Heinricher, l'avocat De Bertolini obtint les coudées franches, et la première année de gestion marqua l'adhésion de la population à ce nouveau régime.

Pour autant, la population du Trentin n'accueillit pas les Allemands en libérateurs. Elle se résigna à l'idée de redevenir la frontière méridionale du Reich – comme elle l'avait été du temps des Habsbourg - et sans partager la doctrine des Nazis, elle s'accommoda assez bien de cette tutelle qui garantissait ordre, discipline et sécurité. Une position modérée qui trancha avec celle des germanophones de la province de Bolzano, particulièrement bienveillants et compréhensifs envers leurs nouveaux maîtres ; mais dans le même temps, fort éloignée de celle des populations de Belluno qui revendiquèrent les armes à la main et dans le sang, le rattachement de leur terre à l'Italie.

Sur le plan administratif, le décideur de la province réinstaura l'autonomie locale, chère aux gens d'ici. Il chassa de l'administration les employés que les fascistes avaient fait venir massivement du sud de l'Italie, une provenance douteuse dans l'inconscient collectif qui les assimilait à des culs-terreux corrompus et incapables. La chasse aux Méridionaux s'exécuta sans que l'on touche à un seul de leurs cheveux : tels étaient les ordres. Ils furent simplement conviés à rentrer chez eux. A l'inverse, tous les autochtones qui possédaient un diplôme et qui avaient exercé un emploi dont les fascistes les avaient privés, furent invités à se présenter dans les administrations pour le réoccuper.

L'adjoint italien du *Gauleiter* fit également expulser tous les étrangers, Juifs de préférence, de même que les fauteurs de troubles, communistes en tête. Il créa une police locale, uniquement composée d'hommes et de femmes du terroir ; et il entretint les vagues promesses allemandes d'une autonomie possible au sein du Tyrol réunifié, vieux rêve des nostalgiques de l'ancien régime habsbourgeois.

L'avocat s'impliqua personnellement et à un rythme effréné auprès des intellectuels de la province, des catégories sociales laborieuses et des dirigeants économiques, afin de leur exposer sa vision de l'avenir et les convaincre d'y adhérer. Il œuvra avec détermination afin que les institutions locales s'éloignent progressivement de celles que mettait en place, au même moment, la monarchie italienne, qu'il surnommait de manière dépréciative : « *Il vecchio Regno* », « l'ancien monde ». En fait, il aimait opposer la simplification administrative de la province, à la bureaucratie qui perdurait dans l'Italie du Sud, libérée par les Anglo-Américains.

Mais ce qui préoccupait le plus De Bertolini, c'étaient les frontières de son territoire avec celles de la République Sociale de Mussolini. Les directives de l'Allemagne nazie étaient opaques à ce sujet. Il fallait conserver intacte l'intégrité de l'*Alpenvorland*, sans pour autant

indisposer le dictateur italien qui revendiquait avec une impatience vaine le rattachement de Trente et de Belluno à sa république fantoche.

L'avocat temporisa. Il plaida auprès des Allemands la coexistence de « plusieurs Italie ». Si le fascisme constituait à ses yeux un régime intolérable, vantard et avilissant ; le Trentin devait, en revanche, exalter au sein du Reich allemand les qualités ancestrales d'une région alpine vertueuse, rurale, catholique et modeste, où l'on n'extériorise pas ses sentiments.

Sur le plan économique, la nouvelle administration acheta la paix sociale en augmentant considérablement les bas salaires, jusqu'à trente pour cent pour les ouvriers ; et en rétablissant les droits de l'Église sur les coopératives agricoles. L'ensemble des industries, métallurgiques et aéronautiques, pôles d'excellence de la province, profitèrent des besoins tout à fait vertigineux des voisins allemands qui passèrent commande. L'argent coula à flot.

Une année plus tard, au cœur du printemps 1944, la situation militaire du Reich semblait pourtant périlleuse. Pour la première fois depuis le début de la guerre, on pouvait raisonnablement envisager la débâcle et une défaite possible de l'invincible armée du *Führer*. Dès lors, les Allemands ne s'embarrassèrent plus de subterfuges pour endormir la population de l'*Alpenvorland*. La situation de crise ne

le permettait plus.

Un véritable pillage des ressources de la région fut programmé et exécuté de manière planifiée, rationnelle et systématique. De longs convois ferroviaires, chargés de produits agricoles et de pièces détachées destinées à l'industrie d'armement, convergèrent sur Innsbruck, puis vers les villes des frontières orientales de l'Empire. Alimenter les troupes allemandes sur les fronts de l'Est était devenu la priorité.

La population du Trentin se trouva dépossédée du fruit de son labeur. La farine de polenta, le blé et le sucre manquèrent de façon chronique ; l'inflation, jusque-là maîtrisée, s'éleva à des niveaux jamais atteints, et les femmes organisèrent un peu partout des manifestations de rue pour protester contre le marché noir, la hausse des prix et les pénuries.

La victoire prochaine de l'Allemagne avait un coût : celui de la collaboration active qui s'était substituée à la collaboration attentive de l'année précédente. Les hommes valides furent mis à contribution. Ceux âgés de dix-huit à cinquante ans devaient s'enrôler dans l'armée allemande ; ou bien au sein du CST, « *il Corpo di Sicurezza Trentino* », appelé aussi « *Trientiner Sicherungsverband* », la police militaire et politique, dont le ceinturon de pantalon arborait la devise : « *Gott mit uns* », « Dieu avec nous » ; à moins qu'ils ne partent

en Allemagne comme travailleurs forcés. Tout réfractaire était condamné à mort et les membres de sa famille arrêtés sur-le-champ.

Dès lors, le consensus de la population obtenu par l'avocat De Bertolini vola en éclats. Les désertions se multiplièrent, les premières explosions retentirent dans la nuit, et la montagne pleura ses premiers martyrs. Un prêtre membre de la Résistance, Otto Neururer, fut pendu par les pieds, pour l'exemple ; il mourut après trente-six heures d'agonie.

Les tribunaux d'exception, les pelotons d'exécution, les tortures et les déportations s'établirent durablement, avec la complicité, la foi chevillée au corps, des sinistres supplétifs du CST.

LA MALGA POSTA

Pietro commenta ainsi sa propre situation : « Depuis cinq ans déjà, Umberto et Chiara avaient pris à leur service une femme de ménage : une jeune Éthiopienne du nom de Haïcha Mouna, enlevée à sa famille pendant la conquête coloniale et ramenée en Italie par je ne sais quel stratagème. Mais avec les lois scélérates qui stigmatisaient les étrangers, Umberto avait exprimé l'intention de s'en séparer, d'autant que ces lois étaient appliquées dans l'*Alpenvorland*, dans toute leur rigueur. Fournir du pain et un logement à une personne étrangère, noire de surcroît, constituait un délit puni de l'emprisonnement.

De toute façon, Umberto envisageait sérieusement un repli familial sur Rome, ville désormais libérée du fascisme ; comme l'avaient fait avant lui deux de ses cousins et une tante malade.

Mon beau-frère s'était accommodé sans état d'âme excessif de l'administration

conciliante de notre préfet De Bartolini qui encouragea la bonne tenue des affaires dont il profita grandement. Mais les nouvelles directives imposées par les Allemands changeaient la donne. Elles nous semblaient, à tous, consternantes.

Après avoir échappé à la mobilisation imposée par le régime fasciste, nous étions aujourd'hui inquiétés par le service militaire obligatoire ordonné par les Allemands, bien qu'une grande confusion régnât sur les modalités d'application de cette mesure. Quant à l'obligation faite aux travailleurs de partir en Allemagne, rien ne nous permettait d'affirmer que nous étions concernés. Pourtant, « son instinct de survie », comme se plaisait-il à railler, lui dictait qu'il était plus que temps de fuir le territoire supplétif du III^e Reich qu'était devenue notre belle province.

Sans trop réfléchir aux conséquences de ma décision, je proposai aussitôt de prendre Haïcha à mon service, afin de la préserver de l'hostilité ambiante. Je subis alors la désapprobation générale du cercle familial. Aux yeux du voisinage, ma situation de célibataire pourrait rendre suspecte la présence à mes côtés de cette femme africaine. Qu'importe, je prendrai toutes les mesures nécessaires pour rendre notre cohabitation la plus discrète possible.

Les mois passèrent sans que je perçoive la moindre amélioration de la situation. Au contraire ! En ville, désormais appelée « Rovereit » par les nouveaux maîtres du pays, comme au temps des Habsbourg, l'atmosphère devenait encore plus tendue ; et l'air y était proprement irrespirable, au sens propre comme au sens figuré. Les Allemands étaient partout dans les rues. Ils bloquaient la circulation et ils s'étaient approprié le quartier de la gare. Les troupes s'y massaient avec leurs *Panzers*, aux fumées grises malodorantes, et aux chenilles qui couinaient sur le macadam défoncé. Du lycée où j'enseignais, j'entendais le grondement sourd de leurs moteurs.

La voie ferrée du Valsugana, celle que nous avions empruntée lors de notre exil forcé de 1915, avait subi de graves dommages ; et depuis le 14 août, la ville de Rovereto n'était plus alimentée en eau. Les Partisans poursuivaient leurs actes de sabotage, malgré les avis menaçants placardés partout en ville. La *Bandenkrieg*, la guerre des bandes, y était stigmatisée. « Les Partisans n'avaient pas d'honneur », et les bolcheviques étaient vilipendés « comme des bandits agissant contre la légalité et l'ordre social. Ils détruisent et saccagent tout. La peine capitale leur sera infligée », concluait les affiches. Les rafles se multiplièrent : hommes, femmes et même les enfants étaient embarqués

dans des camions pour une destination que nous connaissions tous ici : le camp de concentration de Bolzano, dans le nord de l'*Alpenvorland*.

En cette année 1944, hostilité et suspicion régnaient autour de ma propre personne. Les gens bien-pensants du quartier reprochaient à mots couverts mon mode de vie particulier, sans épouse déclarée malgré mes quarante-trois ans, l'absence d'enfants et la coexistence avec une Éthiopienne de quinze ans ma cadette. Certains colportèrent des ragots sur des pratiques sexuelles supposées, des orgies fantasmées avec un harem de femmes noires, jusqu'aux rapports contre nature imaginés avec des garçons du lycée. Tout y passa, et je songeai aux mises en garde d'Umberto, que je savais à l'abri avec ma sœur et Olivia, dans le cossu quartier de Monte Mario, sur les hauteurs de Rome.

La ténébreuse et indomptable Haïcha ne fut jamais ma domestique. Elle fut ma compagne, une femme adorée, avec laquelle j'ai partagé inquiétudes, tourments et une belle aventure sentimentale, malgré les lois raciales.

L'été fut difficile. L'insécurité gagna la région. Nous sortions peu, de peur d'une mauvaise rencontre avec les hommes en uniforme noir de la *Gestapo*, ou ceux des nôtres appartenant au Corps de sécurité du Trentin, des policiers

zélés dans le contrôle d'identité de leurs propres concitoyens.

Alors, au mépris des mesures de prudence, nous faisons l'amour la nuit pendant le couvre-feu, la fenêtre grande ouverte dans la chaleur estivale, pour narguer les maîtres des lieux qui se liguèrent pour nous asservir. Nos ébats amoureux étaient souvent sonores. Ma peau ivoire, transfigurée par le plaisir et la transgression, enlaçait ses bras ébène jusqu'à l'osmose totale. L'acte d'amour, aussi sincère que désespéré, s'imposait comme une revendication politique, à la face des censeurs et de tous ces imbéciles qui les soutenaient. Haïcha donnait un sens à ma vie : celui de dire non à la tyrannie, à l'oppression et à la bêtise. Je l'aimais et je la protégeais comme le Cerbère, gardien des Enfers. Je mordais dans tout ce qui pouvait la blesser : le regard des autres, une parole déplacée ; et autant qu'il m'était possible de le faire, je distillais mon poison envers ceux pour qui la différence constituait un péché.

Les Allemands avaient décrété la mobilisation générale contre les Résistants ; et en ce mois d'août 1944, ils concentrèrent des troupes sur les alpages de Lavarone et de Folgaria. Des pièces d'artillerie furent convoyées par la route ; leur aviation avait été mise en alerte.

Tous connaissaient ici les tentatives des Partisans de la Vénétie, infiltrés sur nos

montagnes, pour réveiller les réseaux du Trentin, beaucoup moins actifs après la chute de Mussolini et la création de l'*Alpenvorland*. Ces militants cherchaient depuis plusieurs mois déjà à réorganiser la lutte de libération et s'efforçaient de rallier ces réseaux à leur cause. La tâche paraissait ardue, tant semblait divisée la Résistance, avec en particulier l'aversion de notre population vis-à-vis des communistes et son hostilité déclarée contre toute ingérence, surtout si elle venait de militants de la Vénétie voisine.

Malgré tout, on assista à la multiplication des échauffourées avec les soldats allemands, pour la plupart en déroute, dont l'aspiration légitime était de rejoindre leur pays, coûte que coûte. Certes, les pertes encourues par l'ennemi leur minèrent le moral, mais les représailles sur la population civile innocente s'abattirent avec une constante cruauté.

Plusieurs propriétaires de fermes d'alpage furent ainsi arrêtés, puis fusillés par les *Schutzstaffel* installés à Folgaria. Leurs familles furent déportées au camp de Bolzano, alors même qu'ils ignoraient tout de la présence chez eux des armes de guerre et du matériel de transmission parachutés par les Alliés. Il faut dire que ces fermes n'étaient occupées que pendant la belle saison, six mois sur douze. Dieu seul savait ce qui pouvait s'y passer le reste du temps...

Le matin du lundi 14 août, je reçus un appel téléphonique mystérieux, me précisant que des individus avaient forcé l'entrée de ma ferme de *Malga Posta*. L'interlocuteur ne se dévoila pas ; il n'attendit ni mes commentaires, ni mes interrogations, et raccrocha le combiné avant que j'aie pu m'exprimer.

Je paniquai, car il m'était impossible de connaître les visées de ce correspondant sans identité. L'information qui m'avait été donnée était-elle exacte ? Son intention était-elle de me préserver d'un danger, ou au contraire, de m'attirer dans un traquenard ?

Jusqu'ici, je n'avais jamais reçu d'appels anonymes, hormis quelques lettres injurieuses et menaçantes glissées dans ma boîte par des mains inconnues ; je fus bien embarrassé sur la conduite à tenir. Je me sentais seul face à une décision qui me paraissait lourde de conséquences. Mes collègues Mario et Arturo me déconseillèrent vivement la montée sur l'alpage, vu l'extrême nervosité des Nazis et les mouvements de troupes actuels. De Rome, ma sœur Chiara m'exhorta à la plus grande prudence : « Sois patient, Pietro, la guerre est bientôt finie, c'est une question de mois ! » Elle m'annonça que Paris venait de se libérer, laissant le champ libre aux Alliés qui convergeaient vers la frontière rhénane.

Les conseils de mes proches étaient sages et avisés, mais l'envie d'en savoir plus sur l'état de ma ferme était plus forte encore. Je me donnai trois jours de réflexion avant d'entamer une expédition secrète sur les hauteurs de Folgaria. En fait, j'espérais un signe du destin, un appel téléphonique de confirmation ou de démenti, une convocation, un courrier officiel, un individu qui m'aborderait dans la rue ; que sais-je...? Mais rien de tel n'arriva.

Le jeudi suivant, après d'âpres palabres, j'empruntai le véhicule d'Arturo ; et pour brouiller les pistes, je pris une direction détournée. Je choisis la route en pierres qui monte sur les alpages de Fiorentini, qui désormais constitue la nouvelle frontière avec la République Sociale, et je garai l'auto sur un chemin de traverse. J'y attendis le début de la nuit pour amorcer la montée à pied, par la piste principale ; puis par les sentiers de montagne où j'étais sûr de ne croiser personne, d'autant que le couvre-feu était en vigueur.

Je portais en bandoulière le sac en peau qui ne me quittait jamais lorsque j'étais enfant. Il me porterait chance ce havresac qui contenait le strict nécessaire de survie, auquel j'avais ajouté, par superstition, la relique brodée de mon aïeule Margherita, l'un des rares effets personnels qui ait résisté à notre exil de Braunau. Je

progressai une heure durant sur les sentiers forestiers en pente douce, laissant derrière moi, ceux plus dangereux qui serpentaient sur des éperons rocheux. La sueur froide mouilla mon visage, comme la rosée du petit matin qui se dépose sur les fleurs à peine écloses. Je ne m'accordai aucun répit, malgré la fatigue qui se fit sentir. J'avais hâte de parvenir au sommet de ma montagne.

La demi-lune éclairait le chemin de terre qui courait dans la forêt de conifères. La nuit était douce, et tout en marchant, j'observai les étoiles qui brillaient dans le ciel. Je les répertoriai pour passer le temps : la Grande Ourse en forme de casserole, la Petite et ses sept étoiles, les planètes naines et les géantes...

Seul, le halètement de ma respiration rompait le silence de la nuit. Je me sentais en sécurité dans ces lieux qui m'étaient familiers. Au niveau de la saillie rocheuse de Sommo Alto, la forêt se fit moins dense et les prairies d'altitude apparurent de plus en plus étendues, comme des taches claires dans un environnement obscur. Bientôt, malgré la nuit, j'y verrais comme en plein jour.

Je savais ma ferme à moins de vingt minutes d'ici, sur l'alpage, en contrebas de la montagne. Soudain, comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, j'entendis à quelques mètres de moi des éclats de voix, des hurlements :

— *Halt ! Wer da ? Halt, oder ich schiesse !*
Halte-là ! Qui va là ? Halte, ou je tire !

À qui ces injonctions s'adressaient-elles ? Pas à moi, assurément. J'étais éberlué et saisi de panique. La frayeur me figea. D'un fourré voisin surgit une patrouille de soldats. Cela ne faisait plus de doute : ces deux Allemands n'étaient pas de vagues silhouettes. Ils s'approchèrent de moi, le fusil tendu dans ma direction. Je perçus bien vite leur souffle sur mon visage.

— *Coprifuoco ! Coprifuoco !* hurla l'un d'eux en me poussant avec la pointe de son fusil.

Le couvre-feu dans la montagne ? Cela me paraissait tellement absurde dans cette immensité sans limite, ni frontière. J'eus le réflexe de sourire malgré la situation.

— Résistant, déserteur ? aboya l'autre militaire sans même m'adresser un regard.

En vérité, ces jeunes soldats me semblèrent plus apeurés que menaçants. La façon de s'adresser à moi sans me fixer des yeux trahissait une certaine lassitude et un engagement altéré. Je croisai mes mains derrière la nuque et avançai devant eux. Un fusil était toujours braqué dans mon dos, mais à quelques centimètres, car je ne sentis plus le canon planté dans mon havresac. Pendant un court instant, je pensai à m'évader en profitant de l'obscurité. Aurais-je

le temps et surtout le sang-froid nécessaire pour courir à perdre haleine dans cette montagne que je connaissais bien, et où je pourrais me cacher ?

L'indécision me paralysa au point de me le reprocher.

Les deux soldats me conduisirent vers la *Malga Posta*. J'ignorais encore si la péripétie était de bon augure, mais c'était finalement le but de mon escapade nocturne, et l'optimisme me gagna : j'y arriverai escorté, voilà tout...

Nous fûmes accueillis par des cliquettements d'armes. Des gardes avaient armé leur fusil en entendant le piétinement de nos pas dans la cour de ferme.

— *Ach so, Ralf und Dieter sind zurück !*
Nos camarades sont de retour ! s'écria l'un des soldats du comité d'accueil, visiblement soulagé.

On me fit entrer dans ma mesure dont certains meubles avaient été déplacés. Une bougie à moitié consumée éclairait d'une lueur chancelante la pièce plongée dans la pénombre.

— *Noch ein Terrorist ?* Encore un terroriste ? éructa un gradé, assis à ma table, alors que l'un des deux soldats me fit signe de s'en approcher. S'appelait-il Ralf, ou bien était-ce Dieter, le brun qui collait ainsi à mes basques ? m'interrogeai-je, comme si la question décalée convenait à la gravité du moment.

On avait effectivement pénétré avec effraction dans ma ferme, et c'était l'œuvre de militaires allemands. Le sous-officier assis sur l'une de mes chaises portait le bras droit en écharpe, et son bandage était maculé d'une grosse tache de sang. Je songeais aux soldats qui nous traitaient déjà de cet infâme vocable : « *Terroristen* », alors que l'Italie venait de déclarer la guerre à l'Empire austro-hongrois en 1915. Décidément, nous serons à tout jamais traités de terroristes sur nos propres terres ; un bégaïement injuste de l'Histoire qui se répète comme une malédiction...

— Non, je m'appelle Pietro Toller, répondis-je en allemand. Je ne suis pas terroriste, je suis professeur au lycée de Rovereto ; et cette ferme m'appartient !

Ma voix était assurée. C'était celle d'une personne sûre de son bon droit, celle qui prévalait dans la classe avec mes élèves, la même qui conversait avec mes collègues ou amis ; une voix ordinaire dans un contexte ordinaire.

Le gradé me dévisagea, puis il ricana :

— Voilà que le coupable passe aux aveux, et il se jette dans la gueule du loup ! C'est justement ce qu'on te reproche. Ta ferme abrite des terroristes qui ont tiré sur mes soldats. Et c'est plein de caisses de munitions, ici ! *Papier, bitte !*

Mon optimisme niais du début se muta en une inquiétude des plus absolues. J'apparus l'espace d'un instant comme le héros malheureux du scénario que je redoutais le plus : celui qui menait au peloton d'exécution après tortures, ou bien au camp de concentration de Bolzano pour une mort assurée.

Je subis d'abord un entretien presque mondain, jusqu'à ce que le jeune soldat me tende un verre d'eau. Le gradé s'en irrita, au point de me faire expier ce geste convivial : il poursuivit l'interrogatoire sur un ton d'une extrême violence, avec des questions agressives, hurlées. Une avalanche de jurons, de menaces et d'insultes aussi blessante que des coups s'abattit sur moi. Mes réponses parurent confuses, presque affectées. Je bredouillai en allemand, sans doute pour amadouer l'inquisiteur. J'en ressentis une grande honte, une insulte à ma culture.

— Ton étable est propre comme un sou neuf : aucune trace de bétail, alors que nous sommes en plein été ; c'est pas normal, le boueux ! En revanche, ta bâtisse est un repère de terroristes ! J'aurai votre peau à tous, une balle dans la nuque pour chacun !

Ensuite, sans autre forme de procès, je fus dirigé vers l'ancienne étable qui jouxte la

ferme. Ma surprise fut grande d'y apercevoir une dizaine d'individus allongés à même le sol, dont la plupart sommeillaient encore. Le lieu empestait la sueur et la crasse.

Un rapide balayage à la faveur d'une ampoule blafarde me fit appréhender la situation réelle. Je frémis en réalisant que mes compagnons d'infortune étaient tous des Partisans. Les Allemands me considéraient désormais comme l'un des leurs ; le dernier obstacle à éliminer avant le retour dans leur mère patrie.

L'un des hommes se releva et me tendit la main. Je reconnus aussitôt Primo Plotegher, le fils de l'épicier de Folgaria, dont la boutique embaumait les friandises collantes et les arômes de café. Je songeai alors à mon enfance heureuse dans ce village que je n'aurais jamais dû quitter. Sa voix était douce et rassurante. Il se présenta comme le chef de bande, avant de s'excuser d'avoir profité de ma propriété qui était devenue, par son fait, un abri pour Résistants.

— Un repère de terroristes, oui ! répliquai-je d'un ton indigné que je regrettai aussitôt. Qui sont toutes ces gens ?

Primo m'indiqua le prénom de ses huit compagnons, tous étrangers à la commune. La plupart venaient de Vicence, et trois de Padoue, en Vénétie voisine. C'étaient presque des gamins, l'un d'entre eux n'avait pas même dix-

huit ans. Le jeune éphèbe dormait sereinement. Allongé sur le dos, son visage d'ange souriait béatement à la nuit.

Le chef des Résistants me révéla avec un certain détachement l'embuscade tendue la veille aux Allemands. Il me précisa la mort de cinq des leurs et la blessure au bras de leur chef, un sous-officier du grade d'*Oberfeldwebel*, celui qui m'avait interrogé. J'étais atterré par l'extrême gravité de la situation et par l'insouciance de mon narrateur qui semblait se divertir à m'exposer sa belle histoire, une histoire qui, de toute évidence, ne me concernait pas.

— Mais c'est tragique, tout ça ! Il y a mort d'hommes : cinq Allemands, vous ne comprenez pas... ?

En fait, c'était moi qui ne comprenais pas. Nous étions en guerre et le temps des paroles, des discussions sémantiques et du pouvoir des mots n'avaient plus leur place. Je n'avais rien à voir avec ces gens-là ; et eux, assurément, rien avec moi. Quel décalage entre l'intellectuel verbeux que j'étais, et ces montagnards qui risquaient leur vie pour une même cause. Mais l'aspiration à cette cause, si juste soit-elle, devait-elle pour autant légitimer la violence et le décès d'autres hommes ?

La nuit fut froide et interminable. Je ne dormis pas, angoissé par les conséquences de la situation. J'avais beau envisager tous les aspects

du problème, même de façon optimiste, je ne me risquai à aucun pronostic sur l'issue de mon aventure, désormais liée à celle des Partisans.

— Que vous ont dit les Allemands ? Ils vous ont précisé leurs intentions... ? Ils parlaient en italien ? Tu comprends l'allemand ? murmurai-je dans un assaut de lucidité.

Primo s'en moquait. Il haussa plusieurs fois les épaules. S'il devait mourir, il mourrait, c'était sa philosophie. Je l'enviais ce montagnard, aussi courageux qu'inconscient. En même temps, il m'agaçait. Comment pouvait-il s'exprimer ainsi, accepter l'irréversible avec autant de légèreté, renoncer à la vie et à tous les petits bonheurs du quotidien ? Il était jeune encore, peut-être dans la trentaine ; sans doute avait-il une compagne et des enfants qui l'attendaient à la maison...

Quelques heures plus tard, les Allemands décadénassèrent la porte de l'étable. Ils me semblaient plus nombreux que la veille au soir. Leurs ombres se détachaient dans une grande confusion sur l'horizon rouge-orangé qui laissait poindre les premières lueurs du soleil. La journée sera belle. On nous fit marcher en colonne vers la ferme, encadrés par de nombreux soldats.

L'un d'eux cria : « *Halt !* » et on attendit debout, les mains liées dans le dos par des

cordelettes, le désespoir humain dans le regard de chacun de nous, l'odeur propre à la peur mêlée au manque d'hygiène, collée à la peau.

À quelques mètres, contre l'une des façades du bâtiment, d'autres hommes qui devaient être arrivés depuis l'aube étaient alignés. Ils n'étaient pas moins d'une douzaine, probablement des montagnards d'ici, tous de ma génération. Je n'avais pourtant reconnu personne de mes connaissances. Primo et les siens me certifièrent que ces gens-là n'étaient pour rien dans l'embuscade meurtrière de la veille contre les Allemands. Je pensai aussitôt à des représailles ; les émotions furent trop fortes, je m'écroulai à terre. »

LA MORT EN FACE

« A dossés au mur, les suppliciés levèrent les bras, chacun leur tour, pendant qu'un soldat fouillait leurs poches. Le soldat allemand préposé à cette tâche était l'un des deux qui m'avait arrêté, celui qui m'avait tendu un verre d'eau lors de mon interrogatoire. Je pouvais désormais le détailler à la lueur du jour qui venait de se lever : il avait les traits d'un visage adolescent, lisse et imberbe, les tempes rases, des touffes brunes glissant désordonnées du haut du crâne vers la face et la nuque. Il n'était pas si différent de Primo et de ses compagnons qui bientôt allaient endurer le peloton d'exécution. Dans un autre monde ou à une autre époque, il aurait pu être l'un de mes élèves à qui j'enseigne les vers d'Ovide, la Divine Comédie ou le traité politique de Machiavel. Je perçus la voix des plus fanatiques qui ne jurèrent que par Mussolini et ses sbires, celle des haineux qui crièrent : « Mort aux Juifs ! »,

celle désespérée de ceux dont des êtres chers étaient partis combattre, celle des amoureux transis qui sollicitèrent mes conseils.

Le soldat s'exécutait avec lenteur et avec un certain respect. Je le vis récupérer des documents et des photos. Il tremblait. Je crois qu'il sanglotait. Puis, il s'éloigna du mur, un amas de mémoires individuelles, désormais dérisoires, entre les mains. C'est alors qu'un officier, qui n'était pas présent à la ferme la veille au soir, ordonna aux soldats de mettre en batterie deux mitrailleuses de gros calibre.

Il n'était plus possible d'espérer. Le pire des scénarios se réalisait : l'exécution sans jugement, inique et inutile de ce groupe de montagnards silencieux et résignés, des héros de la liberté. J'étais embrasé par le cauchemar. Je ne survivrai pas à cette journée d'été...

Les engins sur trépied prirent position face aux suppliciés ; et les armes crépitèrent. Les corps meurtris s'affaissèrent sur la terre tels des pantins désarticulés. Le havre de paix que ma *Malga* représentait, ce refuge bucolique autour duquel s'était écrit l'histoire de ma famille en quête d'identité ; ma propre ferme venait d'être dévoyée : elle servirait de caveaux à des bourreaux nazis, chantres de la barbarie. Je me sentis sali, souillé à tout jamais, comme pouvaient l'être la ferme solidairement

aux alpages qui désormais ne m'appartenaient plus.

L'écho des montagnes répercuta les décharges de pistolet tirées à bout portant dans la nuque des suppliciés. Les alpages qui les virent naître se gorgèrent de leur sang. Je me souvins alors de nos cris d'enfants, du mugissement des vaches, de l'aboïement des chiens, et des coups de bâtons sur le cuir des bovins...

La deuxième file de malheureux remplaça aussitôt la première. Je fis partie de ceux-là, et dans quelques minutes, je n'appartiendrai plus au monde des vivants. Nous trébuchâmes sur les corps inanimés, j'enjambai un cadavre et butai contre un visage difforme avant de récupérer mon équilibre. Mes jambes furent prises d'un violent tremblement ; des spasmes nerveux parcoururent mon corps, trahissant mon angoisse et mon attachement viscéral à la vie. L'odeur âcre de ces peaux tannées, alignées à mes côtés le long du mur, éclipsa les senteurs de l'herbe humide qui émanaient des verts pâturages. On nous fit les poches. Toujours ce jeune soldat qui baissait les yeux, comme s'il refusait de regarder la mort en face. Ressentait-il de la pitié ? Primo, à mes côtés, était toujours aussi calme, mais certains de ses hommes gémissaient.

Mes pensées allèrent à ma famille, à mes amis, à la gentille Haïcha qui me suppliait, hier

encore, de ne pas la quitter. Les premiers remords succédèrent aux derniers souvenirs. Primo consulta sa montre, comme s'il craignait de manquer un rendez-vous, son ultime auquel la mort le conviait. Le soldat allemand, témoin de notre exécution demanda à mon compagnon de la lui remettre.

Le jour était désormais levé ; on devait être vendredi, mon dernier vendredi. Mourir sans souffrir, c'est tout ce que je souhaitais. Ce sera ma dernière volonté. Qu'on m'achève rapidement... Aurai-je la force de crier mes certitudes à la face des bourreaux : « *Viva Italia ! Evviva la libertà !* » Non, je ne crierai rien, la mort en face ; je me foutais bien de l'Italie et de la liberté : j'allais tomber pour rien. On m'arrachait à ma famille, à mes amis, à mes collègues et mes élèves, parce que d'aucuns en avaient décidé ainsi, à l'encontre de ma volonté... C'était fou, dramatiquement fou, tragique et en même temps absurde. Je pensais à Ricardo, mon père, qui était mort en héros, les armes à la main. Me communiquerait-il son courage ? Non ; moi, j'étais un pleutre et je m'étais toujours arrangé pour ne pas partir à la guerre. Je me rattachai alors à Primo ; je faillis lui prendre la main afin qu'il m'accompagne dans la mort, qu'il me rassure les secondes fatidiques où les balles allemandes nous transperceraient le corps.

Il me vint alors une irrépressible envie d'uriner. L'embarras de l'être humain que j'étais, se mêla au plaisir intime de la bête que j'étais devenue. Ma vessie au bord de l'implosion se soulagea en jets puissants et continus ; puis par saccades jubilatoires, dernier petit bonheur avant ma mise à mort. Le liquide chaud se concentra autour de ma verge trempée, avant de s'écouler lentement le long des cuisses et des jambes. Il suinta ses dernières larmes dans le bas du pantalon. J'offrirai donc à la Mort un corps indigne, taché et malodorant. Je m'en moquais finalement ; dans quelques instants, je serai un cadavre... Grâce, grâce, j'implore la grâce à ces messieurs, mes bourreaux.

C'est au moment où je fermais les yeux en me résignant au néant éternel que l'officier m'asséna un violent coup de crosse dans les côtes. Il hurla :

— *Nein ! du nicht, du nicht !* Non, pas toi, pas toi !

J'eus tous les maux du monde à ne pas m'écrouler à terre, et je fus incapable de contenir un râle de douleur. Je devais quitter sur-le-champ le rang serré des suppliciés dont j'étais encore solidaire quelques infimes secondes plus tôt.

— *Weck ! Weck ! Schnell !* Réveille ! Plus vite ! hurla encore l'officier.

Un sursis m'était donc accordé ; mais ma fragile condition de victime implorant la grâce

des bourreaux allait-elle modifier la décision du gradé ? Qui étais-je pour avoir obtenu la grâce ? Pourquoi Pietro Toller, professeur au lycée de Rovereto, bénéficiait-il de ce régime de faveur à l'inverse des autres : Primo, le fils de l'épicier, le jeune Gino et sa gueule d'ange, Leonardo qui implorait de l'aide et réclamait sa mère ?

L'officier ne fit plus attention à moi et proféra des invectives à l'encontre de ses soldats :

— Bande d'incapables, comment allez-vous faire pour inhumer les corps ? Allez chercher la pelle pour le bouseux !

Les hommes tombèrent lourdement, en même temps que les rafales résonnaient dans la montagne, devenue à jamais leur tombeau. La dernière balle, tirée à bout portant, conféra de la frayeur aux échos assourdissants.

Je sélectionnai l'un des vastes cratères de terre molle que les obus du premier conflit mondial avaient creusé un peu partout dans l'alpage. Profond de plus d'un mètre, j'y étais enterré à mi-corps lorsque j'atteignis le fond. Je me mis à creuser en pleurant des larmes qui ne coulaient pas. Je ne pensais plus à mes semblables, je creusais. Je creusais de la façon la plus énergique qui soit, mécaniquement, efficacement. La pelle était lourde et mes deux mains brûlaient. La peau en sang s'éplucha comme un

fruit mûr. Je songeai à m'octroyer une pause pour sortir de la poche un mouchoir afin d'en couvrir ma main droite, mais j'y renonçai aussitôt, pressé par les soldats allemands, impatients de me voir achever cette répugnante besogne. Le trou désormais me semblait assez profond pour y ensevelir une dizaine de cadavres.

Les soldats tirèrent un à un les corps des fusillés jusqu'à leur dernière sépulture. Je me refusai à dévisager la face sans vie de chacun d'eux. Les effluves de la mort, comparables à du cuir moisi, montaient des corps mutilés aux visages désormais méconnaissables. Les mottes de terre herbeuse formèrent bientôt un monticule difforme qui dissimulèrent les cadavres. Je rebouchai une première fosse à l'arraché, aidé cette fois par des militaires allemands toujours plus nerveux. Le jeune soldat s'approcha et me retira la pelle des mains :

— *Geben Sie mir, ich beende*, m'invita-t-il, dans un murmure, tout en achevant lui-même la besogne.

Mes moments de docilité envers l'occupant méritaient-ils la vie à perpétuité ?

L'atmosphère était lourde, la situation explosive. Mon sort restait précaire, il pouvait bousculer à tout moment. Les soldats m'abandonnèrent pour creuser un deuxième caveau. Je devins le témoin passif de la barbarie humaine : comment le peuple allemand, dont la civilisation

a engendré les plus talentueux compositeurs, des savants reconnus dans le monde entier, des hommes de lettres, des humanistes de réputation universelle, avait-il pu basculer dans une telle régression ? À quel moment s'était situé le point de rupture avec la civilisation ?

Les soldats accomplirent le macabre travail d'enfouissement des derniers corps en s'invectivant les uns les autres. J'esquivai leurs regards par crainte de leur déplaire, je tentai de disparaître, de me faire oublier ; je n'avais plus rien d'un homme. J'enviai les marmottes, les mulots et tous les animaux de la terre au don incomparable à mes yeux, de détaier ou de s'enfouir sous terre à la moindre alerte.

Le jeune soldat s'attacha obstinément à mes pas comme si désormais, je lui appartenais. Lorsque ses camarades me couvraient d'insultes, il cessait de creuser pour se porter à ma hauteur, s'interposant et contrant, autant qu'il le put, les menaces toujours plus précises qui s'abattaient sur moi. On aurait dit un chien de garde, mais un chien protecteur. Son regard empreint d'humanité n'exprimait pas la hargne et la supériorité attribuées aux soldats du III^e Reich. Je m'y accrochai, en suppliant le ciel qu'il puisse m'arracher à la mort. Ralf ou Dieter ?

Les corps disparurent sous les mottes de terre, et les bourreaux m'entraînèrent sans ménagement dans la ferme. Sitôt à l'intérieur, ils évacuèrent avec précipitation les armes et les paquetages qui s'y trouvaient, et ils ne se préoccupèrent plus de mon sort. Je perçus chez eux une extrême agitation. Ils s'affolaient et se querellaient. Par la fenêtre, je discernai des véhicules tout terrain, prêts à amorcer leur fuite dans la vallée. Dans l'un d'eux, je devinai les corps des cinq militaires mortellement blessés dans l'embuscade, enroulés dans des couvertures.

Mon « protecteur » pénétra dans la pièce précédé par un sous-officier particulièrement énervé. Les deux hommes échangèrent des propos vifs, mêlés de jurons et d'invocations. Le soldat insista pour assurer seul la mission. Je compris sans peine que j'étais l'objet de leur altercation. Une vague d'inquiétude me submergea. Des perles de sueur coulèrent le long des tempes. Le sous-officier sortit finalement et claqua la porte en hurlant un dernier juron.

Le soldat me fit asseoir sur une chaise. Je m'évertuai à croiser son regard en implorant la pitié, mais le soldat s'affaira derrière mon dos. La bienveillance que j'avais discernée en lui avait disparu. Il me ligota les mains derrière le dos avec une cordelette, avant d'immobiliser les chevilles aux barreaux de la chaise avec un

ceinturon. Mon corps n'en finit plus de s'agiter. Je ne me sentis pas comprimé, les nœuds étaient exagérément lâches, presque déliés. Il posa une main sur mon épaule et je sentis son souffle derrière ma nuque.

— Cessez de gesticuler et écoutez-moi. Je sais que vous parlez notre langue. J'ai l'ordre de vous enfermer ici et de mettre le feu à cette baraque. Attendez notre départ avant de vous libérer. Je laisse ce sac à vos côtés. Il contient tous les documents personnels de vos amis terroristes. Bonne chance !

— Ralf ou Dieter ?

— Ralf. J'habite à Freudenstadt, en Forêt Noire.

La Forêt Noire n'était pas seulement la patrie du pendule à coucou, du décor enchanteur des contes des frères Grimm, ni même des *Stube* où l'on savoure le *Schwarzwälder Kirch-torte*, la pâtisserie crémeuse au kirch et cerises... Que Dieu lui vienne en aide ! Et qu'il s'en sorte aussi bien que moi ! »

« *Bella Ciao : Una mattina, mi sono svegliato,
O bella ciao, bella ciao, bella ciao, ciao, ciao,
Una mattina, mi sono svegliato, e ho trovato
l'invasore,
O Partigiano, portami via, O bella ciao, bella
ciao, ciao, ciao,*

*O Partigiani, portami via che mi sento di morir,
e se muoio da Partigiano,
O bella ciao, bella ciao, ciao, ciao,
O Partigiano tu mi devi seppellire lassu in mon-
tagna, O bella ciao, bella ciao, ciao, ciao,
Mi seppellir lassu in montagna sotto l'albero di
un bel fior, O bella ciao, bella ciao, ciao, ciao,
E le genti che passeranno e diranno O che bel
fior, e questo è il fior del Partigiano, O bella
ciao, bella ciao, ciao, ciao,
E questo è il fiore del Partigiano morto per la
libertà. »*

[Un matin, je me suis réveillé, oh ma belle au revoir ! Un matin, je me suis réveillé et l'envahisseur était là ; oh, Partisan, emmène-moi ! Oh Partisan, je suis prêt à mourir, et si je meurs en tant que Partisan, tu devras m'enterrer ; m'enterrer là-haut sur la montagne, m'enterrer là-haut sur la montagne à l'ombre d'une fleur ; et les gens qui passeront diront : cette fleur est celle du Partisan, la fleur du Partisan mort pour la liberté ; oh ma belle au revoir ! Au revoir, au revoir.]

Pietro avait repris le chant des Partisans qui célèbre l'engagement des Résistants dans le combat mené contre les troupes allemandes, alliées à la République Sociale fasciste : l'Armée

des Ombres en quelque sorte. Ces paroles ont été attribuées en 1944 à Vasco Scansani, ouvrier agricole chargé de désherber de rizières de la plaine du Pô.

ÉPILOGUE

Pietro Toller mit un point final à la rédaction de ses souffrances, le 20 août 1944, le jour où un cheminot retrouva le corps à demi dénudé de la jeune Haïcha sur un remblai de la voie ferrée, à quelques centaines de mètres, au sud de la gare de Rovereto.

L'homme fut meurtri par cette blessure putride jamais refermée ; il s'en voulut de ne pas avoir su protéger sa compagne. Il l'avait sacrifiée pour satisfaire une curiosité inopportune, emporté par un entêtement qui aurait pu lui être fatal et qui avait coûté la vie à sa compagne, dont il connaissait pourtant la situation précaire. Les femmes noires dans le Trentin allemand se cachaient, de peur d'être emprisonnées, déportées, voire assassinées. Sans nouvelles de Pietro, plus inquiète pour lui que pour elle, Haïcha eut l'imprudence de s'aventurer seule dans les rues de la ville, pour demander de l'aide, en courant, se faufilant de

porte en porte, traversant les rues, revenant sur ses pas. Elle s'égara dans ce dédale de rues. Lorsqu'elle s'engagea enfin dans une ruelle déserte qu'elle crut reconnaître, elle entendit derrière elle des pas, puis des cris et des rires. Deux hommes l'agrippèrent chacun par un bras. La victime subit des violences à caractère sexuel avant de succomber d'une balle dans la nuque.

Le meurtre resta impuni, bien que des soupçons se soient portés sur des policiers du Corps de Sécurité du Trentin, ces supplétifs de l'armée allemande, revêtus de l'uniforme vert-de-gris, que la population craignait par-dessus tout.

La ville de Rovereto fut libérée par les Américains le 4 mai 1945 à la suite de bombardements alliés, massifs aussi bien qu'imprécis sur les voies des communications qui mènent en Allemagne, et sur le tissu industriel de la ville. Les habitants, non préparés aux bombardements, entendirent hurler les sirènes d'alerte sans vraiment réagir. La mort était venue du ciel : les victimes civiles furent innombrables.

Dans les rues pavoisées, la population exprima une joie triste. Chacun avait perdu un parent, un ami, une certaine candeur et bien des illusions. Les gens étaient épuisés par la guerre mais désireux de renaître.

Les glorieux faits d'armes des Partisans, qui dans le Nord du pays avaient porté des coups décisifs aux Allemands, n'avaient pas réussi à bouleverser le cours de l'Histoire. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'Italie, marquée du sceau de l'infamie pour être entrée en guerre aux côtés des Nazis, fut placée dans le camp des vaincus ; et beaucoup s'interrogèrent sur le devenir du pays. Les frontières allaient-elles bouger une fois encore ? Côté oriental, les Yougoslaves occupèrent la province d'Istrie et le port de Trieste. Il s'ensuivit des massacres de centaines de civils italiens par les troupes du maréchal Tito, et le rapatriement en Italie de dizaines de milliers de réfugiés. Du côté occidental, les Français venaient de s'emparer de la ville de Tende et de la partie septentrionale de la Vallée de la Roya. Le Général De Gaulle, qui avait rendu sa fierté aux Français, revendiqua également la Vallée d'Aoste francophone, tandis que les Autrichiens briguaient la province germanophone de Bolzano. Le Tyrol ancestral allait-il renaître de ses cendres ? Les États rivalisèrent, les hommes politiques s'opposèrent, et finalement, c'est le plus fort qui trancha. L'Amérique décida.

La capitulation de l'Allemagne nazie en 1945 et les accords qui s'en suivirent, confirmèrent les décisions du traité de Saint-Germain-en-Laye de 1919 : l'Italie conserva la région

du Trentin Haut-Adige, malgré l'opposition des germanophones du Haut-Adige/Südtirol qui revendiquèrent le rattachement de la province à l'Autriche. Cependant, du fait que l'annexion de leur territoire à l'Italie s'était réalisée contre leur volonté, sans oublier la répression et l'interdiction de la langue allemande durant la période fasciste ; les Alliés imposèrent à l'Italie la protection de la minorité allemande en octroyant à la province de Bolzano, une large autonomie économique, financière, linguistique, culturelle et scolaire. Le fameux Statut Spécial d'Autonomie, garanti par l'ONU et l'Autriche, l'état protecteur des populations germanophones, ne s'est pas mis en place sans heurts. Dans les années soixante, certains Tyroliens, lassés par les attermoissements de Rome, avaient entrepris des actions terroristes dans la région, dirigées principalement contre des monuments fascistes, des infrastructures et des symboles de « l'occupation italienne ».

Le statut d'autonomie fut définitivement scellé par le référendum du 7 octobre 2002, que quatre-vingts pourcents des Italiens approuvèrent.

Pietro Toller reprit sa vie de toujours, celle d'enseignant au lycée de Rovereto. Seul noyé dans son chagrin, la vie lui parut insupportable. Il se cloîtra dans le silence. Les mots ne

pouvaient plus rien contre les murs que des barbares avaient élevés autour de lui. Certains soirs, Pietro relisait ses cahiers, les poings serrés. Une nuit où il n'arrivait pas à s'endormir, il faillit en déchirer les pages. « J'ai déserté la guerre, sacrifié ma compagne, les Allemands m'ont tué ; mieux vaut qu'il n'en demeure aucune trace », avait-il écrit en conclusion de ses mémoires. Pourtant, bien vite, il avait remballé ses mauvaises pensées attisées par la tristesse, la culpabilité et ses désillusions.

Quelques années après la fin de la guerre, Pietro Toller saisit l'opportunité d'un séjour professionnel dans les Amériques pour s'installer en Nouvelle Angleterre, dans le Vermont. Il y séjourna jusqu'à sa mort en 1993, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Là-bas, il occupa la chaire d'allemand et de civilisation latine à l'université du Vermont à Burlington, l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses des États-Unis. Il prit une part active à la vie de la communauté italienne, particulièrement présente et influente dans cet État de la côte Est des États-Unis. Il y vécut ses meilleures années, entouré d'amitiés et de jolies femmes, heureux et respecté de tous.

Il retourna plusieurs fois en Europe, sur sa terre natale. Les traits prématurément vieillis, des rides précoces sur le visage, il n'était plus le

Blondlöckchen des jeunes années. Il arborait en revanche une abondante chevelure blanche qui impressionnait là où il évoluait. Il assista avec fierté au triomphe de sa nièce Olivia qui fut sacrée championne d'Italie de slalom en 1950 et 1951, dans les stations des vallées alpines du Val Gardena et de Cortina d'Ampezzo où elle évoluait.

Avec sa sœur Chiara, il participa au premier pèlerinage à Braunau, organisé par la paroisse de Lavarone, en octobre 1977. Un pèlerinage particulièrement émouvant auquel s'associa une centaine de personnes originaires des communes concernées par l'exil, venues se recueillir avec ferveur et émotion sur les lieux où les souffrances physiques et morales décimèrent des milliers d'innocents. Il y avait là des témoins encore en vie, comme Pietro et sa sœur ; mais aussi les enfants et les petits-fils des familles évacuées de 1915. On apprit à cette occasion que le camp avait été progressivement démantelé dès 1919 pour faire place à de nouveaux logements destinés aux habitants de Braunau. Mais la dernière baraque en bois de l'ancien camp de réfugiés ne fut démolie qu'en 1979.

Une stèle commémorative se dresse désormais dans le cimetière civil de cette ville autrichienne, rappelant dans les deux langues le destin de ces gens-là ; une stèle modeste et sobre, à leur image, que les enfants des écoles

fleurissent chaque année, en déposant des pots de gentianes et de renoncules, les fleurs qui égayaient les alpages, le jour de l'exil...

De la ville de Trente, où sa sœur et son beau-frère l'hébergeraient, Pietro n'était plus le *Blondlöckchen* de sa jeunesse tumultueuse, mais l'*Americano alla criniera bianca* qui gagnait presque quotidiennement ses montagnes pour effectuer de longues promenades solitaires dans les bois et les alpages. Il lui était permis de participer aux commémorations du mois d'août, organisées chaque année par la municipalité de Folgaria pour rappeler le lourd tribut payé ici par la Résistance. Une médaille militaire fièrement accrochée à son revers de veston, « l'Américain au panache blanc » écoutait dans l'anonymat, perdu dans la foule de touristes et de la délégation d'anciens combattants vêtus de leurs oripeaux, le discours des autorités qui exaltait le sacrifice des Partisans fusillés par les Nazis et le devoir de mémoire.

Pietro fit le serment de se recueillir devant le mausolée de Marasesti, en Roumanie, mémorial imposant où reposent les ossements de six mille soldats et officiers – dont ceux de son père, assurément – sur les cent mille combattants tombés au champ d'honneur durant les affrontements de l'été 1917 ; mais le vieil homme n'en eut pas le temps. Il s'éteignit paisiblement dans son sommeil, quelques jours

après que le prix Nobel de la Paix fut remis aux ennemis d'hier : les Sud-Africains Frederik De Klerk et Nelson Mandela. Pietro avait apprécié ce qu'il appelait « la paix des braves entre gens de bonne volonté. » L'événement le décida à confier à sa nièce Olivia, tous les cahiers qu'il avait noircis pendant les années de guerre, afin qu'ils soient proposés à la lecture d'un large public.

C'est donc sa nièce Olivia qui fera la démarche auprès de divers musées historiques du Trentin, dont l'un d'entre eux accepta les écrits du patriarche. C'est elle aussi qui, cinq ans plus tard, alors que la Roumanie libérée du joug communiste s'ouvrait à l'Europe et au tourisme, témoignera là-bas, dans les Carpates, l'affection de la famille pour le vaillant soldat Riccardo Toller, mort pour l'Autriche.

Pietro fut enterré selon ses volontés, à Burlington, dans le cimetière de la ville aux caveaux de granite blanc, aux côtés de Shirley, sa compagne américaine, rencontrée sur le tard et décédée quelques années avant lui.

En revanche, l'étoffe familiale brodée *MT* fut ramenée en Italie par Olivia qui se chargea d'en entretenir le souvenir auprès de ses deux enfants Enzo et Carla. Bien que d'aspect mité, racorni, défraîchi par le temps et les épreuves, cette relique, devenue sacrée, fut

entourée d'un immense respect par tous les descendants de celle qui restera à tout jamais l'héroïne de la famille, Margherita Toller.

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni), au mois d'octobre 2021
(le quatrième trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (Hachette-Livre

Distribution) : 3010955600100

Dépôt légal : Quatrième trimestre 2021

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-71-3

